A LA GLOIRE DE
LA BELGIQUE
ANTHOLOGIE PAR
J. GRESHOFF



AMSTERDAM
S. L. VAN LOOY / MCMXV



A LA GLOIRE DE LA BELGIQUE

AVIS

Nous tenons à informer les lecteurs qu'un second volume est sous presse. Celui-ci consacré à la littérature belge d'expression néerlandaise paraîtra en langue néerlandaise avec une préface de M. Cyrille Buysse.
L'exécution de ce second tome est
en tous points pareil au
présent livre.

A LA GLOIRE DE LA BELGIQUE

A LA GLOIRE DE LA BELGIQUE

Anthologie de la littérature belge par J. Greshoff / avec une lettre-préface d'Emile Verhaeren

Les écrivains d'expression française

★

Amsterdam / 1915 / S. L. van Looy

Nous avons trouvé dans l'héritage des aïeux la force, l'énergie, l'éclat, l'abondance, même la vulgarité lyrique dont les Jordaens et les Breughel ont fait un admirable élément d'art. Nous avons en plus, grâce à l'heure où nous vivons, grâce à la jeunesse de notre nation, la spontanéité et l'audace. Ce sont là des dons aussi précieux et aussi souverains que ceux des poètes et des écrivains de France. En Flandre, près de Courtrai, sur un espace de quelques kilomètres, on rouit le lin si bellement, qu'en aucun lieu du monde on ne parvient à lui donner la même blancheur. Le terrain y est unique. Mystérieusement, avec le concours de l'eau et du soleil qui sont à tous, il accomplit un travail qu'aucune parcelle de terre, dispersée à travers l'immensité des étendues, ne peut accomplir.
Je rêve de telles propriétés admirables pour certains cerveaux artistes de chez nous. Qu'ils composent, avec le secours d'une langue qui appartient à toute l'Europe, des œuvres que seul un Belge étonnamment privilégié puisse écrire et que leur idée sorte également victorieuse d'un travail unique, obscur et mystérieux.

Emile Verhaeren

AVERTISSEMENT

Devastée et momentanément opprimée, la Belgique conserve l'honneur de sa belle et noble attitude et la richesse d'une culture ancestrale et toujours vivante. Un oppresseur, aux yeux duquel les chefs d'œuvre d'architecture et de peinture sont des témoins trop sincères et trop accablants, peut détruire par le fer et par le feu la beauté de Malines, de Louvain, d'Ypres. Son pouvoir s'arrête là, et, quoiqu' il fasse, il ne saurait briser ni asservir la voix de De Coster et de Verhaeren, de Gezelle et de Streuvels. Aussi longtemps qu' on lira des livres français et néerlandais, aussi longtemps qu'il y aura au monde des imprimeurs pour imprimer l'œuvre de ses poètes, la Belgique existera ! Un pays conserve son indépendance morale tant qu'il reste fidèle à lui-même et aux artistes, qui expriment sa pensée et son âme. Dans la composition de cette anthologie mon choix n'a pas été guidé par une critique rigoureuse ; je n'ai pas toujours choisi les plus belles pages, je n'ai pas visé à être complet. Ce livre est un acte ; une protestation indignée, un appel à la justice ! Ces pages sont une réponse à la calomnie et à l'outrage de ceux qui, après avoir anéanti la prospérité matérielle d'un pays, osent insulter cyniquement à la dignité des vaincus, et nier la valeur de la culture belge. Elles montrent que les écrivains wallons et flamands ont doté la littérature d'un trésor inépuisable de beauté vivante, d'une richesse splendide d'images et de symboles, d'une infinité de nuances dans le domaine du cœur et de l'esprit. Ce livre prouve que la culture d'un pays ne consiste ni dans un bon enseignement primaire, ni dans le confort, ni dans le raffinement des usages mondains, mais uniquement dans cette susceptibilité généreuse de l'âme, façonnée par des siècles de douleur et de joie. Au cours de sa longue histoire le sol belge a été fertilisé par les larmes et le sang, qui ont rendu ce peuple fort, fier et indomptable. Ce pays, si tragiquement fécondé, a produit de belles œuvres et ses poètes,

qu'ils aient nom Verhaeren ou Vermeylen, De Coster ou Buysse, Van Lerberghe ou Van de Woestijne, y sont encore les porte-voix de ses aspirations les plus intimes, de sa joie, de sa douleur, de sa gloire. Un pays, qui compte parmi ses enfants des écrivains de cette valeur, prend place au premier rang des nations civilisées d'Europe. Voilà, en peu de mots, le but de cet ouvrage, qui est avant tout et en dehors de toute préoccupation esthétique et critique, un témoignage de cette valeur intellectuelle qui est le plus grand honneur de la Belgique.

J. Greshoff

LETTRE-PRÉFACE

Vous me demandez une préface, mon cher Greshoff. Qu'elle consiste plutôt en une vue générale, qu'en un exposé des mérites et des gloires d'une école littéraire!

On dit: cette guerre semble rouvrir les temps de l'apocalypse. La bête aux sept têtes réapparaît. Une volonté plus haute que celle des hommes préside aux évènements quotidiens et détermine les défaites et les victoires. Dieu est présent, quoique caché, derrière le nuage. Le sol, l'air et la terre s'émeuvent parce qu'ils entendent passer la parole qui les fit. Poètes, qu'attendez vous pour devenir les ordonnateurs de ces prodiges?

Je suis loin pour ma part, de sentir dans la guerre présente une telle sublimité. Je la juge énorme et formidable, sans plus. Elle est conduite par des hommes de patience sûre et d'intelligence claire. Les armées qui s'entretuent sont courageuses et tenaces. Elles réalisent le haut devoir, avec simplicité. Le soldat affronte allégrement la mort. L'idée de patrie le soulève au-dessus de lui-même et le rend coutumier de l'action belle.

Je sais aussi que l'avenir de l'Europe est l'enjeu de la lutte, que les plus sûres idées humaines sont en péril, que jamais autant d'espoirs et de craintes n'ont interrogé le sort terrible et voilé. Après la série tonnante des batailles, l'univers rajeuni sera soit un adolescent féroce, soit un éphèbe vivace, ardent et généreux.

Je suis persuadé de tout cela, et néanmoins je ne sais quoi fait défaut à cette guerre pour la hausser jusques aux plans suprêmes.

C'est qu'aucun des stratèges n'est un homme de génie. L'homme de génie seul suscite le miracle. Pour les croyants, il incarne Dieu, pour les autres, il incarne l'avenir. Pour les uns et les autres, il tient entre ses mains le surhumain et le merveilleux.

La lutte actuelle s'étend sur des milliers de kilomètres.

Elle figure un serpentement mobile qui s'avance, se maintient ou se recule. Elle progresse selon la quantité de mitraille qu'on y peut employer avec courage et précision. Elle est fureur quelquefois. Le plus souvent, elle n'est qu' application et patience. Les adversaires se rongent plus qu'ils ne se happent.

A l'heure des batailles, la tactique employée se réduit à la charge massive ou bien à l'enveloppement des ailes. Seuls, ces deux moyens de vaincre sont enseignés dans les livres. On se défie de la surprise et de l'impromptu. La victoire elle-même doit revêtir, dirait-on, un caractère pédagogique.

En attendant, chacun se blottit dans sa tranchée et accorde son travail de guerre avec celui de la tranchée voisine. En face, l'ennemi fait la même chose. La frontière provisoire des pays oscille entre cette double ligne d'excavations armées. La relève des troupes s'y fait méthodiquement. On s'y rend comme à quelque bureau dangereux. Dès que la boue sechée on gelée disparait et que le temps devient bienveillant, on tâche de s'y caser le mieux possible. On y allume des poêles, on y fume la pipe, tandis que les obus passent, là haut, avec leur sifflement rageur. Quelques soldats s'y accomodent d'un moellon pour s'assoir; d'autres s'y accagnardent en un coin, et la paroi de pierre ou de terre épouse peu à peu la forme de leur dos. On y joue aux cartes, on y lit pour tuer le temps, comme le faisaient jadis, en des temps de paix, les employés des ministères. Je sais bien qu'il faut peut-être plus de vaillance pour mener une telle lutte que pour soutenir celles du temps passé. Je ne veux insister que sur son caractère. Car c'est cette lutte entendue à la prussienne, avec son système à la fois terrible et mesquin de surveillance ponctuelle et de ruse souterraine qui rapetisse la plus mondiale des guerres.

Ah ! Si vraiment un homme de génie apparaissait, comme il changerait tout cela ! Comme par un moyen d'abord hésitant peut-être, mais bientôt décisif et souverain, il inaugurerait une tactique toute autre ! Elle s'accorderait celle-là, non plus avec la nature scolaire des Germains, mais avec le tempérament spontané des Français. Elle serait promptitude et certitude. Elle rendrait inutiles et surannées, les rencontres quasi-quotidiennes de tranchée à tranchée, où l'on se heurte sur place, sans qu'après des mois et des mois de lutte, presque rien ne se décide, ni ne se définit.

Mais ce génie ne se trouve pas. Et, voilà peut-être une de ces raisons profondes et mystérieuses qui induisent à croire que la guerre n'est vraiment plus de notre temps. Si elle l'était, les grands capitaines se rencontreraient et s'affirmeraient l'un à côté de l'autre, ou l'un en face de l'autre. Leur pays, leur peuple, leur milieu les produiraient aujourd'hui comme jadis. Dans la dernière grande guerre européenne, Hoche, Dessaix, Gouvion de St. Cyr, Lannes et Ney encadraient admirablement Napoléon. La guerre d'aujourd'hui est plus vaste encore, mais où donc est la constellation suprême de guerriers qui la domine.

En face des batailles, dressons l'art.

Il est, je le sais, relégué au second plan en ces heures tragiques, mais sitôt la paix faite, il refleurira comme les jardins, les champs et les forêts après l'hiver. Et ce qui prouve qu'il est, contrairement à la guerre, dans l'atmosphère et dans la direction de ce temps, c'est que les génies l'illustrent aujourd'hui plus que jamais. Les écoles de littérature, de sculpture, de peinture et de musique françaises, russes et même allemandes, me fournissent des noms nombreux. Quoique restreintes de territoire et de population, la Hollande et la Belgique m'en signalent à leur tour. Pour ne citer que les génies qui se sont éteints, il

y a moins de dix ans, je note au fil de ma mémoire: Tolstoï, Zola, Becque, Puvis de Chavannes, Israëls, César Franck, Constantin Meunier. Et Degas, et Renoir, et Monet, et Debussy et Anatole France, et Maeterlinck et Claudel vivent encore. L'état pacifique de l'Europe produit ces esprits suprêmes, tandisque l'état guerrier de cette même Europe ne fournit ni leurs correspondants, ni leurs égaux. Cette vérité, somme toute très consolante, vous l'avez comprise, mon cher Greshoff, puisqu'à la force sans gloire et sans beauté de l'Allemagne militaire, vous vous hâtez d'opposer l'effort littéraire déjà notoire et pour quelques uns illustre, de la Flandre et de la Wallonie. A ceux qui nous brutalisent en nous narguant, vous criez nos titres et nos vertus. Vous ne permettez pas que le vacarme de leurs canons étouffe le chant de notre verbe. La justice en votre âme s'indigne. Vous sentez que ceux qui n'ont pour arme intellectuelle qu'une culture faite de vieilles idées et de préceptes barbares et surannés n'ont vraiment aucun puissance si ce n'est leur brutalité pour dompter et mépriser un petit pays de civilisation haute, claire et moderne. Il faut renverser les rôles si l'on veut trancher de préexcellence et de mérite entre nous et nos vainqueurs d'un jour. L'Allemagne n'a pas le sens de l'humanité future, puisqu' aveuglée par son égoïsme et son orgueil, elle manque de psychologie, de fierté et de révolte.

Elle ne possède qu'une grosse faculté d'organisation qui aussitôt apparaît dangereuse, puisque, même en temps de paix, elle a recours pour se maintenir et se développer à l'espionnage, à l'inquisition, à l'arbitraire et à la tyrannie. Votre livre s'élève contre cette régression armée qui eut pu être victorieuse, tellement elle avait minutieusement prévu et combiné ses coups. En face de l'oppresseur temporaire de la Belgique, vous montrez les œuvres de prosateurs et de poètes qui célèbrent leur contrée avec tendresse

et foi. Si jamais votre livre tombe sous les yeux et sous les réflexions d'un allemand, il y pourra constater toutes les différences et toutes les oppositions qui séparent de lui soit un wallon, soit un flamand. Il n'importe que nos provinces du Nord parlent une langue voisine de la langue teutonne, leur esprit de liberté, de sursaut et d'insoumission est le contraire de l'esprit germain. Un flamand indompté et rude se sentirait diminué autant qu'un wallon, si la conquête en faisait, géographiquement, un prussien. Tout cela apparaîtra dans votre anthologie, mon cher Greshoff; vous la publiez en temps opportun, avec décision et courage. Tous ceux qui pensent librement sur la terre vous en sauront gré. Pour ma part, je vous en remercie et vous en félicite, les deux mains tendues.

St. Cloud, le 10 Avril 1915 — Emile Verhaeren

CHARLES DE COSTER

Sur les bûchers fumait la graisse des victimes. Ulenspiegel, songeant à Claes et à Soetkin, pleurait solitairement.
Il alla un soir trouver Katheline pour lui demander remède et vengeance.
Elle était seule avec Nele cousant près la lampe. Au bruit qu'il fit en entrant, Katheline leva pesamment la tête comme une femme réveillée d'un lourd sommeil.
Il lui dit:
— Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, je veux sauver la terre de Flandre. Je le demandai au grand Dieu du ciel et de la terre, mais il ne me répondit point.
Katheline dit:
— Le grand Dieu ne te pouvait entendre; il fallait premièrement parler aux esprits du monde élémentaire, lesquels, étant des deux natures céleste et terrestre, reçoivent les plaintes des pauvres hommes, et les transmettent aux anges qui, après, les portent au trône.
— Aide-moi, dit-il, en mon dessein; je te payerai de sang s'il le faut.
Katheline répondit:
— Je t'aiderai, si une fille qui t'aime veut te prendre avec elle au sabbat des Esprits du Printemps qui sont les Pâques de la Sève.
— Je le prendrai, dit Nele.
Katheline versa dans un hanap de cristal une grisâtre mixture dont elle donna à boire à tous les deux; elle leur frotta de cette mixture les tempes, narines, paumes des mains et poignets, leur fit manger une pincée de poudre blanche, et leur dit de s'entre-regarder, afin que leurs âmes n'en fissent qu'une.
Ulenspiegel regarda Nele, et les doux yeux de la fillette allumèrent en lui un grand feu; puis, à cause de la mixture, il sentit comme un millier de crabes le pincer. Alors ils se dévêtirent, et ils étaient beaux ainsi éclairés

par la lampe, lui dans sa force fière, elle dans sa grâce mignonne; mais ils ne pouvaient se voir, car ils étaient déjà comme ensommeillés. Puis Katheline posa le cou de Nele sur le bras d'Ulenspiegel, et prenant sa main la mit sur le cœur de la fillette.

Et ils demeurèrent ainsi nus et couchés l'un près de l'autre. Il semblait à tous deux que leurs corps se touchant fussent de feu doux comme soleil du mois des roses.

Ils se levèrent, ainsi qu'ils le dirent plus tard, montèrent sur l'appui de la fenêtre, de là s'élancèrent dans le vide, et sentirent l'air les porter comme l'eau fait aux navires.

Puis ils n'aperçurent plus rien, ni de la terre où dormaient les pauvres hommes, ni du ciel où tantôt à leurs pieds roulaient les nuages. Et ils posèrent le pied sur Sirius, la froide étoile. Puis de là ils furent jetés sur le pôle.

Là ils virent, non sans crainte, un géant nu, le géant Hiver, au poil fauve, assis sur des glaçons et contre un mur de glace. Dans des flaques d'eau, des ours et des phoques se mouvaient, hurlant troupeau, autour de lui. D'une voix enrouée, il appelait la grêle, la neige, les froides ondées, les grises nuées, les brouillards roux et puants, et les vents, parmi lesquels souffle le plus fort, l'âpre septentrion. Et tous sévissaient à la fois en ce lieu funeste.

Souriant à ces désastres, le géant se couchait sur des fleurs par sa main fanées, sur des feuilles à son souffle séchées. Puis se penchant et grattant le sol de ses ongles, le mordant de ses dents, il y fouissait un trou pour y chercher le cœur de la terre, le dévorer, et aussi mettre le noir charbon où étaient les forêts ombreuses, la paille où était le blé, le sable au lieu de la terre féconde. Mais le cœur de la terre étant de feu, il n'osait le toucher et se reculait craintif.

Il trônait en roi, vidant sa coupe d'huile, au milieu de ses ours et de ses phoques, et des squelettes de tous ceux qu'il tua sur mer, sur terre et dans les chaumines des pau-

vres gens. Il écoutait, joyeux, mugir les ours, braire les phoques, cliqueter les os des squelettes d'hommes et d'animaux sous les pattes des vautours et des corbeaux y cherchant un dernier morceau de chair, et le bruit des glaçons poussés les uns contre les autres par l'eau morne.

Et la voix du géant était comme le mugissement des ouragans, le bruit des tempêtes hivernales et le vent huïant dans les cheminées.

— J'ai froid et peur, disait Ulenspiegel.

— Il ne peut rien contre les esprits, répondait Nele.

Soudain il se fit un grand mouvement parmi les phoques, qui rentrèrent en hâte dans l'eau, les ours, qui, couchant l'oreille de peur, mugirent lamentablement, et les corbeaux qui, croassant d'angoisse, se perdirent dans les nuées.

Et voici que Nele et Ulenspiegel entendirent les coups sourds d'un bélier sur le mur de glace servant d'appui au géant Hiver. Et le mur se fendait et oscillait sur ses fondements.

Mais le géant Hiver n'entendait rien, et il hurlait et aboyait joyeusement, remplissait et vidait sa coupe d'huile, et il cherchait le cœur de la terre pour le glacer et n'osait le prendre.

Cependant les coups résonnaient plus fort et le mur se fendait davantage et la pluie de glaçons volant en éclats ne cessait de tomber autour de lui.

Et les ours mugissaient sans cesse lamentablement, et les phoques se plaignaient dans les eaux mornes.

Le mur croula, il fit jour dans le ciel : un homme en descendit, nu et beau, s'appuyant d'une main sur une hache d'or. Et cet homme était Lucifer, le roi Printemps.

Quand le géant le vit, il jeta loin sa coupe d'huile, et le pria de ne le point tuer.

Et au souffle tiède de l'haleine du roi Printemps, le géant Hiver perdit toute force. Le roi prit alors des chaînes de diamants, l'en lia et l'attacha au pôle.

Puis s'arrêtant, il cria, mais tendrement et amoureusement. Et du ciel descendit une femme blonde, nue et belle. Se plaçant près du roi, elle lui dit :

— Tu es mon vainqueur, homme fort.

Il répondit :

— Si tu as faim, mange ; si tu as soif, bois ; si tu as peur, mets-toi près de moi : je suis ton mâle.

— Je n'ai, dit-elle, faim ni soif que de toi.

Le roi cria encore sept fois terriblement. Et il y eut un grand fracas de tonnerre et d'éclairs, et derrière lui se forma un dais de soleils et d'étoiles. Et ils s'assirent sur des trônes.

Alors le roi et la femme, sans que leur noble visage bougeât et sans qu'ils fissent un geste contraire à leur force et à leur calme majesté, crièrent.

Il y eut à ces cris un onduleux mouvement dans la terre, la pierre dure et les glaçons. Et Nele et Ulenspiegel entendirent un bruit pareil à celui que feraient de gigantesques oiseaux voulant casser à coups de bec l'écale d'œufs énormes. Et dans ce grand mouvement du sol qui montait et descendait, pareil aux vagues de la mer, étaient des formes comme celles de l'œuf.

Soudain de partout sortirent des arbres enchevêtrant leurs branches sèches, tandis que leurs troncs se mouvaient vacillants comme des hommes ivres. Puis ils s'écartèrent, laissant entre eux un vaste espace vide. Du sol agité sortirent les génies de la terre ; du fond de la forêt, les esprits des bois ; de la mer voisine, les génies de l'eau.

Ulenspiegel et Nele virent là les nains gardiens des trésors, bossus, pattus, velus, laids et grimaçants, princes des pierres, hommes des bois vivant comme des arbres, et portant, en façon de bouche et d'estomac, un bouquet de racine au bas de la face, pour sucer ainsi leur nourriture du sein de la terre ; les empereurs des mines, qui ne savent point

parler, n'ont ni cœur ni entrailles, et se meuvent comme des automates brillants. Là étaient des nains de chair et d'os, ayant queues de lézard, têtes de crapaud, coiffés d'une lanterne, qui sautent la nuit sur les épaules du piéton ivre ou du voyageur peureux, en descendent et, agitant leur lanterne, mènent dans les mares ou dans des trous, croyant, les pauvres hères, que cette lanterne est la chandelle brûlant en leur logis.

Là étaient aussi les filles-fleurs, fleurs de force et de santé féminine, nues et point rougissantes, fières de leur beauté, n'ayant pour tout manteau que leurs chevelures.

Leurs yeux brillaient humides comme la nacre dans l'eau; la chair de leurs corps était ferme, blanche et dorée par la lumière; de leurs bouches rouges entr'ouvertes sortait une haleine plus embaumante que jasmin.

Ce sont elles qui errent le soir, dans les parcs et jardins, ou bien au fond des bois, dans les sentiers ombreux, amoureuses et cherchant quelque âme d'homme pour en jouir. Sitôt que passent devant elles un jeune gars et une fillette, elles essayent de tuer la fillette, mais, ne le pouvant, soufflent à la mignonne, encore résistante, désirs d'amour afin qu'elle se livre à l'amant; car alors la fille-fleur a la moitié des baisers.

Ulenspiegel et Nele virent aussi descendre des hauts cieux les esprits protecteurs des étoiles, les génies des vents, de la brise et de la pluie, jeunes hommes ailés qui fécondent la terre.

Puis à tous les points du ciel parurent les oiseaux des âmes, les mignonnes hirondelles. Quand elles furent venues, la lumière parut plus vive. Filles-fleurs, princes des pierres, empereurs des mines, hommes des bois, esprits de l'eau, du feu et de la terre crièrent ensemble: „Lumière! sève! gloire au roi Printemps!"

Quoique le bruit de leur unanime clameur fût plus puissant que celui de la mer furieuse, de la foudre tonnant et

de l'autan déchaîné, il sonna comme grave musique aux oreilles de Nele et d'Ulenspiegel, lesquels, immobiles et muets, se tenaient recroquevillés derrière le tronc rugueux d'un chêne.
Mais ils eurent plus peur encore quand les esprits, par milliers, prirent place sur des sièges qui étaient d'énormes araignées, des crapauds à trompes d'éléphant, des serpents entrelacés, des crocodiles debout sur la queue et tenant un groupe d'esprits dans la gueule, des serpents qui portaient plus de trente nains et naines assis à califourchon sur leur corps ondoyant, et bien cent mille insectes plus grands que des Goliaths, armés d'épées, de lances, de faux dentelées, de fourches à sept fourchons, de toutes autres sortes d'horribles engins meurtriers. Ils s'entre-battaient avec grand vacarme, le fort mangeant le faible, s'en engraissant et montrant ainsi que Mort est faite de Vie et que Vie est faite de Mort.
Et il sortait de toute cette foule d'esprits grouillante, serrée, confuse, un bruit pareil à celui d'un sourd tonnerre et de cent métiers de tisserands, foulons, serruriers travaillant ensemble.
Soudain parurent les esprits de la sève, courts, trapus, ayant les reins larges comme le grand tonneau d'Heidelberg, des cuisses grosses comme des muids de vin, et des muscles si étrangement forts et puissants que l'on eût dit que leurs corps fussent faits d'œufs grands et petits joints les uns aux autres et couverts d'une peau rouge, grasse, luisante comme leur barbe rare et leur rousse chevelure; et ils portaient d'immenses hanaps remplis d'une liqueur étrange.
Quand les esprits les virent venir, il y eut parmi eux un grand trémoussement de joie; les arbres, les plantes s'agitèrent, et la terre se crevassa pour boire.
Et les esprits de la sève versèrent le vin: tout, aussitôt, bourgeonna, verdoya, fleurit; le gazon fut plein d'insectes

susurrants, et le ciel rempli d'oiseaux et de papillons; les esprits versaient toujours, et ceux d'en bas reçurent le vin comme ils purent: les filles-fleurs, ouvrant la bouche ou sautant sur leurs roux échansons, et les baisant pour avoir davantage; d'aucuns, joignant les mains en signe de prière; d'autres qui, béats, laissaient sur eux pleuvoir; mais tous avides ou altérés, volant, debout, courant ou immobiles, cherchant à avoir le vin, et plus vivants à chaque goutte qu'ils en pouvaient recevoir. Et il n'y avait point là de vieillards, mais, laids ou beaux, tous étaient pleins de verte force et de vive jeunesse.

Et ils riaient, criaient, chantaient en se poursuivant sur les arbres comme des écureuils, dans l'air comme des oiseaux, chaque mâle cherchant sa femelle et faisant sous le ciel de Dieu l'œuvre sainte de nature.

Et les esprits de la sève apportèrent au roi et à la reine le grande coupe pleine de leur vin. Et le roi et la reine burent et s'embrassèrent.

Puis le roi, tenant la reine enlacée, jeta sur les arbres, les fleurs et les esprits, le fond de sa coupe et s'écria:

— Gloire à la Vie! gloire à l'Air libre! gloire à la Force!

Et tous s'écrièrent:

— Gloire à Nature! gloire à la Force!

Et Ulenspiegel prit Nele dans ses bras. Etant ainsi enlacés, une danse commença; danse tournoyante comme les feuilles que rassemble une trombe, où tout était en branle, arbres, plantes, insectes, papillons, ciel et terre, roi et reine, filles-fleurs, empereurs des mines, esprits des eaux, nains bossus, princes des pierres, hommes des bois, porte-lanternes, esprits protecteurs des étoiles, et les cent mille horrifiques insectes entremêlant leurs lances, leurs faux dentelées, leurs fourches à sept fourchons; danse vertigineuse, roulant dans l'espace qu'elle remplissait, danse à laquelle prenaient part le soleil, la lune, les planètes, le vent, les nuées.

Et le chêne auquel Nele et Ulenspiegel s'étaient accrochés roulait dans le tourbillon, et Ulenspiegel disait à Nele :
— Mignonne, nous allons mourir.
Un esprit les entendit et vit qu'ils étaient mortels :
— Des hommes, cria-t-il, des hommes en ce lieu !
Et il les arracha de l'arbre et les jeta dans la foule.
Et Ulenspiegel et Nele tombèrent mollement sur le dos des esprits, lesquels se les renvoyaient les uns aux autres disant :
— Salut aux hommes ! bienvenus les vers de terre ! Qui veut du garçonnet et de la fillette ? Ils nous viennent faire visite, les chétifs !
Et Ulenspiegel et Nele volaient de l'un à l'autre criant :
— Grâce !
Mais les esprits ne les entendaient point, et tous deux voltigeaient, les jambes en l'air, la tête en bas, tournoyant comme des plumes au vent d'hiver, pendant que les esprits disaient :
— Gloire aux hommelets et aux femmelettes, qu'ils dansent comme nous !
Les filles-fleurs, voulant séparer Nele d'Ulenspiegel, la frappaient et l'eussent tuée, si le roi Printemps, d'un geste arrêtant la danse, n'eût crié :
— Qu'on amène devant moi ces deux poux !
Et ils furent séparés l'un de l'autre ; et chaque fille-fleur disait en essayant d'arracher Ulenspiegel à ses rivales :
— Thyl, ne voudrais-tu mourir pour moi ?
— Je le ferai tantôt, répondait Ulenspiegel.
Et les nains esprits des bois qui portaient Nele disaient :
— Que n'es-tu âme comme nous, que nous te puissions prendre !
Nele répondait :
— Ayez patience.
Ils arrivèrent ainsi devant le trône du roi ; et ils tremblèrent fort en voyant sa hache d'or et sa couronne de fer.

Et il leur dit :
— Qu'êtes-vous venus faire ici, chétifs ?
Ils ne répondirent point.
— Je te connais, bourgeon de sorcière, ajouta le roi, et toi aussi, rejeton de charbonnier ; mais en étant venus à force de sortilèges à pénétrer en ce laboratoire de nature, pourquoi avez-vous maintenant le bec clos comme chapons empiffrés de mie ?
Nele tremblait en regardant le diable terrible ; mais Ulenspiegel, reprenant sa virile assurance, répondit :
— Les cendres de Claes battent sur mon cœur. Altesse divine, la mort va fauchant par la terre de Flandre, au nom du Pape, les plus forts hommes, les femmes les plus mignonnes ; ses privilèges sont brisés, ses chartes anéanties, la famine la ronge, ses tisserands et drapiers l'abandonnent pour aller chez l'étranger chercher le libre travail. Elle mourra tantôt si on ne lui vient en aide. Altesses, je ne suis qu'un pauvre petit bonhommet venu au monde comme un chacun, ayant vécu comme je le pouvais, imparfait, borné, ignorant, pas vertueux, point chaste ni digne d'aucune grâce humaine ni divine. Mais Soetkin mourut des suites de la torture et de son chagrin, mais Claes brûla dans un terrible feu, et je voulus les venger, et le fis une fois ; je voulus aussi voir plus heureux ce pauvre sol où sont semés ses os, et je demandai à Dieu la mort des persécuteurs, mais il ne m'écouta point. De plaintes las, je vous évoquai par la puissance du charme de Katheline, et nous venons, moi et ma tremblante compagne, à vos pieds, demander, Altesses divines, de sauver cette pauvre terre.
L'empereur et sa compagne répondirent ensemble :

Par la guerre et par le feu,
Par la mort et par le glaive,
Cherche les Sept.

Dans la mort et dans le sang,
Dans les ruines et les larmes,
    Trouve les Sept.

Laids, cruels, méchants, difformes,
Vrais fléaux pour la pauvre terre,
    Brûle les Sept.

Attends, entends et vois,
Dis-nous, chétif, n'es-tu bien aise?
    Trouve les Sept.

Et tous les esprit de chanter ensemble:

Dans la mort et dans le sang,
Dans les ruines et les larmes,
    Trouve les Sept.

Attends, entends et vois,
Dis-nous, chétif, n'es-tu bien aise?
    Trouve les Sept.

— Mais, dit Ulenspiegel, Altesse et vous, messieurs les esprits, je n'entends rien à votre langage. Vous vous gaussez de moi, sans doute.
Mais, sans l'écouter, ceux-ci dirent:

Quand le septentrion
Baisera le couchant,
Ce sera fin de ruines:
Trouve les Sept
Et la Ceinture.

Et cela, avec un si grand ensemble et une si effrayante

force de sonorité, que la terre trembla et que les cieux frémirent. Et les oiseaux sifflant, les hiboux bubulant, les moineaux pépiant de peur, les orfraies se plaignant, voletaient éperdus. Et les animaux de la terre, lions, serpents, ours, cerfs, chevreuils, loups, chiens et chats mugissaient, sifflaient, bramaient, hurlaient, aboyaient et miaulaient terriblement.
Et les esprits chantaient :

Attends, entends et vois,
Aime les Sept
Et la Ceinture.

Et les coqs chantèrent, et tous les esprits s'évanouirent sauf un méchant empereur des mines qui, prenant Ulenspiegel et Nele chacun par un bras, les lança dans le vide, sans douceur.
Ils se trouvèrent couchés l'un près de l'autre, comme pour dormir, et ils frissonnèrent au vent froid du matin.
Et Ulenspiegel vit le corps mignon de Nele tout doré à cause du soleil qui se levait.

LA VISION D'ULENSPIEGEL II

On était pour lors au mois des blés mûrs, l'air était pesant, le vent tiède : faucheurs et faucheuses pouvaient à l'aise dans les champs récolter sous le ciel libre, sur un sol libre, le blé semé par eux.
Frise, Drenthe, Overyssel, Gueldre, Utrecht, Noord-Brabant, Noord en Zuid-Holland ; Walcheren, Noord et Zuid-Beveland ; Duiveland et Schouwen qui forment la Zélande ; toutes les côtes de la mer du Nord depuis Knokke jusqu'au Helder ; les îles Texel, Vlieland, Ameland, Schier-

monik-Oog, allaient, depuis l'Escaut occidental jusqu'à l'Oost-Ems, être délivrés du joug espagnol ; Maurice, fils du Taiseux, continuait la guerre.
Ulenspiegel et Nele, ayant leur jeunesse, leur force et leur beauté, car l'amour et l'esprit de Flandre ne vieillissent point, vivaient coîment dans la tour de Veere, en attendant qu'ils pussent venir souffler, après maintes cruelles épreuves, le vent de liberté sur la patrie belgique.
Ulenspiegel avait demandé d'être nommé commandant et gardien de tour, disant qu'ayant des yeux d'aigle et des oreilles de lièvre, il pourrait voir si l'Espagnol ne tenterait pas de se représenter dans les pays délivrés, et qu'alors il sonnerait *wacharm*, ce qui est alarme en langage flamand.
Le magistrat fit ce qu'il voulut : à cause de ses bons services, on lui donna un florin par jour, deux pintes de bière, des fèves, fromage, biscuit, et trois livres de bœuf par semaine.
Ulenspiegel et Nele vivaient ainsi à deux très bien ; voyant de loin avec joie les îles libres de Zélande : prés, bois, châteaux et forteresses, et les navires armés des Gueux gardant les côtes.
La nuit, ils montaient à la tour bien souvent, et là, s'asseyant sur la plate-forme, ils devisaient des dures batailles, des belles amours passées et à venir. De là, ils voyaient la mer qui, par ce temps chaud, ferlait et déferlait sur le rivage des vagues lumineuses, les jetant sur les îles comme des fantômes de feu. Et Nele s'effrayait de voir dans les polders les feux follets, qui sont, disait-elle, les âmes des pauvres morts. Et tous ces lieux avaient été des champs de bataille. Les feux follets s'élançaient des polders, couraient le long des digues, puis revenaient dans les polders comme s'ils n'eussent point voulu abandonner les corps dont ils étaient sortis.
Une nuit, Nele dit à Ulenspiegel :
— Vois comme ils sont nombreux en Duiveland et volent

haut ; c'est du côté des îles des Oiseaux que j'en vois le plus grand nombre. Y veux-tu venir, Thyl ? nous prendrons le baume qui montre choses invisibles aux yeux mortels.

Ulenspiegel répondit :

— Si c'est de ce baume qui me fit aller à ce grand sabbat, je n'y ai pas plus de confiance qu'en un songe creux.

— Il ne faut pas, dit Nele, nier la puissance des charmes. Viens, Ulenspiegel.

— J'irai.

Le lendemain, il demanda au magistrat qu'un soudard clairvoyant et fidèle le remplaçât, afin de garder la tour et de veiller sur le pays.

Et il s'en fut avec Nele vers les îles des oiseaux.

Cheminant par champs et par digues, ils virent de petites îlettes verdoyantes, entre lesquelles courait l'eau de la mer ; et sur des collines de gazon allant jusqu'aux dunes, une grande foule de vanneaux, de mouettes et d'hirondelles de mer, qui se tenant immobiles faisaient de leurs corps les îlettes toutes blanches ; au-dessus volaient des milliers de ces oiseaux. Le sol était plein de nids : Ulenspiegel, se baissant pour ramasser un œuf sur le chemin, vit venir à lui, voletant, une mouette qui jeta un cri. Il en vint à cet appel plus de cent, criant d'angoisse, planant sur la tête d'Ulenspiegel et au-dessus des nids voisins, mais elles n'osaient s'approcher de lui.

— Ulenspiegel, dit Nele, ces oiseaux demandent grâce pour leurs œufs.

Puis devenant tremblante, elle dit :

— J'ai peur, voici le soleil qui se couche, le ciel est blanc, les étoiles s'éveillent, c'est l'heure des esprits. Vois rasant la terre, ces rouges exhalaisons ; Thyl, mon aimé, quel est le monstre d'enfer ouvrant ainsi dans le nuage sa gueule de feu ? Vois, du côté de Philips-land, où le roi bourreau fit deux fois, pour sa cruelle ambition, tuer tant de pauvres

hommes, vois les feux follets qui dansent : c'est la nuit où les âmes des pauvres hommes tués dans les batailles quittent les limbes froids du purgatoire pour se venir réchauffer à l'air tiède de la terre : c'est l'heure où tu peux demander tout à Christ, qui est le Dieu des bons sorciers.

— Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel. Si Christ pouvait montrer ces sept dont les cendres jetées au vent feraient heureux la Flandre et l'entier monde !

— Homme sans foi, dit Nele, tu les verras par le baume.

— Peut-être, dit Ulenspiegel montrant du doigt Sirius, si quelque esprit descend de la froide étoile.

À ce geste, un feu follet voltigeant autour de lui s'attacha à son doigt, et plus il s'en voulait défaire, plus le follet tenait ferme.

Nele, tâchant de délivrer Ulenspiegel, eut aussi son follet au bout de la main.

Ulenspiegel, frappant sur le sien, disait :

— Réponds ! es-tu l'âme d'un Gueux ou d'un Espagnol ? Si tu es l'âme d'un Gueux, vas en paradis ; si tu es celle d'un Espagnol, retourne en l'enfer d'où tu viens.

Nele lui dit :

— N'injurie point les âmes, fussent-elles des âmes de bourreaux.

Et, faisant danser son feu follet au bout de son doigt :

— Follet, disait-elle, gentil follet, quelles nouvelles apportes-tu du pays des âmes ? À quoi sont-elles empêchées là-bas ? Mangent-elles et boivent-elles, n'ayant pas de bouche ? car tu n'en as point, follet mignon ! ou bien ne prennent-elles la forme humaine que dans le benoît paradis ?

— Peux-tu, dit Ulenspiegel, perdre ainsi le temps à parler à cette flamme chagrine qui n'a point d'oreilles pour t'entendre, ni de bouche pour te répondre ?

Mais sans l'écouter :

— Follet, disait Nele, réponds en dansant, car je te vais

interroger trois fois : une fois au nom de Dieu, une fois au nom de madame la Vierge, et une fois au nom des esprits élémentaires qui sont les messagers entre Dieu et les hommes.

Ce qu'elle fit, et le follet dansa trois fois.

Alors Nele dit à Ulenspiegel :

— Ote tes habits, je ferai de même : voici la boîte d'argent où est le baume de vision.

— Ce m'est tout un, répondit Ulenspiegel.

Puis s'étant dévêtus et oints du baume de vision ils se couchèrent nus l'un près de l'autre sur l'herbe.

Les mouettes se plaignaient ; la foudre grondait sourde dans le nuage où brillait l'éclair ; la lune montrait à peine entre deux nuées les cornes d'or de son croissant ; les feux follets d'Ulenspiegel et de Nele s'en furent danser avec les autres dans la prairie.

Soudain Nele et son ami furent pris par la grande main d'un géant qui les jetait en l'air comme des ballons d'enfants, les reprenait, les roulait l'un sur l'autre et les pétrissait entre ses mains, les jetait dans les flaques d'eau entre les collines et les en retirait pleins d'herbes marines. Puis les promenant ainsi dans l'espace, il chanta d'une voix éveillant de peur toutes les mouettes des îles :

Ils veulent d'un œil bigle,
Ces pucerons chétifs,
Lire les divins sigles
Que nous tenons captifs.
Lis, puce, le mystère ;
Lis, pou, le mot sacré
Qui dans l'air, ciel et terre
Par sept clous est ancré.

Et de fait, Ulenspiegel et Nele virent sur le gazon, dans

l'air et dans le ciel, sept tables d'airain lumineux qui y étaient attachées par sept clous flamboyants. Sur les tables il était écrit :

Dans les fumiers germent les sèves ;
Sept est mauvais, mais sept est bon ;
Diamants sortent du charbon ;
De sots docteurs, sages élèves ;
Sept est mauvais, mais sept est bon.

Et le géant marchait suivi de tous les feux follets, qui susurrant comme des cigales, disaient :

Regardez bien, c'est leur grand maître,
Pape des Papes, rois des rois,
C'est lui qui mène César paître :
Regardez bien, il est de bois.

Soudain ses traits s'altérèrent, il parut plus maigre, triste et grand. Il tenait d'une main un sceptre et de l'autre une épée. Il avait nom Orgueil.
Et jetant Nele et Ulenspiegel sur le sol, il dit :
— Je suis Dieu.
Puis à côté de lui, montée sur une chèvre, parut une fille rougeaude, les seins nus, la robe ouverte, et l'œil émérillonné : elle avait nom Luxure ; vint alors une vieille juive ramassant des coquilles d'œufs de mouettes : elle avait nom Avarice ; et un moine gloutu goulu, mangeant des andouilles, s'empiffrant de saucisses et mâchonnant sans cesse comme la truie sur laquelle il était monté : c'était la Gourmandise ; vint ensuite la Paresse, traînant la jambe, blême et bouffie, l'œil éteint, que la Colère chassait devant elle à coup d'aiguillon. La Paresse, dolente, se lamentait et toute en larmes, tombait de fatigue sur les genoux : puis

vint la maigre Envie, à la tête de vipère aux dents de brochet, mordant la Paresse parce qu'elle avait trop d'aise, la Colère parce qu'elle était trop vive, la Gourmandise parce qu'elle était trop repue, la Luxure parce qu'elle était trop rouge, l'Avarice pour les coquilles, l'Orgueil parce qu'il avait une robe de pourpre et une couronne. Et les follets dansaient tout autour.

Et parlant avec des voix d'hommes, de femmes, de filles et d'enfants plaintifs, ils dirent, gémissant :

— Orgueil, père d'ambition, Colère, source de cruauté, vous nous tuâtes sur les champs de bataille, dans les prisons et les supplices, pour garder vos sceptres et vos couronnes! Envie, tu détruisis en leur germe bien de nobles et d'utiles pensées, nous sommes les âmes des inventeurs persécutés; Avarice, tu changeas en or le sang du pauvre populaire, nous sommes les esprits de tes victimes; Luxure, compagne et sœur de meurtre, qui enfantas Néron, Messaline et Philippe, roi d'Espagne, tu achètes la vertu et payes la corruption; nous sommes les âmes des morts; Paresse et Gourmandise, vous salissez le monde, il faut vous en balayer; nous sommes les âmes des morts.

Et une voix fut entendue disant :

Dans les fumiers germent les sèves ;
Sept est mauvais, mais sept est bon.
A sots docteurs, sages élèves ;
Pour avoir cendres et charbon,
Que fera le pou vagabond?

Et les follets dirent :

— Le feu c'est nous, la revanche des vieilles larmes, des douleurs du populaire; la revanche des seigneurs chassant au gibier humain sur leurs terres; revanche des batailles inutiles, du sang versé dans les prisons, des hommes brûlés,

des femmes, des filles enterrées vives; la revanche du passé enchaîné et saignant. Le feu c'est nous; nous sommes les âmes des morts.
A ces mots les sept furent changés en statues de bois sans rien perdre de leur forme première.
Et une voix dit:
— Ulenspiegel, brûle le bois.
Et Ulenspiegel se tournant vers les follets:
— Vous qui êtes de feu, dit-il, faites votre office.
Et les follets en foule entourèrent les sept, qui brûlèrent et furent réduits en cendres.
Et un fleuve de sang coula.
De ces cendres sortirent sept autres figures; la première dit:
— Je me nommais Orgueil, je m'appelle Fierté noble. Les autres parlèrent aussi, et Ulenspiegel et Nele virent d'Avarice sortir Economie; de Colère, Vivacité; de Gourmandise, Appétit; d'Envie, Emulation, et de Paresse, Rêverie des poètes et des sages. Et la Luxure, sur sa chèvre, fut changée en une belle femme qui avait nom Amour.
Et les follets dansèrent autour d'eux une ronde joyeuse. Ulenspiegel et Nele entendirent alors mille voix d'hommes et de femmes cachés, sonores, ricassantes, qui, donnant un son pareil à celui de cliquettes, chantaient:

Quand sur la terre et quand sur l'onde
Ces sept transformés règneront,
Hommes, alors levez le front:
Ce sera le bonheur du monde.

Et Ulenspiegel dit: „Les esprits se gaussent de nous".
Et une puissante main saisit Nele par le bras et la jeta dans l'espace. Et les esprits chantèrent:

Quand le septentrion

Baisera le couchant,
Ce sera fin de ruines :
Cherche la ceinture.

— Las ! dit Ulenspiegel : septentrion, couchant et ceinture. Vous parlez obscurément, messieurs les Esprits.
Et ils chantèrent ricassant :

Septentrion, c'est Néerlande ;
Belgique, c'est le couchant ;
Ceinture, c'est alliance ;
Ceinture, c'est amitié.

— Vous n'êtes point fous, messieurs les Esprits, dit Ulenspiegel.
Et ils chantèrent ricassant derechef :

La ceinture, pauvret,
Entre Néerlande et Belgique,
Ce sera bonne amitié,
Belle alliance.

Met raedt
En daedt ;
Met doodt
En bloodt.

Alliance de conseil
Et d'action,
De mort
Et de sang
S'il le fallait,
N'était l'Escaut,
Pauvret, n'était l'Escaut.

— Las! dit Ulenspiegel, telle est donc notre vie tourmentée: larmes d'hommes et rire du destin.

Alliance de sang
Et de mort,
N'était l'Escaut.

repartirent ricassant les esprits.

Et une puissante main saisit Ulenspiegel et le jeta dans l'espace.

LA VISION D'ULENSPIEGEL III

Nele, tombant, se frotta les yeux et ne vit rien que le soleil levant dans des vapeurs dorées, les pointes des herbes toutes d'or aussi et le rayon jaunissant le plumage des mouettes endormies, mais elles s'éveillèrent bientôt.

Puis Nele se regarda, se vit nue et se vêtit à la hâte; puis elle vit Ulenspiegel nu pareillement et le couvrit; croyant qu'il dormait, elle le secoua, mais il ne bougeait pas plus qu'un mort; elle fut de peur saisie. „Ai-je, dit-elle, tué mon ami avec ce baume de vision? Je veux mourir aussi! Ah! Thyl, réveille-toi! Il est froid comme marbre!"

Ulenspiegel ne se réveillait point. Deux nuits et un jour se passèrent, et Nele, de douleur enfiévrée, veilla son ami Ulenspiegel.

On était au commencement du second jour, Nele entendit un bruit de clochette, et vit venir un paysan portant une pelle: derrière lui marchaient, un cierge à la main, un bourgmestre et deux échevins, le curé de Stavenisse et un bedeau lui tenant le parasol.

Ils allaient, disaient-ils, administrer le saint sacrement de l'onction au vaillant Jacobsen qui fut Gueux par peur,

mais qui, le danger passé, rentra pour mourir dans le giron de la Sainte Eglise Romaine.
Bientôt ils se trouvèrent face à face avec Nele pleurant, et virent le corps d'Ulenspiegel étendu sur le gazon, couvert de ses vêtements. Nele se mit à genoux.
— Fillette, dit le bourgmestre, que fais-tu près de ce mort?
N'osant lever les yeux, elle répondit :
— Je prie pour mon ami tombé ici comme frappé par la foudre; je suis seule maintenant et veux mourir aussi.
Le curé alors soufflant d'aise :
— Ulenspiegel le Gueux est mort, dit-il, loué soit Dieu! Paysan, hâte-toi de creuser une fosse; ôte-lui ses habits avant qu'on ne l'enterre.
— Non, dit Nele se dressant debout, on ne les lui ôtera point, il aurait froid dans la terre.
— Creuse la fosse, dit le curé au paysan qui portait la pelle.
— Je le veux, dit Nele tout en larmes; il n'y a point de vers dans le sable plein de chaux, et il restera entier et beau, mon aimé.
Et toute affolée, elle se pencha sur le corps d'Ulenspiegel, et le baisa avec des larmes et des sanglots.
Les bourgmestre, échevins et paysan eurent pitié, mais le curé ne cessait de dire joyeusement: „Le grand Gueux est mort, Dieu soit loué!"
Puis le paysan creusa la fosse, y mit Ulenspiegel et le couvrit de sable.
Et le curé dit sur la fosse les prières des morts: tous s'agenouillèrent autour; soudain il se fit sous le sable un grand mouvement et Ulenspiegel, éternuant et secouant le sable de ses cheveux, prit alors le curé à la gorge :
— Inquisiteur! dit-il, tu me mets en terre tout vif pendant mon sommeil. Où est Nele? l'as-tu aussi enterrée? Qui es-tu?
Le curé cria :
— Le grand Gueux revient en ce monde. Seigneur Dieu!

prenez mon âme.
Et il s'enfuit comme un cerf devant les chiens.
Nele vint à Ulenspiegel :
— Baise-moi, mignonne, dit-il.
Puis il regarda de nouveau autour de lui; les deux paysans s'étaient enfuis comme le curé, avaient jeté par terre, pour mieux courir, pelle, chaise et parasol ; les bourgmestre et échevins, se tenant les oreilles de peur, geignaient sur le gazon.
Ulenspiegel alla vers eux, et les secouant :
— Est-ce qu'on enterre, dit-il, Ulenspiegel, l'esprit, Nele le cœur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele.
Et il partit avec elle en chantant sa sixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière.

OCTAVE PIRMEZ

A mon réveil, j'ai pu voir l'obscure vallée où l'amant de Laure vint ensevelir son amour. La nature a formé ce cloître, dont les murs d'enceinte sont des monts escarpés qui ne laissent qu'une étroite échappée de vue sur le beau ciel de la Provence. J'ai suivi le sentier qui longe le torrent et mène à la fontaine. Les eaux rapides tombaient des roches en blanches cascades, et, divisant leurs cours, allaient former des îles, où des enfants coupaient les premières pousses des saules. Le long des rives, des mûriers creusés par les feux des pâtres tordaient leurs rameaux au-dessus de larges pierres que des passants avaient prises pour confidentes en y gravant des lettres aimées. En vain voulais-je m'élever en mes pensées, je me penchais aux formes de la terre : un alizier, une touffe de souchets, l'écume des eaux, un merle s'envolant d'une ronce, un cyprès dressant sa flèche sur le redan d'un roc, prenaient mon regard, et avec lui mon âme. J'arrivai bientôt au pied d'un rocher dont la crête brisée se rouille aux pluies d'hiver; il surplombe un bassin limpide où s'abreuve l'oiseau voyageur. De cette source paisible tombe bruyamment le torrent qui emplit le val. Que de regards aujourd'hui éteints ont parcouru ces rives et se sont arrêtés sur ces deux figuiers dont les racines s'entre-croisent à la voûte de la fontaine et se réfléchissent au même miroir ! Un seul courant emporte leurs feuilles tombées, et, les baignant à sa fraîcheur, fait reverdir leurs bourgeons.

J'ai passé de belles heures dans le jardin du poëte, près de son antique demeure, qu'abrite un roc verdi par le lierre. Le murmure de la Sorgue y berce la pensée; ses flots d'émeraude disparaissent au tournant de la colline pour courir vers la plaine et s'y épandre à une lumière plus vive. La fuite de ces eaux à travers un vallon recueilli, leur tumulte au pied de rochers mornes, cette vie dans cette immobilité, alimentent les rêveries de mort et d'amour. Rien ne

peut y distraire l'âme qui se livre à ses espérances ou à ses regrets. C'est ici qu'un amant chrétien, égaré par sa tendresse, devait trouver un refuge pour y célébrer sa passion. La nature semble encore redire ses soupirs en demeurant fidèle à sa mémoire.

PRÈS DE ROME

A l'heure où le soleil brille dans tout son éclat, je m'arrête sur le gigantesque viaduc qui relie Albano à l'Ariccia. Ma vue plonge dans un taillis ; les grands arbres que la brise fait trembler, vus en raccourci, paraissent des arbrisseaux ; il s'en élève mille joyeux cris d'oiseaux qui chantent leur hymne au printemps. Vers l'ouest, au-dessus du Monte-Giove, au-dessus d'une plaine que la culture marque de taches brunes et vertes, je distingue les voiles de bateaux qui semblent voguer dans les nues, la mer s'effaçant dans les vapeurs de l'horizon. Ariccia, légère, noire, sauvage, se penche sur le vert précipice. Passant sous les murs du palais Chigi, je m'engage, guidé par un enfant, dans une gorge profonde ; je chemine sous des érables ; l'ombre de leur feuillage se joue sur leurs troncs pâles et sur le sentier brillant de sève matinale. Les mésanges effrayées tournoient aux basses branches en jetant leurs cris aigus. L'air, la senteur, les bruits, tout est enivrant. Les lupins et les anémones se pressent sur la berge ; les fougères se balancent à la brise ; un ruisseau glisse sous la coudraie et s'évanouit dans les joncs tremblants. Le sentier continue à serpenter autour du Monte-Cavo jusqu'à la chapelle del Tuffo, adossée à l'escarpement. On entend le bruit strident des mouches bleues qui s'étalent sur les feuilles luisantes des lauriers. De l'endroit élevé où je suis parvenu, je revois le beau lac d'Albano, où se mire Pallazuolo, et

dans l'éloignement Rome, le Soracte et la chaîne de la Sabine. Par des ruelles montantes j'ai atteint Rocca di Papa, rivale de Marino. Les façades de ses maisons sont lézardées à hauteur d'homme; elles n'ont pour fenêtre qu'une lucarne à treillage de fer, percée au-dessus d'une porte arrondie. Le bourg semble appartenir aux mulets et aux chèvres qui sommeillent agenouillées au pied des murs noircis de vétusté. Aux carrefours sont groupés des paysans latins; ils observent l'étranger d'un air indifférent et grave, pendant que les vieilles mères tressent en silence la chevelure de leurs filles. J'ai reparcouru la chaîne des monts Albains. Une vallée hérissée de genêts me sépare de Nemi. Des milliers de couleuvres, à la scintillante cuirasse, font un bruissement continu dans les herbes sèches et les feuilles mortes: elles glissent comme les esprits de ces solitudes. Autour des buissons, les papillons fauves des bruyères volent capricieusement; on dirait les âmes des fleurs errantes dans l'air. Je me charmais à la puissante mélancolie de ce lieu désert, quand une jeune mendiante, accompagnée de deux vieilles au profil d'aigle, s'est approchée de moi, me demandant une *elemosina*. Je lui donnai quelques baioques, „per la sua bellezza".

NAPLES

Que de sentiments généreux s'éveillent en nous à l'aspect de la vie expansive! La joie, aussi bien que la douleur, franchement exprimée par des créatures inconnues, efface la distance qui nous séparait d'elles. Nous ne sommes tous que des étincelles d'un même foyer, et nous répandons autour de nous notre lumière, joyeuse ou triste, selon le milieu où le sort nous a jetés. Je longeais la strada di Porto et le largo del Mercato. La foule bruyante, et heureuse

malgré sa pauvreté, se pressait autour de petits étalages où des marchands vendaient des limons, des pastèques et des fruits de mer. Les *lazzaroni*, qui avaient travaillé sous le soleil ardent à la Marinella, faisaient en plein air leur repas frugal; des femmes et des enfants à peine vêtus apportaient dans de grands paniers le poisson que des pêcheurs avaient pris sous les rochers du Pausilippe; des jeunes filles que voulaient envoyer de doux messages s'adressaient à un écrivain public gravement assis sous un large parasol qui lui servait de tente. Pendant qu'un marchand de sculptures offrait aux étrangers de petites statuettes et des camées taillés dans la lave du Vésuve, et qu'un vieillard pinçait de la guitare en s'accompagnant de la voix, des marins et des gens de la campagne, rassemblés autour de longues tables, mangeaient de la pâte qui sortait fumante de fourneaux dressés dans la rue. Partout se formaient des groupes animés: moines, soldats, mendiants, bourgeois, qui, bien qu'inconnus entre eux, babillaient familièrement. Lorsque les premières étoiles percent le ciel et que la tiède brise du soir se répand dans la ville, l'animation des rues s'accroît encore. C'est une harmonie confuse de bruits et de voix; les cris des voiturins se mêlent aux chansons des enfants, aux bêlements des troupeaux et aux sons nasillards des musettes sous les images de la Madone. Aux balcons superposés et festonnés de plantes, maintes beautés se penchent pour adresser des saluts à des personnes aimées et échanger avec elles de gais propos. J'ai suivi l'allée de la Villa Reale, que décorent des statues de dieux mouchetées de l'ombre des palmiers, et j'ai achevé la soirée au petit cimetière de Pausilippe, près du tombeau de Virgile. Des images champêtres se sont perpétuées autour de la paisible sépulture du chantre de la vie pastorale: les églantiers répandent leur léger parfum au-dessus du colombaire qui renferma ses cendres; les bergers de Pouzzoles passent et

repassent chaque jour sous le rocher désert ; les pêcheurs de la Margellina déploient leurs filets sur la plage voisine. Parfois le bruit du tambourin retentit sous les treilles qui ombragent la côte : ce sont de jeunes Napolitaines ou des filles de la vallée de Bagnoli qui dansent la tarentelle avec leurs fiancés, en agitant des castagnettes et frappant du talon le sable du rivage. Pausilippe, *παῦσις τῆς λύπης*, quel site était plus digne d'un nom aussi charmant? Au sein de cette nature clémente, je sentais s'évanouir toutes mes pensées de tristesse ; la mort ne me semblait plus qu'un sommeil rempli d'aimables songes, et la vie qu'une courte traversée vers un bonheur inévitable. Le ciel était blanchi par les étoiles, et la mer assombrie rayée des lumières de la ville : elles y allongeaient en serpents de feu leurs sillons brisés par la mobilité des flots. La brise nocturne venait mourir dans le feuillage des arbustes, et le murmure des vagues, qui s'approchaient et se retiraient tour à tour de la côte, m'arrivait comme la respiration légère d'un être endormi.

COLOGNE

C'est l'amour de la vie qui souvent nous mène à chanter la mort ; c'est le positivisme de notre esprit qui nous oblige à ne point accepter la vie de confiance et à faire l'inventaire de ce monde dont nous héritâmes à notre naissance. Qu'il est poudreux et fragile ! Et cependant l'ardent espoir d'une félicité inconnue emplit notre âme. Rien ne l'apaise. La terre semble aveugle et sourde, les aspirations s'y amortissent, le cœur s'y brise, et il ne produit un choc retentissant qu'en se jetant à l'idéal. Le peut-il toujours ? Qu'elle se décompose facilement en mille désirs, l'espérance d'un immuable amour ! Les instincts nous dispersent, et les ac-

cidents nous tirent de la voie glorieuse que nous voudrions suivre.

Il faisait presque nuit. Je m'étais éloigné de la ville, comme d'une prison, pour marcher librement, le long du fleuve. Les ténèbres couvraient la campagne, sur laquelle se dressaient les ailes arrêtées des moulins à vent. L'immensité semblait morte. Les signes de sa vie ne se montraient que dans les étoiles et sur les eaux courantes où elles étaient réfléchies. La terre était devenue informe. On eût pu prendre les bornes plantées au rivage pour des tours, les cailloux pour des rochers, et les masures pour de vastes édifices. Je m'affligeais de la vue courte et confuse de mes yeux, mais qu'elle était perçante près de celle de mon intelligence! Que serai-je dans une minute? L'humanité existera-t-elle encore? L'homme n'aperçoit rien au delà du présent, qui n'a pas même la durée d'une seconde. Il conjecture, il redoute, il espère, et à l'aventure il va et vient, un bandeau de nuit sur les yeux. Il se croit libre, et un bras d'ombre le tient et le mène. Un jour, Pétrarque, s'étant arrêté à Cologne, vit la rive gauche du Rhin couverte d'une troupe charmante de femmes. Couronnées de fleurs et les manches relevées, elles plongeaient leurs bras blancs dans les eaux courantes en murmurant des prières. Elles croyaient livrer aux flots rapides tous les maux qui auraient pu les atteindre pendant l'année. Ah! que ne pouvons-nous aussi nous pencher sur le grand fleuve avec la douce espérance d'y laisser glisser le fardeau de nos pressentiments! Il s'en irait sans bruit, le nuage de nos larmes, se perdre à la mer convulsive.

Je prends plaisir à m'égarer par les rues tortueuses de la ville; j'y fais des trouvailles connues de tous, mais nouvelles pour moi: maisons naïves, édifices bizarres, vieux

temples chrétiens, bastions, tourelles, murs ruinés. J'y cherche la marque des temps disparus. L'architecture exprime le caractère d'une époque; elle se produit par une méditation plusieurs fois séculaire. L'église romane, aux larges arceaux soutenus par de lourds piliers, montre la simplicité d'un peuple dans l'enfance de sa vie; les petites fenêtres géminées avoisinent leurs meneaux, comme effrayées de la solitude. On est aux siècles de ferveur où les brebis, pressées les unes aux autres, se confient à la garde du pasteur. L'église ogivale est multiple en ses formes, pleine d'effrayements: la chimère habite ses sombres fouillures. Sa figure altière n'exprime point cependant la virilité parfaite: il semble que l'enfance et la vieillesse s'y soient unies en un cruel embrassement. D'une noire et guerrière silhouette sortent les gargouilles béantes; l'homme, transfiguré en animal, y découpe sur l'azur son douloureux visage de pierre. Les nefs sont profondes, les piliers s'élèvent aux voûtes en un fiévreux élancement, et les ogives lancéolées s'isolent dans les murs sévères. On se rappelle ces jours de sang et de larmes où la mélancolie se transforme en orgueil, alors que les manoirs et les donjons se dressent partout, dans les plaines et sur les montagnes. Le passant qui s'arrête, à la nuit tombante, devant ces vieilles cathédrales, leur trouve l'air hautain; il y voit comme une menace; il se demande s'il doit craindre ou admirer, s'il est devant un object terrible ou beau. Il songe aux temples grecs, si blancs, si réguliers, qui unissent la paix et la sérénité de la vie mûre. Il ne trouve point le calme rationnel dans les édifices gothiques, si tourmentés par le génie de l'artiste; il y voit empreints les caractères d'une passion fervente qui a gardé les caprices de l'enfance. L'église byzantine, sous son dôme, semble rêver; l'extérieur ne parle ni au cœur ni à l'esprit. Le regard se pose avec indifférence sur ces formes arrondies; mais, dès

qu'on a pénétré dans l'intérieur du temple, l'âme se dilate lentement. Perdue dans un fouillis d'objets précieux, dans les marbres bariolés qu'éclaire la lueur veloutée des verrières, elle se laisse séduire par les subtilités de l'imaginaire, et elle prie dans la paix orientale. Cependant les temples grecs et les monuments byzantins n'auront jamais grand attrait pour les races du Nord, qui ont le sentiment triste et fier. Nous continuerons à élever des cathédrales gothiques, mais elles seront rajeunies et dépouillées de leurs fantaisies de détails. Le style de ces édifices répond mieux aux secrets désirs du cœur de l'homme, qui, aux contrées du septentrion, mêle volontiers le chagrin au sentiment de la beauté.

PHILOSOPHIE

La gloire des armes, le prestige des conquêtes, tous les triomphes de la force, combien n'ont-ils pas trompé la pauvre humanité! On admire les splendides monuments, témoignages de victoires, sans songer que pour la plupart ils se sont élevés sur la perfidie et que chacune de leurs pierres est cimentée par le sang. Le succès, quel qu'il soit, gagne les cœurs. La foule, livrée à ses instincts, aime à s'abriter sous la bannière d'un chef victorieux; elle s'y croit en sûreté, et ne prévoit point l'heure où elle sera elle-même sacrifiée à un caprice; elle ignore qu'elle est le marchepied de la fausse grandeur à laquelle il lui plaît de s'éblouir, et qu'il lui suffirait de jeter un regard pénétrant sur sa martiale idole pour en reconnaître la difformité. Que vienne le jour de payer la gloire du maître, elle gémira de se sentir opprimée, et la confiance en elle-même lui manquera pour croire que par sa seule volonté elle puisse réduire le tyran à l'impuissance. La persévérance,

l'humanité, manqueront aux efforts des victimes, que la crainte aura dispersées. C'est en parcourant l'histoire que l'on voit cette fascination exercée par le génie de la guerre, — amour de la violence et de la ruse, respect du plus fort, entretenus par les livres que l'on met encore de nos jours aux mains des écoliers. Oh! comme alors on chérit le spiritualisme partout où on le rencontre, chez les poëtes, les artistes, les penseurs, les religieux, — tous admirables quand le sentiment de l'amour spirituel les anime! et combien davantage lorsque cet amour, porté jusqu'à l'enthousiasme, se montre en des génies ardents qui, pleins de généreuses espérances, tentent de faire fleurir en ce monde le sentiment de la fraternité! La lecture des hymnes de Synésius m'a fait vivre toute cette soirée aux temps de la primitive Église, parmi ces poëtes inspirés qu'éclairait encore la clarté de la Grèce expirante. Avec quel étonnement on écoute parler le bel idiome de Platon sur la terre d'Égypte, aux divinités monstrueuses, non loin de la sombre Memphis et des monuments funéraires des Pharaons! Le sphinx, dressant sa tête noire au-dessus de la mer de sable, et le fils de Typhon, Anubis, à la tête de chacal, l'interprète des mondes, devenaient les témoins des efforts de Psyché s'élevant aux sphères de l'idéal. La lyre harmonieuse de l'Apollon chrétien venait étouffer le son strident de la flûte du faune de Libye. Pendant que le Nil traînait ses eaux limoneuses aux seuils de ces palais qui avaient été si longtemps hantés par les esclaves des Ptolémées; pendant que les chameliers sillonnaient le désert fauve de leurs caravanes trafiquantes, Synésius, enfant de la colonie grecque de Cyrène, enchantait de ses pieux cantiques les villes de Bérénice, d'Apollonie et d'Arsinoé. Ces rêves charmants, dont les sculpteurs grecs arrêtèrent les contours dans le marbre, pénetraient la pensée de ce chantre chrétien. Toutes les belles formes de la terre devenaient

les ornements de ses éloquents discours; mais en ces beautés terrestres il ne voulait voir que les floraisons fugitives de l'ideal dans la matière; il y trouvait un sujet de douleur, non que ce ne soit déjà une consolation de voir des rayons de la beauté éternelle luire sur ce monde, mais parce que toutes ces images attrayantes deviennent les dominatrices des âmes en leur faisant souvent oublier le foyer qui les projette. C'était la profondeur même de son amour pour elles qui l'obligeait à s'en défier. Serait-il vrai, ô mortel, que tu n'ouvrisses les yeux que pour les fermer bientôt en des ténèbres éternelles? Formes charmantes, vous passeriez donc devant le regard de l'homme pour l'altérer d'une soif qu'il ne pourrait jamais étancher? L'amour a d'autres destinées: l'âme, portée sur l'aile des célestes désirs, doit remonter au foyer de la Beauté pour y palpiter éternellement dans une divine extase. Le descendant des Héraclides ne s'endormait pas néanmoins aux accords de sa lyre. La philosophie spéculative des Grecs était passée dans le domaine de la pratique, et aussi toute la poésie des esprits. L'âme de Jésus avait embrasé de sa flamme ces religieux poëtes, leur donnant l'expansion charitable et la compassion universelle. Le monde mythologique, ciel de créatures idéalisées, mais séparées, et qui diversifiaient les sentiments des hommes, s'évanouissait devant un Dieu réunissant en lui seul tous les attributs de la perfection et ne s'offrant que sous la forme de l'amour héroïque. Tous ceux qui semèrent par le monde des images de beauté pure ou exprimèrent des maximes de justice et de résignation furent les précurseurs de l'enfant qui devait naître à Bethléhem. Par le travail opiniâtre de leur pensée et par la délicatesse de leur instinct, ils parvinrent à ce sommet, éclairé des rayons de la Vérité, d'où l'esprit voit resplendir l'unité éternelle. Mais lui, le sublime enfant, il l'avait trouvée en son cœur, cette suprême vérité d'a-

mour ! Il ne cherchait point, il n'expliquait point, il disait ; et ses paroles, recueillies avidement et religieusement accomplies, enfantaient des prodiges. Il se produit un mouvement dans l'axe du monde moral, jusqu'alors un peu incliné vers l'abîme; il se remit droit à l'impulsion de la charité infinie. Les âmes des plus pauvres et des plus ignorants purent se mesurer avec celles des plus puissants par la fortune et par la science. On ne voulut plus qu'une hiérarchie qui reposât sur le sentiment, et les plus simples de cœur furent reconnus les plus proches de la divinité. La pudeur, la modestie, l'humilité, eurent des ailes; elles planèrent au dessus de toute force qui n'avait point pour base l'amour des hommes et de Dieu. Lorsqu'on fait reparaître à ses yeux ces siècles qui furent l'aurore du christianisme, on est frappé d'étonnement en voyant la merveilleuse énergie déployée par cette misérable créature de fange qu'on appelle l'homme. Qu'est-ce donc qui retrempait ainsi les caractères, sinon le profond bouleversement social et le rappel incessant du grand sacrifice? C'est aux jours de désastres que les âmes se montrent dans toute leur grandeur ; c'est à l'heure du péril qu'on reconnait l'héroïsme. Combien qui aujourd'hui nous semblent indifférents nous enchanteraient par leurs vertus s'ils assistaient à la chute d'un monde ! Le sentiment divin s'éveille au spectacle de l'adversité; il cherche, pour y germer, les cœurs labourés par le chagrin. Cependant le travail de mort, qui désagrége, avait déjà enfanté une stérile scolastique ; les esprits, rendus subtils, s'égaraient en leurs détours ingénieux. Privés pour la plupart du soutien d'une âme embrasante et unificatrice, ils se débattaient dans les minuties de l'analyse, appliquant la dialectique grecque à tous les mouvements de la passion. Feuilletant les livres sacrés où les âmes prophétiques ont jeté dans toute leur crudité leurs sentiments multiples, — livres qui doivent être jugés

d'ensemble et par le sens poétique, — les philosophes posaient doctoralement le doigt sur des textes isolés, voulant, à l'aide du raisonnement, les opposer en leurs apparences contradictoires. Et à ces fleurs sauvages de la passion transcendante ils trouvaient à reprendre si elles étaient irrégulières, bariolées de limon et d'azur; ils secouaient d'une main froide ces hautes frondaisons de la pensée délirante d'un céleste amour, étonnés s'ils en voyaient tomber des insectes. Ce procédé d'analyse étroite dont ils s'étaient servis pour juger les lumineux philosophes d'Athènes, ils croyaient pouvoir l'appliquer aux Isaïe, aux Job, aux Daniel, à ces sombres poëtes qui avaient pris leur vol de l'âpre cime du Sinaï. La limite où doit s'arrêter l'investigation, ils ne la voulaient point reconnaître, et il s'affaiblissaient la vue en fixant de trop près l'objet de leurs études. L'humanité ne lit plus ces œuvres de philosophie subtile sur lesquelles se sont consumés tant de beaux génies; elle ne veut garder la mémoire que des grandes paroles qui ont trouvé un écho dans son cœur.

ÉMILE VERHAEREN

LE FRANC BUVEUR

Quand tintera de tour en tour,
Midi,
Le charpentier de Locristy
Boira
Douze pintes de bière.
Le charpentier tendant le cou
Boira la bière en douze coups,
Boira la bière nourricière
A la santé du ciel et de la terre.

Le premier broc est dédié
Au pur et saint mois de Janvier,
Quand la neige est laineuse et blanche
Comme les fleurs de l'orobanche.

Le deuxième verre aura l'honneur
De célébrer la Chandeleur,
Et la frêle bourse-à-pasteur
Qui croît déjà de rive en rive,
Alors qu'au bord des routes,
Avant le soir, s'écoute
Un chant de grive.

Le mois de Mars aura pour lui
La troisième pinte qui luit
Comme une vitre après l'averse;
Déjà l'autan noir s'est enfui;
Mais l'air est plein encore de grêlons blancs
Qui sont aigus et violents
Comme les pointes de la herse.

Avril, c'est à ton tour
D'être fêté par le quatrième verre.
L'orge naissant verdit la terre.

L'alouette au point du jour,
Bondit et rebondit en vols et en voyages
Sur les enclos et sur les champs :
Et l'on rêve à des fleurs de trilles et de chants
Montant, là-haut, vers la clarté des beaux nuages.

Le cinquième broc est entamé
A la gloire du mois de Mai
Qu'auréole de nimbes et de cierges
La Vierge.
Le charpentier, toute bonne humeur,
Semble lever au ciel son cœur
Dans un verre de liqueur blonde,
Et le vide soudain et puis sourit
Aux dix enfants qui déroulent autour de lui
Leur ronde.

Tu seras exalté,
Beau mois de Juin qui bellement composes
L'été
Et les feuilles frêles et frissonnantes ;
Beau mois de Juin, tu seras exalté,
Toi qui, traînant à tes côtés
Des guirlandes de roses,
Les soulèves et les suspends et les disposes
Contre nos murs, jusqu'à nos toits ;
Beau mois de Juin, beau mois de roses,
Le sixième verre sera pour toi.

Lève bien haut ton septième verre
Et vide-le d'un geste altier,
Bon charpentier,
Voici Juillet, mois de lumière.
Les couchants d'or sont merveilleux ;

Des chars de foin, frôlés de feux
De loin en loin, là-bas, illuminent les plaines.
Comme une torride haleine,
Le vent passe sur ceux qui vont
Rêver d'amour, au bois profond;
Et qui partent soudain vers les combes secrètes,
Sans voir que derrière eux
Luit la faux large au tranchant creux
Qui domine leur front et menace leur tête.

Honorons tous le beau mois d'Août
Quand les seigles houleux et fous
— Epis pesants, tiges fluettes —
Versent leurs ombres violettes
Sur la clarté des sentiers roux.
Honorons-le parce qu'il porte
Lui seul, parmi tant d'autres mois,
Comme un immense et lumineux pavois
Les moissons fortes.
Honorons-le sans oublier
Qu'en son honneur le charpentier
Vient de saisir, sur une plinthe,
Pour la sabler, sa huitième pinte.

Bière
Du neuvième verre,
Vous êtes blonde comme les grappes
Que Septembre suspend et que le soleil frappe
Sur les pignons voisins.
Bière blonde, sœur du bon vin,
Le charpentier qui vous savoure
N'ignore pas qu'il est au loin, en des pays dorés,
D'autres buveurs transfigurés
Buvant du vin avec bravoure;

Et c'est à eux qu'il songe en souriant
Lorsqu'il tend, avant de boire,
Son large broc couleur de gloire
Vers l'Orient.

Quoique voilé déjà de pluie et de tristesse,
Octobre, en Flandre, au bord des eaux,
Agite encore dans les hameaux
Le trépignement fou des dernières kermesses.
Le charpentier
Qui but un jour trente setiers
Aime les gars, aime les filles
Qui font trembler le sol des bonds de leur quadrilles;
Il a l'orgueil d'être pour eux
Comme un exemple glorieux,
Et d'un élan, à l'instant même,
Vide sa pinte, la dixième.

Novembre aux nuages livides,
Malgré l'assaut de tes grands vents,
Jamais tu ne feras plier
Sur les jambes solides,
Le charpentier.
Il se redresse, et son broc tout entier,
Le onzième! sitôt levé, redescend vide.
On le bouscule, on vient, on revient, on s'en va.
Les uns, avec respect, touchent déjà son bras
Qui fut vaillant et prompt à lui verser la bière.
D'autres vont avertir sa sœur et ses trois frères,
Qui travaillent chez eux et ne se doutent pas
De quel exploit leur frère
Couvre, là-bas,
Les siens d'abord, et sa famille toute entière.

Enfin, voici le broc douzième, le dernier.
Quand il le tend, droit devant lui, le charpentier
Se sent joyeux et fier comme au bout d'un voyage.
Un large rire a tressailli sur son visage.
Il est le maître, il est vainqueur; chacun le sait.
S'il n'engloutissait point ce dernier broc d'un trait,
S'il dédaignait la plus certaine des victoires,
Son front, d'un point plus haut, dominerait la gloire,
Mais que de simples gens son geste attristerait.
Rapidement, sa main fébrile et angoissée
Repousse et jette au loin cette folle pensée,
Et cette fois, lutteur tranquille et solennel,
Les deux pieds appuyés fortement sur la terre
Il boit son dernier verre
A la Noël.

FÊTE D'HIVER

Aube joyeuse et joli gel,
Toute la ville est cristalline
Et se pare comme un autel :
Termonde, Alost, Lierre, Malines.

Ouates, flocons, mousses, linons,
La neige a chu par avalanches ;
Si purs et nets sont les pignons,
Que l'on dirait des nonnes blanches.

La couche des glaçons vitreux
Couvre les quais et leurs eaux noires,
Et les gamins aux sabots creux
Claquent du pied sur les glissoires.

Patrons, aux carrefours nichés,
Vous reluisez dans vos rocailles ;
Les fontaines des vieux marchés
Brillent sous leur arroi de paille.

Et vers le ciel et ses joyaux,
Dont la lumière est vive et prompte,
Chaque clocher, de bas en haut,
Semble un ex-voto clair, qui monte.

AU PASSANT D'UN SOIR

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Elle est humble, ma porte,
Et pauvre, ma maison.
Mais ces choses n'importent.

Je regarde rentrer chez moi tout l'horizon
A chaque heure du jour, en ouvrant ma fenêtre ;
Et la lumière et l'ombre et le vent des saisons
Sont la joie et la force et l'élan de mon être.

Si je n'ai plus en moi cette angoisse de Dieu
Qui fit mourir les saints et les martyrs dans Rome,
Mon cœur, qui n'a changé que de liens et de vœux
Eprouve en lui l'amour et l'angoisse de l'homme.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Je saisirai les mains, dans mes deux mains tendues,
A cet homme qui s'en viendra
Du bout du monde, avec son pas ;
Et devant l'ombre et ses cent flammes suspendues
Là haut, au firmament,
Nous nous tairons longtemps

Laissant agir le bienveillant silence
Pour apaiser l'émoi et la double cadence
De nos deux cœurs battants.

Alors, combien tous deux, nous serons émus d'être
Ardents et fraternels l'un pour l'autre, soudain,
Et combien nos deux cœurs seront fiers d'être humains
Et clairs et confiants sans encor se connaître !

Nous nous confesserons avec le fou désir
De nous entendre arder et vivre, âme contre âme ;
On mêlera en chaque élan pardons et blâmes
Et nos yeux laisseront leurs pleurs sourdre ou jaillir.

Oh brusque et haute joie ! Oh rare et âpre ivresse !
Oh ! partage de force, et d'audace, et d'émoi,
Oh ! regards descendus jusques au fond de soi
Qui remontez chargés d'une immense tendresse
Vous unirez si bien notre double ferveur
D'hommes qui, tout à coup, sont exaltés d'eux-mêmes
Que vous soulèverez jusques au plan suprême
Leur amour pathétique et leur total bonheur.

Et maintenant
Que nous voici à la fenêtre
Devant le firmament,
Ayant appris à nous connaître
Et nous aimant,
Nous regardons, dites, avec quelle attirance,
L'univers qui nous parle à travers son silence.

Nous l'entendons aussi se confesser à nous
Avec ses astres et ses forêts et ses montagnes
Et sa brise qui va et vient par les campagnes

Frôler en même temps et la rose et le houx.

Nous écoutons jaser la source à travers l'herbe
Et les souples rameaux chanter autour des fleurs ;
Nous comprenons leur hymne et surprenons leur verbe
Et notre amour s'emplit de nouvelles ardeurs.

Nous nous changeons l'un l'autre, à nous sentir ensemble
Vivre et brûler d'un feu intensément humain
Et dans notre être où l'avenir espère et tremble
Nous ébauchons le cœur de l'homme de demain.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent,
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte
S'arrêtera ?

LE RETOUR

— Pourquoi ce brusque et sot tapage
A ma porte, durant la nuit?

— C'est moi. J'ai fait le grand voyage
Autour du monde que je suis.

— Je ne reçois personne à l'heure
Où maraudent les mendiants.

— Je suis quelqu'un de ta demeure
Qui te revient en suppliant.

— Mon homme a dit ses patenôtres
Et dort chez nous comme il le doit.

— Celui qui dort est quelqu'un d'autre,
Je suis celui qu'il faut qu'on soit.

— Ta voix n'est point celle que j'aime
Et ton long pas m'est inconnu.

— Je viens des confins de moi-même
Avec mon âme et mes yeux nus.

— Un lit est prêt sous les branchages
Pour les vaguants et pour les fous.

— A mesure que tu m'outrages
Mon cœur pour toi se fait plus doux.

CE CHAPITEAU BARBARE ...

Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent,
Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,
En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
De blessures et de gueules qui s'entre-mordent,
C'était moi-même, avant que tu fusses la mienne,
O toi la neuve, ô toi l'ancienne!
Qui vins à moi, du fond de ton éternité
Avec, entre les mains, l'ardeur et la bonté.

Je sens en toi les mêmes choses très profondes
Qu'en moi-même dormir,
Et notre soif de souvenir
Boire l'écho, où nos passés se correspondent.

Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures
Sans le savoir, pendant l'enfance;
Avoir mêmes effrois, mêmes bonheurs,
Mêmes éclairs de confiance;
Car je te suis lié par l'inconnu
Qui me fixait, jadis, au fond des avenues
Par où passait ma vie aventurière;
Et, certes, si j'avais regardé mieux,
J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux
Depuis longtemps, en ses paupières.

L'AUBE, L'OMBRE, LE SOIR . . .

L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles;
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,
Se mêle à la ferveur de notre être exalté.
Ceux qui vivent d'amour, vivent d'éternité.

Il n'importe que leur raison adhère ou raille
Et leur tende, debout, sur ses hautes murailles,
Au long des quais et des havres ses flambeaux clairs;
Eux, sont les voyageurs d'au delà de la mer.

Ils regardent le jours luire de plage en plage,
Très loin, plus loin que l'océan et ses flots noirs;
La fixe certitude et le tremblant espoir
Pour leurs regards ardents ont le même visage.

Heureux et clairs, ils croient, avec avidité;
Leur âme est la profonde et soudaine clarté
Dont ils brûlent le front des plus hautains problèmes;
Et pour savoir le monde, ils ne scrutent qu'eux-mêmes.

Ils vont, par des chemins lointains, choisis par eux,
Vivant des vérités que renferment leurs yeux
Simples et nus, profonds et doux comme l'aurore;
Et pour eux seuls, les paradis chantent encore.

JE T'APPORTE CE SOIR . . .

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps, dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle.

L'espace entre ses bras de bougeante clarté,
Ivre et fervent et sanglotant, m'a emporté,
Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.
Je t'apporte la vie et la beauté des plaines ;
Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,
Les origans ont caressé mes doigts, et l'air
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

ÉPILOGUE DU LIVRE „LES PLAINES"

O ! les heures du soir sous ces climats légers,
La lumière en est belle et la lune y est douce,
Et l'ombre souple et claire y répand sur les mousses
Les mobiles dessins d'un feuillage étranger.

Oliviers d'Aragon, figuiers de Catalogne,
Hameaux calmes et blancs sur vos ruisseaux penchés,
Derniers rayons frôlant les toits et les clochers
Où s'arrêtait le vol replié des cigognes.

Chansons de muletiers en des cabarets roux,
Et vous, femmes, dont la démarche était hautaine,
Quand vous montiez, la jarre au flanc, vers les fontaines,
Que de fois ma mémoire a reflué vers vous !

Mais je suis né là-bas, dans les brumes de Flandre,
En un petit village où des murs goudronnés
Abritent des marins pauvres mais obstinés,
Sous des cieux d'ouragan, de fumée et de cendre.

Les marais noirs, les bois mornes, et les champs nus,
Et novembre grisâtre et ses cheveux de pluie,
Et les aurores d'encre et les couchants de suie,
Ma brève enfance, hélas ! les a trop bien connus.

Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée.
L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
J'étais heureux et fort d'une joie angoissée.

L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
Vibraient moins de leurs mâts où flottaient des emblèmes,
Que mon cœur exalté ne vibrait en moi-même
Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.

Les mobiles brouillards et les volants nuages,
De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé,
Et mon corps tout entier s'est comme organisé
Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.

O vous, les pays d'or et de douce splendeur!
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.

L'amour dont j'ai brulé fut conçu pour ses femmes;
Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre volonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.

Mon pays tout entier vit et pense en mon corps;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.

CAMILE LEMONNIER

LA VISITE

Un vendredi, le fermier Hayot arriva à la ferme.
Il était tenancier d'une métairie, à deux lieues des Hulotte, et passait pour un malin. C'était un petit homme court et trapu, de la finesse dans les yeux.
Il descendit de sa carriole, tira son cheval jusque sous la porte charretière et là, l'attacha par la bride à un anneau scellé dans le mur. Comme il pleuvait, il avait pris avec lui un large parapluie indigo, à monture de cuivre, et le tenait déployé sur son épaule. Ses grosses joues couleur brique, rasées de près, se détachaient sur l'étoffe, ayant de chaque côté des mèches de cheveux gris, aplaties. Il s'avança dans la cour, vit d'un coup d'œil les fumiers, les charrettes sous les hangars, l'abondance d'un train de maison bien réglé, et poussa jusqu'à l'étable.
Caïotte, la servante, trayait les vaches, assise sur un trépied bas, la tête à la hauteur des pis, ses mains passées aux tétines, d'où s'épanchait un beau lait lourd. Elle ne l'avait pas entendu venir et demeurait courbée, ses jambes rouges nues jusqu'au-dessus du genou, dans le fumier huileux éclaboussé de bousées immenses.
Hayot regarda les vaches l'une après l'autre du seuil de l'étable, et tout à coup son parapluie s'accrocha au linteau de la porte. Caïotte se retourna au bruit, et le voyant là planté sur ses pieds :
— Tiens ! m'sieu Hayot ! dit-elle, surprise, en descendant sa jupe.
Il fit aller sa tête en signe de bonjour, et continua à observer les bêtes. Leurs masses osseuses se dessinaient par grands plans d'ombre et de lumière dans la demi-obscurité brumeuse de l'étable. Des cornes luisaient sur des frontaux plaqués de clarté; des croupes noires avaient l'air de se prolonger dans d'autres croupes qui étaient fauves ; et de grosses carcasses ballonnées, couchées à pleins fanons, bosselaient dans les pailles, ou posées debout, montraient

la tache rose des mamelles entre l'arc cagneux des jarrets. Et le fermier regardait en connaisseur la largeur des pis, le lustre des robes, la santé des yeux sommeillants et limpides.
— V'là pour boire avec ton galant dimanche, dit-il en tirant trois sous de la poche de sa veste.
Une crevasse détendit les joues de la fille. Elle quitta son trépied et vint prendre l'argent. Alors il lui demanda de faire lever les vaches couchées ; et elle alla de l'une à l'autre, les poussant de son sabot et les appelant toutes par leur nom. Elle s'arrêta devant une vache noire, et la tapota, disant :
— C'est celle-là que j'prendrais, si c'était mon idée d'acheter.
Hayot vit qu'il avait été deviné. Il loucha, en ricanant, du côté de la vachère, et répondit :
— M'est avis que t'as raison.
Et il ajouta deux sous à ceux qu'il lui avait déjà donnés.
— Merci, m'sieu Hayot, merci ! répétait Caïotte, élargissant son sourire un peu plus à chaque remercîment.
Cette magnificence l'étourdissait. Et reconnaissante, elle se mit à louer l'excellence de la vache noire, avec des détails circonstanciés. Ça lui ferait de la peine, pour sûr, de la voir partir, mais elle savait que les bêtes étaient bien chez m'sieu Hayot ; la peine ainsi serait moins grande. Et il l'écoutait distraitement, supputant le prix de la bête par avance.
Il entra dans la maison et cogna les dalles du vestibule, du bout ferré de son parapluie.
— Hé ! fermier !
Hulotte, en bras de chemise, était penché sur un secrétaire dont la face antérieure, en s'abaissant, formait pupitre. A l'intérieur du meuble, de chaque côté d'une cavité où étaient entassés des papiers, cinq tiroirs servaient à remiser l'argent. Hulotte, de lourdes lunettes sur le nez, balançait

les comptes du dernier mois. Le haut de son corps disparaissait dans la profondeur du meuble. Un livre était ouvert devant lui, noirci d'une grosse écriture inégale, avec des macules d'encre et des salissures de doigts ; et près du livre, des tas de monnaies enfermées dans des papillotes, encombraient la planchette.

Il ferma son pupitre, se montra sur le seuil de la porte.

— C'est-y ben m'sieu Hayot que voilà ? dit-il : sûrement, c'est lui. N'restez donc pas dans le mitan de la porte.

— Dérangez pas, fit l'autre. J'passais. Alors je m'suis dit comme ça : faut voir tout de même comment va le fermier. Et j'suis entré, là, pour entrer.

Hulotte insista.

— Ben sûrement, vous allez prendre un verre de bière. Fermez donc vot' parapluie.

— Non, là, ce sera pour une aut'fois. J'ai ma carriole avec moi. J'm'en vas, maintenant que je suis venu.

Hulotte lui prit son parapluie des mains et le mit égoutter dans l'escalier de la cave, disant que ça n'était pas poli et qu'à présent qu'il était entré, il allait demeurer une minute. Alors Hayot céda.

— Une minute ! une seule minute ! Pour vous faire honneur. Ça ne s'refuse pas.

Il secoua ses chaussures sur les dalles, grondant après la pluie qui lui faisait salir la maison, puis, trouvant un paillasson sur le seuil de la chambre, il se remit à frotter ses semelles, à petites fois, longuement.

Il entra enfin, vit Germaine qui achevait de nettoyer la chambre et pinçant un sourire :

— Dire qu'on a fait sauter ça sur ses genoux, fermier, fit-il. Et maintenant c'est des grandes jeunesses donc !

Son admiration grandissant, il la détaillait complaisamment.

— Et des bras ! une poitrine ! des yeux ! C'est ça qui s'ap-

pelle une vraie créature. Ah! si c'était de notre temps! si nous avions le bel âge!
Et il ajouta en secouant la tête:
— J'sais bien ce que nous ferions. Mais, à présent, nous sommes comme qui dirait des Mathieusalem. C'est le tour de nos garçons.
— Bah! dit Hulotte. Tant qu'on a de ça...
Et il se frappa le côté du cœur.
— Non, ce n'est plus la même chose, acheva Hayot, avec une moue.
Il s'était assis, ses jambes allongées devant lui.
Germaine lui offrit de la bière, du vin, des liqueurs, au choix; il hochait la tête, disant non, et à la fin il accepta de déjeuner.
— Pour ça, oui, j'veux bien, là, sans façon. Il y a un petit temps que mon café a passé.
Il était parti à six heures du matin. Il s'était arrêté dans les fermes, à causer d'affaires. On avait bu de l'eau-de-vie et tout cela l'avait un peu affamé. Il racontait son histoire en riant à chacun de ses mots, l'œil pétillant. Et Hulotte flairant une affaire, riait avec lui.
— J'suis bien malhonnête, dit-il quand l'autre eut fini. J'vous demande pas des nouvelles de mame Hayot. Elle va bien?
— Sur son ordinaire. Oui, Dieu merci. A part les rhumatisses.
— C'est une personne d'âge! Elle n'a pas aut'chose que c'qu'ont les autres. L'un a ça, l'aut' a aut'chose. Moi, c'est dans les reins.
Et le dialogue traînait dans des politesses mutuelles, chacun pensant à la possibilité d'un gros gain.
Germaine étendit un coin de nappe sur laquelle elle rangea un pain de froment, une pleine assiette de beurre, la cafetière, le sucrier et une belle tasse à fleurs, claire comme du cristal.

Hayot déjeuna, se défendant encore et ne voulant accepter qu'une tranche de pain ; ça suffisait bien ; il n'avait pas grand appétit, du reste ; et tout en protestant, il entama une seconde tranche, qu'il beurra largement ; et celle-là engloutie, il planta ses dents dans une troisième. Tout de même, le pain était fameux ; et il complimentait Germaine, en mâchonnant ses bouchées. Il mangea le tiers du pain, râfla tout le beurre et but trois jattes de café, coup sur coup. Après quoi, il passa le bout de la nappe sur sa bouche, avec satisfaction, et se donna de petites tapes dans l'estomac.

— C'est une idée d'être entré, dit-il. Là, je suis fameusement content d'vous avoir vu. On est de bons amis.

Il alluma sa pipe et demanda à voir les bêtes. Hulotte pensa qu'il avait besoin d'un cheval et le mena à l'écurie. Hayot trouva les chevaux magnifiques.

— Je m'suis trompé, pensa Hulotte y'm'les aurait ravalés.

Il le conduisit à l'étable. Là, le bonhomme montra de la circonspection, examina les vaches l'une après l'autre, sans rien dire, et finalement déclara qu'il en avait vu de plus belles.

— C'est une vache pour sûr qu'il lui faut, pensa Hulotte.

Et les mains dans les poches, d'un air indifférent, il lui répondit qu'il y en avait peut-être de plus belles, mais pas de meilleures.

Hayot entrait dans les fumiers jusqu'à la cheville, tâtant les bêtes l'une après l'autre.

La blanche était soufflée, la rousse avait de la langueur dans l'œil, l'isabelle était épuisée par son veau ; et quand il arriva à la noire, il haussa les épaules en soufflant dans ses joues. Il regardait le fermier du coin de l'œil.

Ils visitèrent ensuite les porcs. Hulotte ayant ouvert la porte des huttes, les bêtes se mirent à trotter du côté des fumiers, roulant des yeux ahuris, avec des tirebouchonne-

ments de queue ; et ils demeurèrent un instant à les regarder s'ébattre en grognant, leur groin rose fouillant sous les pailles activement. Par moments, le pied leur manquant sur le pavé suintant, les porcs s'abattaient dans les bouses, faisaient rejaillir les purins, puis, relevés, continuaient à galoper, leurs fesses charnues secouées de petits tremblements. Hayot s'extasia sur leur belle mine.

— C'est bien d'une vache qu'y retourne, repensa Hulotte, suivant son idée.

Et il mena Hayot successivement au poulailler, au bûcher, au potager, au verger, et de là aux champs.

Le petit homme trouvait tout admirable. Pour un verger, c'était un „fameux" verger. Quant aux pommes de terre, bien, là, vrai ! il fallait aller loin pour en trouver d'aussi bien montées. Et comme ils étaient à regarder les luzernes, à un gros quart d'heure de la ferme, il reparla tout à coup des vaches, de la blanche qui était soufflée, de l'isabelle qui était creusée, de la noire qui ne valait pas lourd.

— Chacun son idée, répliqua Hulotte, parfaitement calme.

Une petite pluie fine, qui ne finissait pas, rayait la campagne devant eux, étendant sur les verdures un réseau gris, très léger. Des bubelettes d'eau diamantaient leurs habits, mal protégés par le parapluie que Hulotte tenait au-dessus d'eux. La terre détrempée collait à leurs souliers une boue jaune, épaisse. Et de temps à autre, Hayot passait ses semelles dans les herbes, repris par ses instincts de propreté.

— Fichu temps !

C'est égal. Il ne se repentait pas d'être entré. Loin de là, et il répétait sa phrase avec componction :

— J'suis ben content de vous avoir vu en bonne santé.

Ils reprirent le chemin de la ferme.

Hayot éprouva le besoin de revoir l'étable. Il alla à la vache noire directement et passa la main sur ses côtes,

son ventre, ses jarrets ; il regarda ses cornes, ses sabots, son pis; il lui releva le mufle, lui desserra les dents. Puis, se décidant :

— J'la prendrais p't-être ben, si elle n'était pas trop chère, dit-il.

Hulotte se balançait d'avant en arrière, régulièrement. Il avait gardé son air indifférent. Il demanda :

— T'en as envie?

— Envie et pas envie. Ça dépend. Faut voir le prix.

Tous deux se tutoyaient à présent.

Hulotte eut l'air de réfléchir longuement.

— Ben, pour toi, là, parce que c'est toi et rien que pour ça, ben, ça sera sept cents.

Hayot secoua la tête.

— Cinq cents, dit-il après un instant.

— Sept cents, reprit Hulotte.

Le compère frappa son poing droit dans la paume de sa main gauche, de toute sa force :

— Nom de Dio ! dit-il, j'veux pas marchander, moi, j't'en donne cinq cent cinquante.

— Ben, moi non plus, j'marchande pas, nom de Dio ! Ça ne sera pas sept cents, ça ne sera pas six cent soixante-cinq ; ça sera six cent cinquante tout net. J'suis comme ça, moi.

Mais l'autre ne voulait rien mettre au delà de son prix.

— Vrai, Hulotte, en camarade, ça ne vaut pas plus.

Hulotte fit un geste, en homme qui a pris son parti :

— N'en parlons plus. J'garde ma vache. Tu gardes ton argent. Buvons une bouteille.

Ils entrèrent à la cuisine.

La table venait d'être quittée par les domestiques. Des mies de pain traînaient dans les égouttements des verres. Une débandade d'assiettes s'égarait à travers le pêle-mêle des couverts d'étain. Trois chats, hissés sur les chaises,

attiraient à eux, du bout de la patte, les morceaux de lard échappés aux fourchettes.
— A not'tour maintenant, fit Hulotte.
Germaine débarrassa la table, mit une nappe blanche raide d'empois et servit un rôti de bœuf superbement doré. Il y avait deux couverts.
— J'vas vous laisser dîner, dit Hayot.
Mais le fermier ne voulait pas: le second couvert avait été mis pour lui; il ne partirait pas, etc. Hayot regardait la belle viande, eut une convoitise et se mit à table, disant:
— Une bouchée, ça n'est tout de même pas de refus.
Tout le rôti y passa. Et régulièrement, il répétait sa phrase, avec une nuance d'attendrissement:
— J'suis content, là, fameusement content . . .
A la seconde bouteille de vin, il reparla de la vache.
— Pour être un homme, ben! j'donnerai six cents. Mais faut pas m'demander un liard de plus. Ça va-t-il?
Hulotte tenait bon.
— Non. J'n'ai qu'une parole.
Alors il haussa les épaules, et clignant des yeux du côté de Germaine, s'écria qu'il n'y avait pas moyen de faire des affaires avec un homme aussi exigeant que le fermier. Cela traîna jusqu'à la tombée du jour. Le cheval avait été remis à la carriole et piétinait devant la porte, dans la pluie qui continuait. Le bonhomme prit son parapluie, l'ouvrit, se carra sur le banc de la voiture. Hulotte se tenait debout à la tête du cheval, souriant de son sourire tranquille. Et du seuil, Germaine regardait Hayot s'installer, regardant en même temps au-dessus de sa tête, au loin, les bois où l'attendait peut-être Cachaprès.
Hayot prenait ses aises, sans se presser. Il retourna la banquette sur laquelle il était assis, se mit à droite, recula à gauche, rajusta les brides, gagnant ainsi du temps. Hulotte se raviserait peut-être, descendrait à six cents, et il dardait

sur lui son œil malin, sans tourner la tête. Mais le fermier parlait de la pluie, continuant à maintenir le cheval qui s'impatientait.
Le bonhomme prit une décision, subitement. Il jeta les brides sur le collier du cheval, ferma son parapluie et descendit de la carriole.
— Là, dit-il, j'la prends pour six cent vingt-cinq.
Et il rentra.
Cette fois, Hulotte céda. Il fut convenu que le Cron, un des domestiques de la ferme, ainsi nommé à cause de la circonflexion de ses jambes, conduirait la vache au *Trieu*. Il passerait la nuit chez Hayot et repartirait au petit jour. Hulotte déboucha une dernière bouteille, tandis que Hayot tirait d'un portefeuille graisseux six billets de banque et les alignait sur la table. Le reste du compte s'acheva en pièces de cinq francs et en menue monnaie. Hayot comptait à voix haute, lentement. Le fermier donna un reçu. Alors Hayot se laissa aller à sa joie d'avoir gagné vingt-cinq francs sur le prix de la vache. Il invita Hulotte, ses garçons, sa demoiselle à venir dîner à la ferme le dimanche suivant.
— Tous, faut venir tous! répétait-il.
Hulotte ne promettait pas, mais un de ses fils et Germaine iraient certainement.
Hayot eut une grimace plaisante:
— Mam'zelle Germaine verra mes garçons, dit-il. On n'sait pas ce qu'y s'diront. Mais apparemment y n's'mangeront pas.
Il se tassa dans sa carriole, fouetta son cheval et alla rejoindre sur la chaussée le Cron, qui avait pris les devants avec la vache.
Germaine suivit quelque temps la voiture des yeux, pensant à cette partie qui allait mettre un peu d'imprévu dans la monotonie de sa vie.

MAX WALLER

DIMANCHE

Il fait dimanche, et, sans répit
Je vois passer des robes blanches,
Les petits oiseaux font pipi
Au son des cloches, dans les branches.

Un merle est venu se percher
Juste en face de ma fenêtre;
Ses petits yeux semblent chercher
Quel pays lointain m'a fait naître.

Tandis qu'en la campagne, au loin,
En cantiques s'ouvrent les gerbes,
Le vent très doux courbant les herbes,
Je reste placide en mon coin

Avec une secrète envie
D'aller prier aussi — pour voir,
Et de m'éteindre dans le soir
Sans aucun regret de la vie!

IWAN GILKIN

HYPNOTISME

Par les yeux solennels du vaisseau, les hublots,
Sur la mer et le ciel ouvrant leurs insomnies,
Le passager peut voir les houles infinies
Ourler tout l'horizon de l'écume des flots.

Dans tes yeux transparents je vois ton âme bleue,
Mon enfant, dérouler son azur expansif
Où passent, sous un ciel monotone et pensif,
Des vagues que le vent pousse de lieue en lieue.

Le nostalgique appel des vierges horizons
Vers l'inconnu m'attire et m'invite au voyage;
— Vers l'inconnu du gouffre où gronde un grand naufrage
Ou vers l'or inconquis des magiques toisons,

Qu'importe? Ivre d'espace et de houle athlétique,
Bercé par les roulis de ta puissante chair,
Œil contre œil, en tes yeux je regarde la mer
Sans borne et les flots bleus de ton cœur pacifique.

A CALIXTE

Ne te désole pas ! En vain
Ton angoisse implore un secours divin,
Les dieux s'occupent d'autre chose.
Un homme, un insecte, un astre, une rose
Pour leurs regards indifférents
Sont aussi petits et sont aussi grands
Et nulle créature brève
Ne tire les dieux de leur divin rêve.

Qui pourrait dans l'éternité
Déranger le cours de leur volonté ?
Ils veulent la vie et le monde
Et dans leurs desseins la mort est féconde
Car détruire c'est transformer.
Ta cendre est le feu qu'ils vont ranimer.
Accueille donc d'une âme égale
L'heure bienheureuse et l'heure fatale
Et sache opposer un cœur fort
Au malheur aveugle et même à la mort.

A VALÈRE GILLE

Que faire ? Le nombre des fous
Est infini, dit l'Evangile.
Ah, malheur ! Misère de nous,
Valère Gille !

Prose hystérique et vers déments,
Discours gâteux et chaotiques,
J'entends partout des hurlements
D'épileptiques.

Viens, ami, fuyons leurs sabbats !
Laissons les fous à leur marotte
Et n'imitons point les combats
De don Quichotte.

Sous la treille, au fond du jardin
Que parfument des fleurs vermeilles,
Fais apporter dès le matin
Quelques bouteilles.

Cueillons, pour fêter la beauté,
La fraîcheur divine des roses
Et buvons à notre santé,
Loin des névroses.

ALBERT GIRAUD

LA VAINE RENCONTRE

Esprit trop mal trempé pour me créer moi-même,
Je cherche un esprit jeune, ignorant et nouveau,
Un doux esprit béant, vierge de tout baptême,
Afin d'y transplanter les fleurs de mon cerveau.

O vertige inconnu! Me voir dans un autre être
Dompter tous les chevaux qui m'ont désarçonné,
Me pencher sur son âme et m'y regarder naître
Pour le sceptre augural qui m'était destiné!

Sculpteur désésperé, mordu par ma chimère,
J'erre, les yeux déçus, parmi la foule amère,
Guettant le marbre humain d'où je surgirai Dieu.

Le voici! Mais, hélas! mon ciseau le mutile,
Et cet unique enfant de ma force inutile,
Je ne l'ai rencontré que pour lui dire adieu.

PIERROT ET L'ANE

Fatigué d'Eliane et las de Lélio,
Las d'Arlequin et de Colombine et d'Aminthe,
Pierrot, dans la forêt couleur d'or et d'absinthe,
Pour bercer sa douleur compose un fabliau.

Ses beaux amis l'ont fui dans les Iles vermeilles,
Là-bas, vers les palais qu'il a songé pour eux.
L'Ane seul est resté fidèle au malheureux
Dont il rythme les vers en battant des oreilles.

Et la bête levant sur le blanc révolté
Des regards ignorants où la toute Bonté
S'allume au clair foyer d'une âme sans envie,

Pierrot réconforté plonge ses yeux rêveurs
Dans le ciel baptismal de ses grands yeux sauveurs
Et s'y lave le cœur des hontes de la vie.

RENAISSANCE

Nous tressons des rimes hardies
En l'honneur des Dieux renaissants,
Et de toutes les maladies
Nous sommes les convalescents.

Bonheur de vivre! Jeune rêve!
Soleil dans les cœurs ténébreux!
De chaque femme naît une Eve,
Un Adam de chaque amoureux!

Pour griser les âmes dansantes
Des parfums du printemps railleur,
Nous fustigeons de fleurs récentes
Le sein de l'antique Douleur;

Et grâce à nous, les vieilles choses
Chantant sur des rythmes nouveaux,
Les aveugles verront des roses,
Les sourds entendront des oiseaux!

VALÈRE GILLE

L'ÉTÉ

Quand sur les monts en feu l'air vibre, rien n'égale
La douceur de la sieste au fond des bois touffus ;
Un réseau d'or scintille entre les larges fûts,
Et dans l'herbe bruit la stridente cigale.

Mon existence est là, paresseuse et frugale ;
Loin d'Athènes, j'oublie alors ce que je fus,
Et, grisé par la vie aux mille bruits confus,
Heureux, d'un peu de lait caillé je me régale.

Près d'une source en fleurs, je m'étends au hasard.
Un faon s'arrête et fuit ; quelque subtil lézard
Glisse vers mes gâteaux pétris de miel et d'huile.

Et tandis qu'Hélios brûle les hêtres verts
Qui protègent mon front mieux qu'un auvent de tuile,
Pour charmer mes loisirs je module des vers.

ÉPIGRAMME ANTIQUE

Le soleil a franchi le mont. A ce signal,
Mouillé d'or et d'azur, le paysage change ;
La vigne de l'auvent frissonne, et dans sa frange
De feuille en feuille glisse un frais rire vernal.

La vive poule d'eau rôde sur le chenal ;
Les merles, dans les fleurs qui la brise mélange,
Gazouillent ; mais c'est toi, ma mutine mésange,
Que j'appelle, en t'offrant ce présent matinal :

Du mouron délicat, des gouttes de rosée,
Et, pour que ta jeune âme, amie, en soit grisée,
Du millet qu'aujourd'hui moi-même j'ai fauché.

Notre berger sera jaloux. Sur ma cabane
Viens te poser et chante, afin qu'ici, couché,
Je goûte un doux sommeil à l'ombre du platane.

AUX MORTS DE CHÉRONÉE

A ceux qui sont tombés au champ de Chéronée !

Nous n'avons point inscrit leurs noms : la stèle, ornée
De lions rugissants, fixe leur souvenir.
Ces guerriers avaient pris les armes pour punir
L'insolence d'un roi. Le sort leur fut contraire.
Ils gisent en ces lieux. Qu'importe ! si la terre
Des aïeux a gardé pieusement leurs os.
Ils ont lutté sans peur ; ce furent des héros.
La liberté, du moins, ne leur fut point ravie :
Tous, ils ont préféré sacrifier leur vie,
Le visage tourné contre leurs ennemis.
Honorez ces soldats, car ils n'ont pas permis
Que la Grèce sentît le joug. Voilà leur titre !
Entre eux et l'oppresseur, ils ont pris pour arbitre
Hadès, ayant souffert d'un outrage odieux.
Sans cesse réussir n'est réservé qu'aux dieux.
Etant donc valeureux, il sont morts en grand nombre ;
Ils peuplent désormais les royaumes de l'ombre.
C'était la volonté de Zeus. Proche ou lointain,
Nul mortel, quel qu'il soit, n'échappe à son destin.

EDMOND PICARD

„Avisant l'arbre abattu le plus voisin, ils s'y installèrent. Je m'accroupis devant eux, entourant mes genoux de mes mains entrelacées, fixant mon oncle de bas en haut, en plein visage. Le colloque que je venais d'entendre avait singulièrement retenti en moi, me touchant, sans y pénétrer encore, aux endroits délicats que hantaient mes doutes. Un instinct de jeune animal me faisait pressentir l'approche d'un événement grave. Sans démêler s'il serait salutaire ou funeste, j'étais troublé, ayant crainte, ayant espoir, attentif surtout, attendant.

„Ce n'était pas pour moi que mon oncle parlait.

„Il entra en matière, en assénant une large tape sur la cuisse de son ami, et tout de suite :

„— T'es-tu déjà arrêté place Royale quand un passant, près d'une voiture de louage, le cocher sur le siège, convient avec celui-ci d'une course ? Qu'est-ce que ça te dit à toi ?

„— En voilà une question ! Quel rapport avec notre paysage ? Tu la poses sérieusement ?

„— Oui, oui. Tu saisiras bientôt le rapport. Réponds. Qu'est-ce que ça te dit ?

„— Rien du tout. C'est une scène bête.

„— Or, à moi, jurisconsulte, ça me dit toutes sortes de choses. Je vois d'abord qu'il y a là une voiture, un cheval, un harnais qui sont la propriété d'un loueur. Ensuite qu'il y a un cocher qui a fait avec ce loueur un contrat par lequel il s'est engagé, moyennant salaire, à conduire l'équipage et à en tirer profit, sauf à en rendre compte. Puis qu'entre ce cocher stipulant pour son maître et le particulier qui se fait transporter au prix du tarif il se forme un deuxième contrat. Je vois encore que si le propriétaire peut faire stationner son véhicule place Royale, c'est à raison d'un troisième contrat entre lui et la Ville, à laquelle il paie une redevance. Ce n'est pas tout : dès que la course

commence, la circulation comme vitesse, parties des voies publiques où le parcours est permis, manœuvres en cas de rencontre est fixée par des règlements. Je le vois comme le reste. Un tas de choses donc, je te le disais, et intéressantes. Un peintre passe et ne se donne pas la peine de regarder un aussi vulgaire épisode. Un jurisconsulte passe, s'arrête, regarde et voilà qu'autour du fiacre des droits se lèvent comme une volée d'oiseaux. Ou plutôt ils forment un réseau enveloppant de ses mailles compliquées voiture, harnais, cheval, maître, cocher, voyageur, voie publique. Rien n'y échappe. Est-ce exact ?

„— Oui. C'est ingénieux. Je n'y avais jamais pensé.

„— Eh bien ici, sur ton paysage, je vois un autre fragment du filet juridique. Ce butor qui s'agite et qui sacre n'est pas pour moi seulement une figurine dont la blouse indigo se marie bien avec les tons environnants. C'est l'acheteur de la coupe, adjudicataire dans la vente faite par le domaine ; c'est un contractant ayant pris à gage les services de ces artisans qu'il gourmande, de ces charretiers qui vont transporter ses planches ; je distingue les fils, matériellement invisibles qui rattachent à lui tous ces arbres coupés, qui relient entre elles toutes ces personnalités, fixant leurs obligations et leurs droits. La futaie sombre qui, pour ton imagination, fait sentinelle tout autour, m'apparaît comme un élément du patrimoine de l'Etat, soumis à des lois forestières précises. La ferme et son verger, que tu transformais en une villageoise un bouquet au côté, sont pour moi l'objet d'un contrat de location réglant l'usage de ses bâtiments et de ses terres. Du droit donc, du droit partout, autant de droit que de coloris et de dessin, n'est-ce pas, Monsieur l'artiste ?

„— Oui, Monsieur le juriste. Mais du diable si je ne trouve pas ces réflexions horriblement prosaïques !

„— Ceci est une autre question. La jurisprudence et la

poésie, si elles sont toutes deux filles, n'ont jamais passé pour sœurs, à ma connaissance. L'Art et le Droit, leurs équivalents masculins, ne sont pas davantage des frères. Je voulais uniquement te montrer que lorsque tu disais: Je vois là dedans du coloris et des lignes, — et que je répondais: J'y vois du Droit et des contrats — cela correspondait à une réalité. Avais-je raison?

„— Je l'avoue, mais je réserve la question de préséance.

„— Sur la préséance le Beau et l'Utile disputeront toujours. Mais ce n'est pas tout. L'épisode du fiacre et l'épisode de la coupe ne sont que des morceaux du tissu général. Prends ce que tu voudras dans l'intervalle entre les lieux où nous les avons trouvés, prends n'importe en quel endroit habité par les hommes, dégage quelque objet que ce soit, choisis ou pêche par hasard, toujours tu emporteras un pan du vêtement juridique. Il tient tout, il couvre tout de ses formes subtiles et ondoyantes. Le Droit est là, devant toi, se coulant, s'insinuant, pénétrant, s'adaptant. Il est une vivante, une constante réalité. Il est toujours présent, toujours actif. Un esprit exercé le discerne sans cesse dans ses méandriques contours et son efficacité sociale. Bref, de même qu'il n'est rien qui soit soustrait aux lois de la chimie, ni aux lois de la physique, rien n'est soustrait aux lois juridiques. Et si un chimiste regardant un objet y voit l'action chimique, un physicien l'action mécanique, un jurisconsulte y verra l'action juridique. Libre à vous, après cela, peintres et poètes, de ne pas soupçonner tout cela et de déguster seulement le charme et la beauté. Ce n'est peut-être pas le plus mauvais lot. Assurément c'est le plus agréable. As-tu compris, œil de peintre?

„— Parfaitement, œil de jurisconsulte. Je crois que tu me gâtes ma Nature en y fourrant toutes ces couleuvres. Je n'oserai plus fouiller un buisson sans crainte d'y trouver un contrat, soulever une pierre sans m'imaginer qu'il y a

un droit caché dessous. Voir un verger et penser à un bail! Voir un paysan et se demander: est-ce un propriétaire? lui paie-t-on son terme? C'est du propre.
„— Va, va. N'aie crainte. Nul n'est fait pour tout embrasser dans la féconde réalité. Nous ne nous gênerons pas. A chacun son ornière, ou si tu préfères, son rayon. Les artistes verront toujours autre chose que nous. Et se levant: Bonsoir et au revoir, porteur de palette. Nous retournons souper à Bruxelles.
„— Bonsoir, *Jardinier*. Je niche ici près, sur la chaussée, à la cense des Mille Moutons, comme l'an dernier, tu sais?
„La cense des Mille Moutons! Elle existe encore. J'ai été la revoir plus d'une fois, comme tous les détails des lieux où se passa cette journée. Ne vous étonnez pas de m'entendre les reproduire avec cette netteté. Je ne fais pas une mise en scène de convention. La circonstance fut pour moi mémorable, mes souvenirs y revinrent souvent, elle est en moi restée intacte comme une de ces pièces de vers, apprises au collège, qu'on récite machinalement de temps à autre et qu'on traîne, toujours précise, jusqu'à sa dernière heure, comme une vieille indivorçable épouse.

„Nous reprîmes la drève de Lorraine. Le travail avait cessé sur la coupe. Les charrettes étaient parties avec leurs charges. Les scieurs et les bûcherons avaient dans la paix du soir regagné les villages voisins, Rhode-Ste-Genèse ou Saint-Job. Seuls les gardiens, assis sur des fagots, devant les feux dont la flamme rouge devenait visible dans l'obscurité grandissante, buvaient le café clair en découpant des tartines de pain bis épaisses comme les semelles de leurs chaussures ferrées.
„Dès les premiers pas, mon oncle m'avait pris la main. C'était inaccoutumé; cette action, qui tout à coup m'unissait à lui par un attouchement que je devinais cordial,

avait augmenté l'émotion descendue en moi durant la conversation que je venais d'entendre.

„— Christyn, dit-il doucement. Tu as écouté? Et après une pause : Tâche, mon enfant, d'avoir l'œil de l'artiste et l'œil du juriste. L'un te fera comprendre, l'autre te fera sentir. On peut être homme à la fois pour le Droit et pour l'Art. Je commence à m'en apercevoir, mais trop tard pour refaire le personnage dans lequel m'a moulé l'éducation de mon temps.

„Nous allâmes quelque temps en silence. A chaque enjambée, il me serrait les doigts. Et je sentais que ce n'était pas un effet inconscient du rythme de notre marche, mais une expression de la tendresse, éveillée soudain, que j'avais déjà surprise tout à l'heure dans son langage. Je me figurais la méditation qui évidemment se levait en lui comme une aube, sa pensée se projetant loin dans l'avenir sur le sort de l'enfant que le hasard avait fait naître si proche de lui, et qu'il aimait. De même que sa forte main m'aidait maintenant à achever l'étape, sa large intelligence se préparait-elle à me retirer du trouble où se perdait mon adolescence?

LA BELGIQUE A VOL D'OISEAU

Pour qui, partant de la Panne, au bord de la mer, irait à travers la patrie jusqu'à la Baraque Michel, dans les hautes fagnes, à la frontière de Prusse, la variété serait grande et charmante pour les yeux comme pour le cœur. Oublions les villes et leurs merveilles pour ne penser qu'à la nature, que l'étranger néglige toujours dans des pays comme le nôtre, et qui demeure le sanctuaire intime où seuls pénètrent les enfants du sol, que seuls ils connaissent, ils aiment, ils admirent.

Peut-être est-ce pour eux seuls que ces sites parlent leur muet langage et dégagent leurs chères émotions.

Quand, le dos tourné à la ligne monotone des côtes de la Flandre, on regarde les flots jaunâtres de la mer du Nord, presque toujours mouvants, presque toujours brumeux, ne changeant de ton qu'avec les caprices du ciel tourmenté qui les surplombe, si ce n'est pas la sérénité et la joie qu'on sent descendre en soi, c'est une rêverie profonde et austère qui semble mieux en rapport avec le drame de la vie.

Quand, laissant ce spectacle, qui élève en berçant, on se tourne vers l'intérieur et qu'on pénètre dans la ligne des dunes qui ourlent le rivage, le cœur s'apaise, mais reste ému devant l'horizon plus restreint des ondulations sablonneuses qui se succèdent, tantôt couvertes d'herbes dures et frissonnantes, tantôt nues, d'un jaune pâle et argenté, donnant à qui s'enfonce entre leurs plis l'impression du désert.

Et lorsque, remontant sur leurs dernières croupes, on aperçoit tout à coup la campagne flamande, plate et indéfinie, se perdant loin, bien loin, dans un brouillard violacé, avec ses premiers plans de pâturages, ses rangées d'arbres parfois si nombreuses qu'elles donnent l'illusion d'une forêt, étalant la gamme des verts dans des tons si intenses qu'il semble qu'une ondée vient de les aviver en les lavant ; lorsque les toits rouges sur les blanches maisons rustiques piquent ce plantureux tapis et le relèvent, comme des nœuds sur une robe ; que les clochers des villages se montrent pareils à des phares dans cet espace sans bornes, on se demande quel est le plus puissant pour toucher notre âme, de cet océan de verdure tranquille et reposé, ou de cet océan toujours mobile dont on entend derrière soi la clameur.

L'Escaut aussi, là où la marée se fait encore sentir et où les bâtiments de la mer labourent ses flots, séduit, non par

la variété des aspects, mais par la grandeur de ses rives basses et gazonnées, ne laissant voir des arbres que la cime, des maisons que les toits. Ici encore tout s'unit pour former une harmonie mélancolique. La bande limoneuse des eaux s'allonge comme un serpent sur la surface uniforme et verte des polders. Les bestiaux blancs tachés de noir, marbrant les prés comme les voiliers marbrent le fleuve, semblent eux-mêmes rendus pensifs par la calme monotonie du spectacle.
Si alors on pénètre dans le pays, on arrive bientôt à la région des gros villages où la propreté des Flandres éclaire le paysage par la blancheur laiteuse des habitations. De chacune de ces agglomérations, comme du moyeu d'une roue énorme, rayonnent les chemins plats des campagnes. Ils se déroulent en rubans à travers les cultures fertiles, bordées d'aulnes, laissant voir çà et là une terre grasse et foncée. Partout apparaissent, entre le feuillage, des maisons basses que le groupe principal semble avoir égrenées. L'esprit se repose dans une sensation profonde d'abondance tranquille et sûre d'elle-même.
Pour qui cherche dans la nature une impression plus pénétrante encore de paix poétique, c'est dans la Campine qu'il faut aller, là où la zone des plaines vient se perdre en déserts de sable sur lesquels les plantis de sapins plaquent leurs grandes taches sombres. La bruyère s'étale en nappes roses et odorantes au milieu desquelles s'endort ça et là un marais. Les routes tracées au hasard dans le terrain stérile développent au loin leurs sinuosités paresseuses. Les maisons sont pauvres et rares. L'isolement pèse sur le paysage silencieux.
La plaine flamande prend fin. Nous voici en Brabant. Le sol se relève comme si une force souterraine le gonflait. Les premières collines restreignent l'horizon. Dans leurs flancs sont découpés les premiers chemins creux, aux ber-

ges abruptes et ombragées, aux ornières profondes. Les crêtes se chargent de bois où poussent en haute futaie les hêtres.
Mais quand on avance sur les ondulations qui s'allongent, la grande culture de la Hesbaye se montre avec ses vastes surfaces sans arbres. Le paysage se ternit, et sa nudité amortit toute sensation. L'ennui va venir. Tout à coup le plateau se déprime; des plis s'y forment, se creusent en vallons; la roche perce les versants; des filets d'eau s'en détachent; des prés les bordent; les ombrages reparaissent et accompagnent au loin les ruisseaux qui, sans cesse augmentant, se gonflent en rivières rapides et murmurantes. C'est la descente vers la Meuse, vers le pays de Namur et de Liége.
Qu'elle est belle la vallée profonde où le fleuve roule, entre les superbes murailles de ses roches blanchâtres, des ondes qui ne perdent leur limpidité qu'après les orages! L'âme n'est plus à la rêverie devant ce tableau pittoresque et vivant; vaillante, elle s'élève vers les émotions héroïques. Si, quittant ces bords qu'on ne peut voir sans souhaiter, ne fût-ce qu'une heure, y passer sa vie, on remonte sur l'autre versant par une de ces routes qui traversent des champs où la terre devient à chaque étape plus sèche et plus pierreuse, on est bientôt frappé de l'étendue que prend l'horizon. Il s'étage en lignes indéfinies de collines rangées en amphithéâtre et que l'éloignement rend de plus en plus brumeuses. L'ensemble du paysage a l'apparence sévère et désolée d'une région déserte et pauvre; mais il est grand dans sa tristesse muette et tragique. C'est l'Ardenne, et jamais cœur viril ne l'a contemplée pour la première fois sans se sentir ému.
Flots, plaines, bruyères, collines, rochers, de tout ce qu'offre aux yeux la terre natale, c'est elle qui éveille le plus profondément ces sensations rêveuses et passionnées qui

sont la haute vie de notre humanité. Et c'est à l'automne, quand le feuillage se rouille durant les nuits devenues plus froides, que cette impression poignante et douce pénètre le voyageur dans toute son âcre intensité. Il est la saison de l'Ardenne, comme l'été est celle du bord de la mer, comme le printemps est elle de la Campine, du Brabant et des Flandres.

GEORGES KNOPFF

CHINOISERIE

Sur un fond vert de mer auréolé d'argent,
Un soleil de rubis apparaît, émergeant
Entre les saules gris et des cerisiers roses;
Des touffes de lilas bleuâtres et de roses
Parfument les chemins vaguement assoupis;
Et, la simarre au vent, passe entre les épis
Dessinés, un par un, en traits d'or sur les laques,
Une Chinoise. Au loin, un drapeau pourpre claque
Tout en haut d'une tour de cristal miroitant.
Les yeux pleins de soleil, la jeune fille attend
Que l'aube, s'éveillant au ciel, resplendissante,
Vienne effleurer son front d'une main caressante,
Pour offrir à l'aimé dans un baiser d'amour
Toute la floraison des rêves que le jour
Fait chanter dans le bleu limpide de l'aurore.
Entre les bords fleuris, le sillage sonore
Des jonques, lentement, lentement sur les eaux
Recourbe avec douceur la pointe des roseaux;
Un long vol de flamants ondoie sur les feuillées;
Les flèches du soleil dans les herbes mouillées
Scintillent . . . Et voici l'aimé sonnant du cor,
Qui s'avance, drapé dans un grand manteau d'or
Tout enneigé d'hermine et lourd de pierreries,
Pour baiser la blancheur de ses lèvres fleuries.

UNE PETITE MORTE

Elle a la dernière toilette :
L'innocence des trépassées ;
Sa petite main maigrelette
Etreint un bouquet de pensées ;

Elle sommeille, douce et frêle,
Dans les roses et les œillets ;
L'on voudrait se pencher vers elle :
„Mignonne, si tu t'éveillais ?"

Il semble que sur les enfants
Evaporés dans l'agonie
S'épande des draps étouffants
Une lassitude infinie.

GEORGES EEKHOUD

Laurent lisait l'arrière-pensée de ces braillards. Sa compassion pour les Tilbak s'étendait à leurs compagnons. Entre mille épisodes poignants un surtout l'émut pour la vie et sembla condenser la détresse et le navrement de ce prologue de l'exil.
Au moins une trentaine de ménages de Willeghem, bourgade de l'extrême frontière septentrionale, s'étaient accordés pour quitter ensemble leur misérable pays. Ceux-là n'avaient point pris place sur les camions, mais, un peu après l'arrivée du gros des émigrants flamands, ils se présentèrent en bon ordre, comme dans un cortège de festival. Soucieux de faire bonne figure, de se distinguer de la cohue, désirant qu'on dise après leur départ: „Les plus crânes étaient ceux de Willeghem."
Les jeunes hommes venaient d'abord, puis les femmes avec leurs enfants, puis les jeunes filles et enfin les vieillards. Quelques mères allaitaient encore leur dernier-né. Combien d'aïeules, s'appuyant sur des béquilles et comptant sur un renouveau, sur une mystérieuse jouvence, devaient s'éteindre en route, et, cousues dans un sac lesté de sable, basculées sur une planche, se verraient destinées à nourrir les poissons! Des hommes faits, en nippes de terrassiers, vêtus de gros velours côtelé, avaient la pioche et la houe sur l'épaule et le bissac et la gourde au flanc. Des couvreurs et des briquetiers allaient appareiller pour des pays où l'on ignore la tuile et la brique.
Une jeune fille, l'air d'une innocente, moufflarde et radieuse, emportait un tarin dans une cage.
En tête marchait la fanfare du village, bannière déployée. Fanfare et drapeau émigraient aussi. Les musiciens pouvaient hardiment emporter leurs instruments et leur drapeau, car il ne resterait personne à Willeghem pour faire encore partie de l'orphéon.
Laurent avisa, marchant à côté du porte-drapeau, un ec-

clésiastique à cheveux blancs, le prêtre de la bourgade. Malgré son grand âge, le pasteur avait tenu à conduire ses paroissiens jusqu'à bord, comme il les accompagnait jadis chaque année au pèlerinage de Montaigu. L'avaient-ils priée et conjurée, la bonne Vierge de Montaigu, depuis des années que durait la crise! Pourquoi, patronne de la Campine et du Hageland, restais-tu sourde à ce cri de détresse? Au lieu de remonter, comme aux temps légendaires, les fleuves limoneux du pays, dans des barques sans pilotes et sans mariniers, pour atterrir aux rivages élus par leur divin caprice et s'y faire édifier de miraculeux sanctuaires, les madones désertaient donc, à présent, leurs séculaires reposoirs et avaient redescendu les premières les mêmes cours d'eau qui les conduisirent autrefois, des continents inconnus, au cœur des Flandres. Pourtant les simples de la plaine flamande t'avaient édifié une basilique sur un des seuls monts de leur pays, autant afin qu'on vît de très loin resplendir la coupole étoilée de ton temple de miséricorde que pour te rapprocher de ton Ciel. Vierge inconstante, donnais-tu toi-même l'exemple de l'émigration à tous ces nostalgiques des pauvres landes de l'Escaut?... Mais, ce soir, après avoir vu disparaître le navire au tournant du fleuve et se confondre les spirales de fumée avec les brumes du polder, lui, le bon pasteur, regagnerait à pas lents le bercail, triste comme un berger qui vient de livrer lui-même au redoutable inconnu la moitié du troupeau marqué d'une croix rouge par le toucheur.

Si, pourtant, les hauts et nobles propriétaires, hobereaux et baronnets, avaient consenti à diminuer un peu les fermages, ces fanatiques du terroir n'auraient pas dû s'en aller! Ils seraient bien avancés, les beaux sires, le jour où il n'y aurait plus de bras pour défricher leurs onéreux domaines!

Quelques-uns des émigrants de Willeghem portaient à la

casquette une brindille de bruyère; d'autres avaient attaché une brassée de la fleur symbolique au bout de leurs bâtons, au manche de leur outils, et les plus fervents emportaient, puérilité touchante! tassée dans une cassette ou cousue dans des sachets, en manière de scapulaire, une poignée du sable natal.

Ingénument, non pour récriminer contre la patrie mauvaise nourricière, mais pour lui témoigner une dernière et filiale attention, ces pacants arboraient leur costume national, leurs nippes les plus locales et les plus caractéristiques; les hommes, leurs bouffantes et hautes casquettes de moire, leurs bragues de pilou et de dimitte, leurs sarreaux d'une coupe et d'une teinte si spéciales, de ce bleu foncé tirant sur le gris ardoisé de leur ciel et qui permet de distinguer à leur blaude les paysans du Nord de ceux du Midi; — les femmes: leurs coiffes de dentelles à larges ailes qu'un ruban à ramages attache au chignon, et ces chapeaux bizarres, en cône tronqué, qui n'ont d'équivalent en aucune autre contrée de la terre.

Au moment de délaisser la terre natale, c'était comme s'ils songeaient à la célébrer et à s'en oindre d'une manière indélébile. Même ils parlaient à haute voix, mettant une certaine ostentation à faire rouler les syllabes grasses et empâtées de leur dialecte; ils tenaient à en faire répercuter les diphtongues dans l'atmosphère d'origine.

Mais ils trouvèrent encore moyen d'accentuer l'inconsciente et tendre ironie de leurs démonstrations.

Arrivés sous le hangar, avant de s'engager sur la passerelle du navire chauffant pour le départ, les gars de la tête firent halte et volte-face, tournés vers la tour d'Anvers, et, embouchant leurs cuivres, drapeau levé, attaquèrent — et non sans couacs et sans détonations, comme si leurs instruments s'étranglaient de sanglots — l'air national, par excellence, l'*Où peut-on être mieux* du Lié-

geois Grétry, la douce et simple mélodie qui rapproche par les accents du plus noble langage, les Flamands et les Wallons, fils de la même Belgique, tempéraments dissemblabes, mais non ennemis, quoi qu'en puissent penser les politiques. Aussi les houilleurs borains massés sur le pont se portèrent mains tendues au-devant des *Flamins*.

Tels se réconcilient et s'embrassent deux orphelins au lit de mort de leur mère.

Les conjectures vraiment pathétiques de cette dernière aubade au pays déterminèrent chez Laurent un afflux de pensées. Il entendait rauquer dans cet hymne attendri, scandé et modulé d'une façon si bellement barbare, par ces bannis si affectifs, toutes les expansions refoulées et tous les désenchantements de sa vie. Cette scène devait lui rendre plus cher que jamais le monde des opprimés et des méconnus.

Qu'il était loin déjà le jour d'insouciance de l'excursion à Hemixem et loin aussi le jour de son retour à Anvers et de sa longue contemplation des rives du fleuve bien-aimé ! Par ce dimanche ensoleillé, l'air vibrait aussi de fanfares, mais aucune de ces phalanges rurales n'avait quitté la rive pour ne plus la revoir !

L'arivée des Tilbak et de Jan Vingerhout porta l'exaltation de Laurent à son paroxysme. Il tressaillit comme un somnambule lorsque le maître débardeur lui toucha l'épaule. Il avait la poitrine trop gonflée pour parler, mais sa contenance, sa physionomie convulsée, leur exprimaient mieux que des protestations le monde d'angoisses qu'il ressentait. Il embrassa Siska et Vincent, hésita un moment, puis, consultant du regard le brave Jan Vingerhout, il appliqua un long et fraternel baiser au front d'Henriette, serra contre sa poitrine l'ancien baes de la Nation d'Amérique, et, prenant les mains d'Henriette, il les mit dans celles de son mari, et les tint pressées entre les siennes, comme

pour s'unir à eux dans cette étreinte quasi sacramentelle. Puis sentant l'émotion lui nouer la gorge, il n'eut que le temps de se tourner vers Lusse et Pierket qui lui tendaient leurs mains et leurs lèvres. Et, sous les larmes que Laurent ne parvenait plus à retenir, Pierket, qui adorait son grand ami, éclata en sanglots et se suspendit à son cou comme s'il voulait l'entraîner avec eux par delà les mers.
Aussi cette lugubre et ironique coïncidence qui faisait s'embarquer Henriette et les siens à bord de la *Gina*, avait par trop étreint le cœur de Paridael. Il reconnaissait le mauvais génie de Béjard et de sa femme. Cette *Gina* lui ravissait Henriette et tous ceux qu'il aimait!
D'autres corrélations bizarres et inattendues se présentèrent encore. Ce village de Willeghem qui émigrait en masse, était précisément celui de Vincent et de Siska. Comme ils l'avaient quitté enfants, ils ne reconnaissaient personne. Mais en interrogeant ce monde ils retrouvèrent quelques noms, démêlèrent des traits de famille dans les physionomies, finirent par se découvrir des cousins. Ces reconnaissances eurent ceci de bon qu'elles étourdirent et dissipèrent un peu les partants. Jan Vingerhout dit en riant: „Willeghem sera donc au complet, là-bas! Et nous fonderons une nouvelle colonie à laquelle nous donnerons le nom du cher village! Vive le Nouveau-Willeghem!"
Et tous de faire chorus.
Mais d'autres camarades que les paysans accaparaient l'attention des Tilbak. La Nation d'Amérique au grand complet: doyens, baes, compagnons, voituriers, mesureurs, arrimeurs, gardes-écuries, chargeurs, rouleurs, et même nombre de chefs des autres corporations avaient fait escorte au digne Jan, au-mieux-voulu de leurs chefs et de leurs compères. Que d'efforts dépensés par ces braves gens pour le retenir! Car, s'il prétextait le dégoût du métier, l'envie de voir du pays, la dureté des temps, au fond, les plus perspi-

caces savaient que le digne garçon, compromis comme principal meneur dans les derniers troubles, craignait, en demeurant à leur tête, d'attirer sur ses amis le mauvais gré des riches et de nuire aux intérêts de leur gilde.

Dans la masse des dockers se trouvaient jusqu'aux musards du „Coin des Paresseux" de ces cogne-fêtu taillés en athlètes, aussi rogues qu'indolents, au demeurant les meilleurs bougres, qui avaient si souvent désarmé Jan Vingerhout par leur flegme superbe, lorsqu'ils ne le faisaient pas endêver par leur inertie et leur désertion devant le labeur. Ces baguenaudiers se bousculaient pour broyer affectueusement les mains du partant dans leurs crocs énormes; et, dérogeant à leurs habitudes de pure représentation, ils aidaient même à transborder les colis.

Les détaillants voisins de *la Noix de Coco* se pressaient, de leur côté, autour des Tilbak. La population maritime et ouvrière du port et des bassins s'associait toute entière à cette manifestation de regret et de sympathie. Dans la cohue, Laurent crut même reconnaître quelques jeunes runners valant peut-être, mieux que leur réputation et tenant, eux aussi, à témoigner de leur sympathie pour ces braves gens.

Ces démonstrations apportèrent une heureuse diversion aux adieux, en étourdissant ceux qui en étaient l'objet. Les ouvriers des quais, sains et joyeux gaillards, ne mâchant de noir que leur chique de tabac, affectaient bien une gaîté un peu forcée, ou exagéraient leur humeur drolatique, se mettaient l'esprit à la torture pour trouver des saillies de haute graisse, mais plus d'un se mouchait avec trop de fracas ou se frottait le visage du revers de sa manche, alors qu'il n'y avait pourtant point la moindre sueur à essuyer.

Jan Vingerhout ne se laissait pas démonter non plus; ferré sur la réplique, il parvenait encore à gonfler les plus gros-

ses bourdes, et, fidèle jusqu'au bout à sa réputation de boute-en-train des „Nations", se livrait à une débauche d'aphorismes et de monostiques stupéfiants, où pantalonnait et pétardait l'esprit du père Cats et d'Uilenspiegel. A toute force il lui fallut prendre encore quelques verres avec les copains, à l'estaminet le plus proche. Paridael n'avait pas pu refuser non plus les politesses de ses dignes patrons et camarades. Et, devant le comptoir, où les tournées se succédaient, au feu roulant des gaillardises, aux bordées de jurons, aux francs coups de poing sur les tables, Laurent aurait encore pu se croire au „local", après le travail, les soirs de reddition de comptes. Quelques-uns de ces débardeurs apportaient des souvenirs à *leur* Jan, celui-ci une pipe, celui-là une blague à tabac, qui une rémige de frégate. Un de ces braves avait même eu l'idée de remettre du papier à lettres de trois couleurs, à Vingerhout. Il s'agissait de dérouter les interceptions et le cabinet noir des facenderos. Lorsque Jan écrirait sur du papier blanc, ce serait signe que les choses allaient bien, le rose signifierait condition précaire, mais supportable, enfin le vert indiquerait une profonde détresse. Et cela en dépit de ce que la lettre contiendrait d'optimiste et de rassurant.

L'heure pressait.

CHARLES VAN LERBERGHE

Le rêve de son âme enfin se réalise,
Et c'est une adorable et soudaine surprise.
Il s'arrête ravi, tremblant, extasié :
Toute l'aube confuse est pleine de rosiers.
Un monde merveilleux et bleuissant émane
D'un brouillard de lumière et d'ombre diaphane ;
D'étranges floraisons pâles, des chants d'oiseaux,
Des nappes de parfums, des transparences d'eaux,
Des gerbes de rayons et des grappes touffues
De chrysoprases et d'améthystes fondues.
Jamais nul des vivants n'a touché ces confins ;
L'air même est vierge en cet éblouissant chemin.
Mais l'amour y sourit et le songe y respire,
Est-ce qu'en des senteurs de cinname et de myrrhe,
Quelqu'un vient dont l'approche illumine les airs ?
Il semble entendre un pas, pourtant tout est désert.
L'amour ne sait qu'il vit et sa beauté s'ignore,
Aucune âme en ses yeux ne se révèle encore,
Il n'est que la lumière et l'éternel printemps.
Il est seul, l'heure passe, il écoute, il entend
Le silence ; il regarde une fleur qui s'éveille,
Une branche qui bouge, un rayon, une abeille,
Une ombre qui s'étend dans le jour rose et vert.
Il ne troublera pas ce fragile univers.
L'espérance s'arrête au bord de sa pensée.
Et la prière sur ses lèvres, exaucée.
Il pressentit le monde et connut l'avenir,
Dans sa première atteinte et son premier désir.
Il ferme ses beaux yeux à la splendeur des choses,
A l'aube, au bleu matin, à la lumière, aux roses,
Et son âme se mêle à leur divinité.
Il succombe, semblable au ramier enchanté,
Dont le cœur est trop lourd pour ses ailes légères,
Et que tout dans le ciel attire vers la terre :

L'ardente flèche d'or de l'invisible archer
L'a tué de son vol avant de le toucher.

L'INSINUÉE

Au fond d'un paradis séculaire et lointain,
Assoupi de silence et de langueur heureuse
Sa fuite bondissante et légère,
A travers des flores crépusculaires
M'avait amené ce matin,
Lorsque, rieuse,
— Le matin frissonnait dans les pâles feuillages —
Elle se retourna vers moi,
Et je vis son merveilleux visage
Pour la première fois.
C'était l'heure indécise où les songes se meurent.
Des âmes s'attristaient;
Mais j'ignorais ces choses.
Le paradis s'ouvrait en millions de roses,
Et la vie était là dans l'immortel été.
Ses lèvres murmuraient, très bas, comme on expire:
Viens donc, o bien-aimé, puisqu'il faut que je meure.
Et ses yeux pâlis d'aube, apaisés et soumis,
Se fermaient à demi.
Tendant ses mains ouvertes,
Ainsi que des fleurs mortes,
Elle disait en un triste et doux sourire:
Viens donc, o bien-aimé, puisqu'il faut que tu meures,
Car on ne peut me toucher sans mourir.
Et je l'étreignis sur mon âme,
Et je la reposai sur mon cœur comme une flamme.

Sur mes yeux clos posant ses doigts,
Très doucement elle dit: vois!
Et j'entendis ses ailes bruire.

C'était l'heure ineffable où les songes expirent.

Et l'air fut plein d'une splendeur profonde

Baignée de rayons,
Et comme un jeu de feu,
Nue en ses longs cheveux,
Rose, bleue et blonde,
Elle fut et disparut
Dans le matin,
Comme un jet d'eau qui retombe soudain
Et devient le silence;
Evanouie en semblances légères
De poussières de fleurs, de lumières,
D'écumes dans le vent.
Elle était morte sur mes lèvres comme un chant.

O solitude calme, et vous jardins immenses,
Encore tout fleuris de sa brève présence;
Paradis enchanté d'un illusoire amour,
Dont j'ai touché le seuil et où je viens mourir,
Je n'effleurerai pas vos apparences frêles,
Car vous êtes sans doute aussi fragiles qu'elles;
Vous êtes fragiles comme des songes.
En vous mon âme est exaucée.
Je ne veux que vous voir et vous sourire ici
Du fond de ma pensée,
De peur que je ne vous perde aussi.
Elle est en vous, je suis en elle, et je repose
Parmi des ailes, parmi des roses.

Il est doux, et c'est chose heureuse,
De poursuivre dans le matin,
Le bonheur et la vie rieuse;
Car alors, pauvre cœur, tôt déçu,
Toute ombre est légère, tout console:
Les chants, les rayons, les fleurs du chemin,
L'oiseau qui vole,

La rive et le nuage, et le ciel ingénu,
L'aurore,
Tout console de vivre encore.

LA CHANSON FUTURE

Poursuis, Shéhérazade, ton beau conte :
Déjà les oiseaux chantent, voici le matin,
Voici le jour que nous appelions demain.

Des roses s'éveillent dans l'aurore.
Songe pour vivre un jour encore,
Moi je vis pour tes beaux songes.
Non, mon âme n'a point changé,
Non, ce n'est pas une nouvelle heure,
C'est la même qui se prolonge
Dans le même matin d'été.
Que m'importent les jours qui furent !
Ils sont comme s'ils n'avaient pas été.
Toutes choses sont futures,
Cette heure est toute l'éternité.
Vois, au bout des mêmes branches
S'ouvrent encore les mêmes fleurs,
Et c'est le même ciel qui se penche
Sur nos têtes et sur nos cœurs.
Parle, ô songeuse, les paroles
Sur tes lèvres suaves volent
Comme les ailes du Désir.
En elles c'est toujours l'avenir.
Chante, ta voix de légende est pleine
D'êtres radieux qui viennent
Du haut des cieux, et qui descendent
Effleurent la terre, et puis remontent . . .

Poursuis, Shéhérazade, ton beau conte.

COMME DIEU RAYONNE AUJOURD'HUI

Comme Dieu rayonne aujourd'hui,
Comme il exulte, comme il fleurit.
Parmi ces roses et ces fruits !

Comme il murmure en cette fontaine !
Ah ! comme il chante en ces oiseaux . . .
Qu'elle est suave son haleine
Dans l'odorant printemps nouveau !

Comme il se baigne dans la lumière
Avec amour, mon jeune dieu !
Toutes les choses de la terre
Sont ses vêtements radieux.

ENTRE LES BICHES ET LES DAIMS

Entre les biches et les daims,
Les bengalis et les mésanges,
Entre tout ce qui boit ou mange
Dans le creux rose de ma main ;
C'est moi qui ai parlé enfin.

Entre les fleurs, entre les fruits,
Tout ce qui germe et qui fleurit,
En l'immense métamorphose
C'est moi qui fus l'humaine rose ;
Moi, qui la première ai souri.

Entre le ciel, entre la terre,
L'aube sainte et le soir sacré,
Entre les rires de la lumière,
C'est moi, au monde, la première,
Qui de joie divine ai pleuré.

UN SILENCE SE FIT

Un silence se fit dans le déclin du jour.
Une plainte expira, puis un soupir d'amour.
Puis une pomme chut, une autre encore, et d'autres,
Dans l'herbe haute et chaude et l'ombre d'émeraude.

Le soleil descendit de rameaux en rameaux ;
On entendit chanter un invisible oiseau.
Une senteur de fleurs molles et défaillantes
Sur la terre glissa comme une vague lente.

Et pour mieux enchanter celle qui vient, les yeux
Baissés, et comme en songe, et le cœur oublieux,
Par les troubles sentiers de ces jardins magiques,

Le soir voluptueux, dans les airs attiédis,
De ses subtiles mains complices étendit
L'insidieux filet des étoiles obliques.

O BÉATRICE

O Béatrice ! N'est-ce en un monde enchanté,
Au fond de ce manoir dont le donjon domine
Les pampres de Toscane et la fleur florentine,
Que nous vécûmes, là, ce merveilleux été ?

Rappelle-toi : La plaine autour de la colline,
Le beau ciel radieux, l'air de sérénité,
Toute la terre en fête offrant à ta beauté
Sa couronne de gloire et de grâce divine.

Ceux qui se sont aimés en ces jardins troublants,
Où des esprits, le soir, se mêlent aux vivants,
Jusque dans la mort même y reviennent fidèles.

Et c'est pourquoi mon âme, en songe, chaque jour,
S'en revient errer sous ces roses éternelles
Et t'y redire encore son grand et triste amour.

EUGÈNE DEMOLDER

Krul avait présenté Kobus à Rembrandt. Le maître ôta son béret, découvrant son grand front préoccupé ; puis il déposa sa canne à pommeau ciselé contre un chevalet.
— Je vais à Leyde, dit-il. Amsterdam me fatigue. J'ai besoin de revoir les bords du Rhin, de me promener en bateau sur mes vieilles ondes, de voir des arbres. Cela rafraîchit. Cela repose. C'est bon comme le sommeil.
— Oh, oui ! dit Krul. Tu es fatigué du quartier juif et du port !
— Non, répondit Rembrandt. Je suis excédé par les visites. Je veux un peu de solitude, un peu de liberté.
Mais Krul répliqua :
— Pourtant aucune ville ne vaut Amsterdam ! Voyons ! N'est-ce pas là qu'on établit les réputations ?
Rembrandt sourit tristement.
— Oui, s'écria Krul. C'est la ville des fêtes et des négoces ! Sais-tu ce qu'Erasme disait en songeant aux pilotis sur lesquels on l'a bâtie ? Ses habitants sont des oiseaux qui circulent sur des cimes d'arbres ! Voilà ce qu'il a dit ! Eh bien ! je t'assure, il y a dans cette oisellerie de superbes paons à déplumer, des faisans dorés, et de petites cailles roses ! Tout cela vaut bien la peine qu'on vive là-bas, dans ce concert ! Puis on parle de vous, on est vu, considéré, prisé, admiré. On vous montre, quand vous allez à la taverne prendre une tasse de chocolat ou un verre de scubac ! Oui-da ! Je compte m'installer bientôt près de la Kalverstraat, porter des beaux habits à la mode bourgeoise, et dégrafer leurs ceintures aux légères Siska, qui jettent sur les coqs du Dam leurs filets d'amour !
Rembrandt écouta à peine : il regardait Kobus. La physionomie ouverte et ingénue du garçon lui plut. Dans cette âme il chercha la rêve qui pousse vers l'art ; au fond des yeux du jeune homme, il voulut découvrir un de ces songes qui créent un artiste. Pendant que Krul pérorait, heu-

reux de développer ses projets devant un peintre qu'il estimait à peu près son égal, malgré la manière noire, Rembrandt réfléchissait au passé de Kobus : d'où venait ce blondin, arraché à sa famille comme une fleur à peine entr'ouverte cueillie au jardin où elle a pris la sève ? Où avait-il déchiffré les premières lettres de la vocation ? A quelles destinées était-il réservé ? Front pur, prunelles tendres, chair vierge ! Voilà un être timide et doux, candide et en même temps volontaire et fort : la tête bien modelée, la ferme arête du nez, le menton accentué l'indiquaient.
Une sympathie saisit van Ryn pour le petit élève de Dordrecht ; il s'aperçut que Kobus le regardait à la dérobée avec une ferveur singulière : certes Rembrandt occupait une place choisie au cœur du jeune artiste : un fluide amatif le lui fit pressentir.
Mais Krul interrompant ses vantardises s'approcha de Rembrandt :
— Tu dois être fatigué du voyage. Repose- toi bien ici. Puis tu vas te rafraîchir, n'est-ce pas ? Je possède un excellent vin, des bords de la Moselle.
Rembrandt sourit.
— Oui, je sais qu'il faut boire ! Les mœurs n'ont pas changé.
Krul alla chercher le vin.
Pendant ce temps Rembrandt dit à Kobus :
— Alors, vous aimez bien à peindre ?
Barent leva les paupières : au fond de ses yeux clairs — de ces yeux de riverains des fleuves et de contemplateurs des plaines, où il est tombé tant de ciel ! — Rembrandt vit se lever comme un soleil de gloire, d'admiration et d'espoir.
— Oui, maître ! murmura Kobus.
— Il y a longtemps que vous a pris cet amour ?
— J'étais enfant.
— Que fait votre père ?
— Il est meunier.

Rembrandt sourit mélancoliquement :
— Meunier ? Mon père l'était aussi. Et d'où êtes-vous ?
— De Dordrecht, au bord de la Meuse.
— Moi, de Leyde, au bord du Rhin.
— Je le savais, maître !
— Et comment vous est venu le goût pour la peinture ?
Kobus raconta l'histoire de la Bible, celle de Jan Ketham. Puis il parla de son voyage à Leyde, et de Lucas Huyghensz.
— Lucas Huyghensz, interrompit Rembrandt. Dans ma jeunesse, j'ai vu souvent sa *Résurrection des Morts*, qui se trouvait à l'hôtel-de-ville.
— C'est ce tableau qui m'a révélé la peinture, dit Kobus.
Rembrandt écoutait charmé : un peu de ses anciennes années apparurent dans la vocation du jeune homme. Il sourit tendrement, comme s'il eût retrouvé un frère cadet, et pensa :
— Cet enfant va-t-il recommencer une vie pareille à la mienne ?
Il prenait plaisir à voir l'enthousiasme de Kobus, sa timidité, l'éclat de son œil bleu, où roula une larme, ses rougeurs, qui le coloraient comme s'il eût caché un jeune soleil dans sa poitrine.
Il se dit :
— Je voudrais voir en Titus, mon fils, qui est très bon et très doux, cette fièvre, cette poésie.
Mais Krul rentra apportant des flacons. Devant Rembrandt il posa une coupe chargée de cabochons et d'une forme royale.
Les regards de celui qui avait peint le *Mariage de Samson* brillèrent à l'apparition de cette orfèvrerie translucide, où le vin tomba avec un grouillement de bulles dorées. Il leva le verre, but une gorgée. Puis il fit compliment à son hôte sur la beauté du cristal et la saveur du breuvage.
— Je n'ai qu'une coupe pareille, déclara Krul. C'est un

cadeau du duc Wolfgang de Bavière, dont j'ai fait le portrait. Je ne m'en sers jamais; et je savais qu'elle te plairait, amateur de bijoux, mon cher Rembrandt!

— Oh! les bijoux! Tu n'oublies rien, toi! Mon atelier, c'est un capharnaüm, une échoppe de juif, un bazar d'Orient! Et je possède tant d'armes qu'on pourrait se croire chez un colonel de lansquenets! Terrible manie! ajouta lentement Rembrandt, fronçant les sourcils, où une préoccupation noire venait de se poser.

Mais il la chassa d'un geste; puis il sourit à une nouvelle pensée: expliquer un peu de son âme et de son art à Kobus, qui lui plaisait de plus en plus, et auquel il voulait, en échange de la confession qui l'avait ravi, donner aussi quelques bribes de son âme; et il reprit:

— L'or dans la pénombre revêt à mes yeux une splendeur incomparable. Le grand soleil le fait vulgaire. Le demi-jour lui rend son éloquence magique. Ce doit être un rare spectacle de voir, sous une tente qui arrête et endort le soleil, danser une sultane chargée de colliers et d'anneaux? Avez-vous remarqué dans les chambres hollandaises, avarement mais chaudement lumineuses, combien un bracelet donne une signification de noblesse, d'opulence ou de volupté au bras nu qui le porte? Et les couronnes? J'aime leurs saphirs et leurs rubis, qui s'éclairent pour moi de feux retrouvés: une royauté morte se rallume au fond de leurs eaux profondes, autour du cercle qui pesa jadis sur des fronts de tyrans et de magnats. Tout l'Orient m'apparaît grâce à un turban de cachemire orné d'une aigrette, grâce à la poignée damasquinée d'un sabre courbe. Oui, je chéris les bijoux. Je les ai souvent peints dans mes tableaux. J'en parais ma pauvre femme et suivais leurs reflets sur son doux visage.

Rembrandt secoua la tête, très ému, et demanda à Krul quelles étaient ses dernières œuvres.

Frantz Krul montra une étude d'après une jeune pêcheuse de crevettes. Riche en vermillon sur un fond de ciel marin, la bouche lippue, la joue frottée de blanc d'argent, la gaillarde luisante de santé portait un panier d'osier sous le bras : elle s'enlevait en pâtes lumineuses.

— L'air des dunes vibre là-dedans, dit Rembrandt.

— Oh ! répliqua Krul, que n'ai-je toujours à peindre d'aussi florissantes chairs ! Le sang riche, c'est le soleil des corps ! Il faut qu'il afflue sous la peau et qu'on le voie en une poitrine comme du vin rouge dans un flacon ! Voyez ! Ces joues ! Elles feraient l'orgueil d'un verger ! Ces lèvres sont mouillées, chaudes, goulues ! La gorge ? Du blé et des lys ! Les cheveux blonds et roux s'allument : ne dirait-on pas le cerveau en flammes de cette harangère, qui sait hisser les voiles au mât d'un bateau et pour laquelle plusieurs mâles se sont lardés de coups ?

Rembrandt sourit un peu de la fougue de Krul, tout en l'approuvant par des gestes de tête. Il prit sa coupe, qu'il leva encore, d'une main large, mais adroite et nerveuse, de graveur subtil ; puis clignant de l'œil il étudia un instant le pétillement de la liqueur et dit :

— A ta santé, Krul ! A votre santé, jeune Barent ! Que les succès vous viennent tôt comme ils me sont arrivés, dans ma jeunesse, lorsque j'ai quitté Leyde, et qu'ils vous suivent toujours !

Il but une seconde gorgée.

D'un air réfléchi il dit alors, craignant sans doute que Kobus n'eût pris pour de l'argent sans alliage les opinions de Krul :

— Certes c'est une joie de faire jaillir des éclats sanguins de sa palette, des éclairs de chair rose. Ton tempérament t'y pousse au surplus. La nudité, tu la recherches triomphante et plantureuse. Ton idéal, c'est la Vénus ferme, qui naîtrait de l'écume de la mer du Nord et présiderait aux

accouplements robustes des marins et des pêcheurs. Tu aimes aussi à immortaliser les buveurs en ribote, les banquets chamarrés, les habits de fêtes à écharpes orangées. Mais ne penses-tu pas, Krul, que la chair pauvre recèle aussi une grande beauté? Elle est autre. Je te le jure, lorsqu'une mendiante fiévreuse et tremblante se déshabille dans mon atelier, j'éprouve un émoi artistique aussi grand que si c'était Hélène ou Cléopâtre. Je lis dans le grimoire de ses chairs efflanquées, de son ventre usé, de ses seins vides, de ses jambes maigres, la chronique de sa vie douloureuse, sa résignation aux basses besognes et aux assauts des gueux, ses maternités épuisantes: je vois toute la tristesse humaine, qui est immense, résumée dans cette échine lasse et ces flancs vannés. Je m'applique tendrement, avec toute la compassion qui m'étreint, à interpréter les sombres lassitudes de ces muscles, les traces des vêtements, des fardeaux et des maladies, qui laissent sur le corps des marques d'affliction comme les larmes sur le visage. Je rends le ton pâle et jaune de la peau, avec les rousseurs qui lui plaquent des tons navrés d'automne, avec les plis traçant des courbes molles au ventre. Et n'est-ce pas aussi la vie? N'y a-t-il que joie? A côté d'une pivoine qui s'épanouit, n'y a-t-il pas celle qui se dessèche et perd ses pétales? Et la mourante, au milieu de l'agonie ridée de ses couleurs, n'accomplit-elle pas une fonction aussi profonde dans l'harmonie des choses?

Rembrandt se tut. Krul l'avait écouté sans mot dire, un peu dérouté. Kobus plongeait en une extase: la voix de Rembrandt le faisait frissonner, et des envies le prirent de se jeter aux pieds du maître; l'enseignement tombait en pluie d'or dans son âme neuve et vierge.

Mais le graveur lançant un regard à l'élève immobile devant un chevalet se reprit à parler. D'après lui, la peinture devait être spirituelle. En tout, que chante l'âme, et tout

en possède: les arbres, les plantes, et même les étoffes, une bague, un glaive. Que l'artiste révèle cette âme en faisant jaillir d'une épée le cri d'un éclair, en allumant de lueurs les charmes d'une rose, en caressant les beaux tissus où se cache parfois l'adieu mordoré du couchant. Qu'il découvre cette vie cachée des choses: en vidant un verre à forme de tulipe, qu'il songe que ce verre a emprunté son calice à la fleur parce qu'elle est destinée à boire du soleil! Voilà les intimités secrètes de la matière, les correspondances mystérieuses des fibres et des formes. Qui ne les met en valeur peint de façon vulgaire. D'un bœuf écorché pendu par les jarrets, des artistes n'extrairont qu'un morceau de viande. „Je vis hier à Zaandam un bœuf exposé, le ventre vide. Il m'enchanta par la majestueuse sonorité de ses tons. Si j'avais eu le temps de peindre, j'eusse fait sentir en ce cadavre les derniers tressaillements de la chair mise à nu, ainsi que la colère et l'énergie qui dirigeaient l'animal vivant: on peut révéler ces forces parmi les côtes solides comme des cercles de cuirasse, dans la vaillance des reins ouverts, dans la brutalité guerrière des pourpres coupant les graisses. J'eusse pris plaisir à célébrer les dépouilles du roi des prairies, et à faire vibrer un sentiment de lutte et de vigueur dans le butin de la mort!"
Rembrandt se leva inquiet, et marcha dans l'atelier; d'habitude taciturne il était devenu tout à coup loquace. Il ouvrit la fenêtre:
— Pour mieux voir le paysage.
Puis il alla vers Kobus:
— Que faites-vous?
Le jeune peintre se rejeta un peu en arrière et balbutia:
— Voilà! Voyez!
C'était une étude d'après un philologue haarlémois, qui chaque jour posait pour son portrait. Kobus venait de rectifier quelques touches dans le fond, sur lequel se mode-

lait, au dessus d'une fraise blanche, la figure pensive à l'œil noir du savant.
Rembrandt se déclara satisfait.
— Bonne étude !
Il prit la palette et les pinceaux du jeune homme, en souriant.
— Vous permettez ? Et toi aussi, Krul ?... La peinture me tente, comme le serpent tenta Eve. Et je ne résiste pas. Tenez, Barent, je devine très bien la physionomie de ce savant, mais pour le rendre plus pensif, posez des lumières ici, au coin de l'œil, ici, à la tempe. Là vous chaufferez une ombre : c'est trop cru. Moi, je vois toujours les figures éclairées par un reflet. Le soleil a plus de lumière que la pulpe des chairs. Pour que celle-ci exhale la lueur, il faut baisser d'un cran la lampe du monde !... N'est-ce pas, Krul ? La lutte ne serait pas égale !
— Evidemment, répondit le portraitiste.
Rembrandt mêlait les couleurs, lestement préparait des bruns, des jaunes, des roses, allumait la toile, faisait luire les prunelles : pour modeler des boucles de cheveux, il se servit du manche du pinceau, et allégea des empâtements. Il parlait du portrait. Deux choses subtiles planent devant le masque humain : le regard et le sourire, — effluves impalpables, émanations psychiques, fumées de l'âme. Il faut les attraper au vol et les harmoniser. Dans les yeux d'un modèle il est nécessaire qu'on puisse voir la pensée, comme les cailloux blancs au fond d'un puits clair.
— En effet, interrompit Krul, tes portraits dans leur pénombre sont comme les fantômes de l'âme. Tu idéalises tes personnages. Je ne les pare que de la vie du sang.
— Frantz Krul, tu es un maître, répondit doucement Rembrandt en déposant la palette. Et jamais les dons picturaux ne se sont plus généreusement signalés qu'en toi. Tu cherches aussi d'ailleurs à pénétrer la psychologie, — mais tu suis un chemin de plein air et de couleur vive, tandis que

je m'égare dans les caves de mes soleils ténébreux. Tu es la joie, et je suis, hélas ! plus mélancolique ! En tous cas j'aurai vécu une vie endiablée d'alchimiste cherchant l'or au fond d'un sombre laboratoire. Oui, Kobus Barent, j'aurai travaillé plus qu'un damné, depuis le jour où je l'ai entrevue dans le moulin de mon père, une chaude après-midi d'octobre, renvoyée par les vieux murs sur le visage des meuniers, cette lumière qui éclairait si magnifiquement leurs physionomies ! Malgré mes sueurs je ne l'ai pas retrouvée telle qu'elle m'est apparue !

Rembrandt eut un geste de désespoir, qui étonna et navra Kobus.

Il s'en aperçut :

— Mais ne soyez pas découragé pour cela, vous qui êtes jeune, et dont le regard contient tant d'espérance !

Pourtant, les pommettes rouges, le regard enfiévré, le grand peintre exposa les difficultés d'interpréter des sentiments avec des poussières trempées d'huile. Comment à l'aide d'un peu de pâte blanche, brune, rouge, exprimer la compassion du bon Samaritain, la joie d'une fiancée que l'on coiffe dans l'attente de son amant, l'envolée mystique de l'ange Raphaël quittant Tobie, l'air inspiré d'un saint Mathieu, la douleur de la Vierge au pied de la croix ? N'est-ce pas qu'à la pâte on mêle des morceaux de son cœur arrachés dans un martyre ? L'inspiration est d'ambroisie et de fiel. Et d'où vient-elle ?

— Je rêvais, dit Rembrandt, d'un tableau représentant les disciples d'Emmaüs. Depuis longtemps m'obsédait ce récit de l'Évangile. J'avais tenté de le peindre, mais je ne parvenais pas à le représenter à mon entière satisfaction. Il y a cinq ans, par un jour d'automne, je me trouvais dans une vieille auberge aux environs d'Amsterdam. Le soir tombait, et par une haute fenêtre, une lueur jaune dans laquelle on pressentait la nuit éclairait les murs de la salle

et frôlait une petite table entourée de trois chaises, et où étaient posées sur une nappe trop courte trois assiettes d'étain. J'étais sorti de chez moi après un travail prolongé, et la campagne avait versé à mon cerveau brûlant sa grande poésie. Je me reposais dans l'antique hôtellerie, quand trois hommes entrèrent, et sans rien dire allèrent s'asseoir à la petite table. Je n'ai jamais su qui ils étaient ; leur accent accusait des Flamands de Bruges. L'un d'eux, un être pâle et maigre, à la barbe d'un roux appâli — comme de l'or souffrant, — aux grands yeux vitreux de pauvre hère s'assit le dos au mur, me faisant face. Les deux autres, un vieux chenu, pêcheur hâlé de poil hirsute et blanc, et un petit homme trapu, portant sur de larges épaules une tête brune et carrée : un type de laboureur aux mains calleuses et au regard fixé sur le sol comme s'il y cherchait un sillon — se placèrent à ses côtés. Silencieusement ils firent le signe de la croix. Puis celui qui était malingre murmura un paternôtre, les regards au plafond, et des deux autres, l'un, le laboureur, joignit les mains et baissa la tête, et l'autre, le pêcheur, les poings sur le genou, le front incliné, regarda la prière tomber des lèvres de son compagnon. Soudain, d'un escalier proche, qui venait de la cave, sortit un jeune garçon qui portait un plat garni de poissons frits. A la vue des voyageurs priant, il s'arrêta, respectueux et saisi. A cet instant un charme opéra. Des larmes me montaient aux yeux. Je voyais en cette scène vespérale, devant la table pauvre, le Christ et les pèlerins d'Emmaüs. Celui qui priait, sans cesser l'oraison, prit un morceau de pain qui était à côté de sa manche, et le rompit. La farine entre ses doigts de vagabond contracta aussitôt des tons d'argent comme si elle sortait d'un tabernacle ! Le pauvre sire parut en proie à une tristesse surhumaine, son front s'auréola, un peu de ciel tomba sur son visage ; l'humble nappe devant lui fut comme celle d'un autel. Je me serais jeté à

ses pieds, empoigné par son humilité radieuse, mais son regard m'arrêta — ah! ce regard qui avait vu les parois du sépulcre et que le firmament n'avait pas encore totalement reconquis, au-dessus des lèvres violettes où s'effaçait la trace du dernier soupir! Oui, je vis tout cela, en un instant, comme lorsqu'un éclair jaillit derrière un vitrail. Ce rêve fut d'un moment: car, la prière finie, les hommes tirèrent des couteaux de leurs poches et découpèrent les soles.

LA VENTE REMBRANDT

— Accompagnez-moi là-bas. C'est aujourd'hui qu'on expose les objets de Rembrandt.

— De Rembrandt?

— Il est saisi par ses créanciers. Cet homme est imprudent. J'ai tenté bien des choses pour le sauver. Hélas! les artistes ont des têtes de linottes!

Ils suivirent la Kalverstraat, et se trouvèrent vis-à-vis de l'auberge de la *Couronne Impériale.*

— Nous y voilà!

L'hôtellerie était installée dans une construction bâtie en 1560, qui avait servi d'orphelinat municipal. Une grosse couronne en pierre surmontait la porte; deux grands écussons aux armes royales et deux bas-reliefs ronds représentant des Saints étaient sculptés au dessus de la façade, sous le pignon en triangle soutenu par des chimères. Des affiches placardées aux côtés de l'entrée se décollaient par suite des averses. Les gens mouillés et de méchante humeur stationnaient dans le haut corridor. Un va-et-vient bruissait à travers l'escalier.

Kobus et Pierrofotti montèrent à une vaste salle encombrée de meubles. Dès l'entrée Kobus fut frappé par l'aspect d'un élégant manteau en velours noir sur lequel paradait

un collier de chaînons d'or. Tout près, un béret à barrette d'argent, orné d'une plume d'autruche — puis des soies de l'Inde alternant avec des peaux de lions et des dentelles de Bruges sur du brocart. Des tapis d'Orient pendaient aux murailles, retenus par des hallebardes. Un casque de géant occupait un coin d'ombre, et le sabre d'un Turc se balançait, attaché devant la fenêtre, à côté de turbans. Les lapidaires eussent trouvé des chatons, des ferronnières, des intailles, des colliers de perles. Il y avait des éventails, des épées à sveltes coquilles, encore attachées aux ceinturons de cuir, des bustes romains, des moulages sur nature, une Bible, un Flavius Josèphe. Une canne de jonc, enrichie d'un pommeau en métal repoussé, patiné et poli par la paume de la main, voisinait avec des bonnets hongrois, hérissés d'aigrettes.
Un lit, dont les pieds simulaient des chimères, présentait à sa tête Cupidon en rondebosse, sortant des rideaux de velours. Sur la table, près d'une presse en bois des îles, reposaient un surtout au cornet doublé de vermeil, des cafetières, deux lourds rafraîchissoirs. Un verre de Bohême, sous les vitres carrées, s'emplissait de lumière.
Au plafond très bas, se suspendaient des vêtements bizarres : une sorte d'habit de grand-prêtre, violet, des écharpes orientales, une robe de soie blanche brochée, d'autres ornées d'aiguillettes, un costume d'Indienne ; puis des arcs, des carquois, une harpe. On eût dit que les acteurs d'une féerie avaient laissé dans ces étranges coulisses leur parure hétéroclite.
Au milieu de ce capharnaüm, quelques tableaux de Rembrandt, des esquisses, des gravures du maître : malgré le demi-jour sinistre de la pièce, ils attiraient les regards par leur prestige surhumain, leur hallucinante pénombre. Certaines ébauches parurent à Kobus des bijoux écrasés dans une fusion d'ambre. Des gravures semblaient avoir gardé

la réverbération d'un miracle; on eût juré que les flambeaux de la Descente de croix ou de l'Ensevelissement du Christ avaient lui à leur création.
Le lugubre après-midi noyait cette exposition après faillite dans sa noirceur. Les fenêtres tamisaient d'avares clartés qui se traînaient au long des objets. Œil de lynx, une émeraude brillait dans les ténèbres d'un recoin, et les trames dorées de robes émergeaient de l'ombre.
Des bourgeois circulaient, s'arrêtaient devant un bouclier en fer, orné de figures par Quintin le Maréchal. Kobus reconnut des brocanteurs et des juifs. Ils soupesaient les bijoux d'une main caressante et crochue, le regard en éveil, soupçonneux. Ils dépréciaient tout. Un vieux dont une barbe sale soulignait la figure de bouc, grelottant sous son manteau graisseux, sentencia, de la voix implacable de l'usurier qui refuse un délai :
— J'ai quatre surtouts pareils dans mon magasin. Personne n'en veut !
Un autre, plus jeune, à l'œil torve, à la lèvre épaisse sous sa moustache d'un noir d'encre, baissa le front vers des épreuves d'eau-forte et ricana :
— Dessin d'enfant ! Je ne comprends pas cette réputation !
Un marchand bedonnant déplorait la situation de Rembrandt ; haussant les épaules il proféra d'une bouche en cul de poule :
— Que voulez-vous ? Il vit en concubinage avec Hendrickje, sa servante !
— Il lui a fait une fille ! dit le juif noiraud en riant. La petite Cornélia !
— Oui, ajouta le marchand, la pauvre petite ! On avait pourtant bien insisté pour que sa mère Hendrickje ne la fît pas avec Rembrandt ! Hendrickje, soupçonnée de coucher dans le lit de son maître, avait été en temps utile mandée devant le consistoire et privée de confession.

— En temps utile? interrompit l'Israélite. Je crois bien, si je ne m'abuse, qu'il était trop tard.
— Elle portait déjà la marionnette dans le tiroir! cria un rédacteur de la *Gazette de Hollande*.
On rit. Le gros marchand reprit :
— Les syndics avaient vendu le tout, en bloc, à un maître maçon, mais nous avons cru préférable de mettre la collection aux enchères.
Un artiste très en renom se promenait dans la salle. Il peignait d'habitude, à la manière romaine, des filles de Loth exhibant à leur père des cuisses de porcelaine rose, ou des Suzanne violentées par les académiques ardeurs de barbons au profil grec.
— Ce n'est pas absolument mauvais, dit-il avec indulgence. Mais voyez! Quand il veut peindre mœlleux, cela devient de la pourriture. Et c'est vulgaire et trivial! Ces anges? Des valets de ferme! Quel dommage que cet homme n'ait pas travaillé autrement! Il ne serait pas inscrit à la Chambre des Insolvables! D'ailleurs il ne se respecte pas! N'a-t-il pas posé pour un de ses élèves, pour Fabritius, et plusieurs fois : un jour, en bourreau!!
Tandis que ce fat pérorait, un être muet s'était glissé, en robe déteinte, avec la ceinture d'une défroque arménienne et un turban. Sordide, il s'appuyait sur sa canne, et avait le dos voûté. Prenant l'allure hypocrite d'un vieux dévot de synagogue, il mouilla les soies d'un peu de salive, pour s'assurer de leur qualité. Il examinait scrupuleusement les bijoux, en murmurant, comme une prière :
— De l'or anglais! De l'or français! De l'or italien!
Il rencontra près de la porte l'Israélite à barbe de bouc. Ils se saluèrent, ne sachant que se dire, de crainte que l'un ne surprît les désirs de l'autre. Fermant à moitié les yeux pareils à ceux à la fois épiants et mornes des crocodiles, ils chuchotèrent :

— Pour le prix des tableaux, c'est dommage qu'il ne soit pas mort!

— Il n'y aurait pas assez de chanvre dans les corderies de l'Amirauté pour pendre ces canailles et ces sacripants! se dit Kobus.

Brûlant de colère, il les eût chassés à coups de trique: une saine révolte fermentait en lui.

Le spectacle de Rembrandt livré aux brocanteurs l'avait d'abord anéanti; toutes les fibres de son être s'étaient contractées: la douleur, une sorte d'effroi l'avaient saisi; les méchants propos lui rongeaient le cœur, comme s'il avait été livré vivant à des bêtes. Car Barent connaissait la vie de Rembrandt et ses relations avec Hendrickje: le dévoûment de la servante pour le maître, la façon maternelle dont elle gérait le ménage et élevait son enfant, Cornélia, aussi bien que Titus, le fils de Rembrandt et de Saskia, l'épouse défunte.

Si Rembrandt tombait dans la banqueroute, c'était à cause de ces collections, et aussi (Maan l'avait annoncé!) parce qu'il refusait d'adopter le goût du jour: son originalité le terrassait.

Kobus souffrit atrocement de voir ces meubles offerts au public, — depuis le superbe lit nuptial où jadis Saskia s'était livrée dans sa douceur naïve et blonde, jusqu'aux bracelets et aux colliers qui avaient brillé dans les demi-jours où le maître plongeait les personnages de ses toiles, jusqu'aux ustensiles de la table, les hanaps, les assiettes blanches, les plats d'argent ou d'étain, qui avaient servi à des repas amicaux, pendant lesquels Rembrandt levait son verre de Bohême à la santé des convives!

Les tableaux et les gravures, le jeune peintre les contempla de toute l'ardeur de ses yeux. Elles lui rappelèrent la visite de Rembrandt à Haarlem, et les paroles alors prononcées.

En cet instant, plus que jamais, il sentit leur vérité : devant lui, dans les cadres, c'était la vie faite couleur, des reflets d'âme, des mélancolies coulées aux ruissellements d'or, tout un génie tendre et familier, cordial et tourmenté, orgueilleux et amatif, qui jétait la flamme de ses angoisses, de ses fêtes, de ses amours !
Kobus, penché sur les œuvres, se releva frémissant.
Alors, au milieu de cette exhibition après faillite, de ce bazar qu'attendaient les enchères, au sein de cette foule qui suait le désir du lucre, une rédemption s'opéra, d'un coup. L'appel mystérieux, qui avait sonné dans les trompettes des anges de Lucas, à Leyde, chanta à nouveau dans l'âme de Kobus. La flamme d'art, vacillante au souffle énervant de Siska, se ralluma. Soudain Kobus retrouva cette extase frissonnante, naguères incompréhensible pour lui, cette ivresse, dans laquelle tous ses sens s'exaltaient, cette vie inconnue, jaillie des forces secrètes de sa nature et qui ne s'était pas tarie !

DERNIER JOUR A AMSTERDAM

Il continua sa marche, et fut dans une auberge de matelots, au Vygendam, non loin de la Bourse au Blé.
Il s'installa dans un coin. Sous les lampes fumeuses, des hommes étaient assis devant des plats de poissons. Hâlés, ils ouvraient des yeux gorgés de lumière saline, et gardant l'inquiétude des lames, que la proue doit couper. Ils penchaient au-dessus des mets leurs masques placides, et leurs bonnets de laine dont les couleurs avaient été mangées par le vent. Sous les tables se croisaient des bottes, de grands bas tricotés, des sabots ; les vêtements de cuir ou de toile goudronnée, trempés au large, exhalaient des relents de marée.

Avalant des tranches de turbots, ces gens parlaient de leurs pêches, à mots rares et brefs, comme s'ils continuaient à donner des ordres aux mousses. Ils disaient leur avis sur le nouveau banc de sable de l'île d'Urk, sur la dernière tempête, sur la barque échouée à Stavoren. Leurs mains gourdes, habiles à empoigner les gouvernails, faisaient des gestes gauches et lents : d'habitude, elles ne quittaient les amarres que pour montrer un phare ou l'entrée d'un chenal. Et les marins habitués au tangage ne paraissaient pas à l'aise sur les bancs immobiles de l'auberge,
Ils parlèrent d'un combat naval.
— J'y ai perdu le pouce, d'un coup de hache. Voyez ! dit l'un d'eux.
Il riait.
— Moi, j'ai été renversé par le vent d'un boulet, reprit un autre. Les boulets perforaient les voiles : elles claquaient comme des haillons !
Un vieux s'écria :
— Ah ! les gredins qui venaient d'Espagne ! Mais nous avons brûlé leurs navires ! Une de leurs frégates a sauté, comme jadis la poudrière à Delft !
Kobus écoutait mal à l'aise. Dès qu'un marin fixait sur lui son regard clair, il eût donné le fond de sa bourse afin de pouvoir se cacher. Près de ces vaillants qui affrontaient la mort sous les pavillons haletants des navires de guerre, il se sentait dégradé, rougissait. Ah ! la rude leçon de ces artisans des pêcheries au lâche amant de Siska, au vil batteur de cartes, au parasite de Roytema !
— Les gueules des canons n'ont pas de dents, dit un pêcheur, mais leurs crachats sont de salpêtre et de fer ! Inutile de s'essuyer !
Tous se mirent à rire, silencieusement.
Mais peu à peu Kobus se rassura. Il se chauffait aux effluves des braves poitrines de ses voisins. Il osa parler aux gens

de mer, les questionner sur leurs voyages. L'un d'eux revenait d'Amérique.
— J'ai vu la Croix du Sud !
Il décrivit l'Océan Atlantique : doucement sa main suivait le mouvement des flots immenses.
Kobus était heureux que ses compagnons ne le méprisaient pas. Une confiance naquit en lui pour ces calmes navigateurs. Dans son exaltation, il aurait avoué son péché, certain de leurs paroles consolantes : ils avaient pensé beaucoup aux choses de la vie, ces solitaires ; leur compassion était large et profonde comme l'océan, éclairée comme les astres.
Après le repas, Kobus quitta la taverne, réconforté cette fois par ce mâle contact d'âmes rudes et probes. Il sortit comme d'un bain de force et d'héroïsme : dans les paroles gutturales des marins avait soufflé sur son cœur un peu de la vaillance patriale.
Il regagna le marché de l'Ouest, où un graveur de ses amis lui donnait le logement. Les choses de la journée se bousculaient dans son cerveau : la vente de Rembrandt, le chant de l'orgue, le souper avec les pêcheurs. Il regarda les étoiles en se disant :
— Je suis sauvé !
Tout à coup, sur le quai du Coninck Graft, un cortège déboucha, bruyant : il éclaira les environs comme une meule allumée dans un champ. Le cadran de la tour Jan Roden brilla, les pignons en escalier des maisons s'illuminèrent : les reflets y couraient comme des pensées sauvages sur un front. Au bord du canal, un instant, dans les ténèbres, la couleur des pavillons se ranima, le lourd dôme de l'église luthérienne, lui-même, vibra. Et tout ce décor rougi fut miré dans l'eau noire, entre les chalands amarrés.
C'était une compagnie de gardes civiques qui se rendaient à un banquet escortés de torches.
Ils s'avançaient précédés de leurs messagers, qui battaient

le rappel sur de grands tambours de cuivre. Des porte-étendards déployaient les drapeaux pâles aux emblèmes d'or, qui frémissaient sous les fenêtres comme des flammes de bravoure,
Kobus s'approche. Il remarque la confiance sur les traits des citoyens armés! Il songe que les temps tragiques sont passés où Guillaume le Taciturne a dit: „Mon Dieu, ayez pitié de mon âme! Mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple!" Depuis, la victoire a fanfaré au ciel des Pays-Bas. Mais les flottes luttent encore, et l'on devine les bourgeois toujours prêts aux combats.
En tête de la compagnie s'avancent un capitaine et un lieutenant, à l'ombre mouvante des bannières. Ils sont jeunes tous les deux. Le lieutenant porte un costume de velours noir et une écharpe de soie bleue. Le capitaine, sous une grande plume rose qui s'enroule autour du chapeau gris, a mis un casaquin dont la couleur participe de celle de l'orange et de celle du citron, et des bottes jaunes évasées en cuir mou. A l'éclat des lumières, il a l'air de plonger en une sorte de poussière d'or, à travers laquelle sourit sa figure maigre et décidée aux longs cheveux sombres. Il tient à la main une épée à la garde opulente. Derrière lui, les hommes agitent des lances, des hallebardes, déchargent des mousquets en signe de joie. Certains ont des casques et des cuirasses, qui étincellent. Leurs faces se chauffent à l'éclairage fantasque, qui fait rouler ses jeux de chrôme et de pourpre jusqu'au toit des maisons, et donne à la rue des airs de fête ou d'incendie.
La milice chamarrée émut Kobus: c'était une nouvelle manifestation de cette patrie, dont il avait senti le cœur parmi les matelots.
Comme il regardait les dernières lueurs du cortège, un nom qui brillait depuis quelque temps au fond de sa poitrine vint à ses lèvres:

— Rembrandt !

Des lumières, aux accents plus sublimes que ceux de l'orgue, éclatent aux ciels tourmentés du maître ! Rembrandt représente des scènes où s'agitent les gens des plèbes, avec le sentiment de cordiale grandeur qui a enthousiasmé Kobus, dans la taverne ! Les toiles du peintre de Leyde brûlent de magie, d'héroïsme, étincellent de poudre d'or, jettent des flammes, comme la compagnie qui s'en va !

Rembrandt avait été le complice insoupçonné des émotions de Kobus : tout à coup le jeune artiste sentit la part de son rédempteur dans tout ce jour étrange.

Il poussa un profond soupir. Le ciel était calme et plein d'astres. La cité bruissait, sombre devant ses canaux. Au loin dans un local d'arquebusiers on chantait le Wilhelmus.

Kobus murmura encore d'une voix tremblante de ferveur !

— Rembrandt !

Ce mot était comme l'âme de toutes les choses.

LE RETOUR A LA MAISON NATALE

Kobus emprunta dix florins à son ami le graveur et partit pour Vrydam.

Le voyage parut long et triste.

Un soir il arriva à Dordrecht. La nuit tombait sur une Meuse blafarde. Les bateaux émergeaient de brumes, dont ils gardaient la morosité en leurs voiles. Les moulins disparaissaient dans une buée où l'agonie du jour disséminait quelques vagues rousseurs. Aux quais les maisons mouillées grisonnaient, les pignons rouges et bruns s'alignaient d'un air chagrin; veillant sur le troupeau des toits frileux, la tour de l'église, humide et sombre, avait l'air de commémorer la mort du soleil.

— Dieu veuille que je trouve mon père moins dolent que le pays! se dit Kobus.

Cependant rien n'aurait pu arrêter sa marche. Il serait revenu en se nourrissant de glands! Il eût regagné son village à travers des flammes, à travers un champ de bataille criblé d'airain, à travers des plaines de fantômes gardées par le berger de feu!

Au fond, Dordrecht, malgré sa mélancolie battue de pluie, parut aussi brillante et douce que si elle avait été une ville d'or habitée par les anges.

Il sembla bon au débarquant de se trouver sur les quais: c'était un peu de son hameau qu'il pressentait. Puis il prit le chemin qui conduisait chez Balthazar Barent.

Le crépuscule s'accentua; les marais, les tourbières noircissaient; l'eau prit des tons de plomb. Une bise souffla: les noyers et les saules se plaignirent.

Déjà quelques flibots surgissaient au large, avec une grosse lanterne allumée au sommet des mâts. Un corbeau attardé coupa le brouillard.

Bientôt la nuit devint profonde.

Mais Kobus connaît la route! Il la suivrait, un bandeau sur les yeux. Il sait les sentiers qui abrègent la traversée d'un pré, les places où il faut escalader une barrière, celles où l'on rencontre de petits ponts en planches: il trouverait jusqu'aux trous des haies, souvent traversés aux maraudes.

Près d'un hangar plongé dans les ténèbres, une odeur amère de bois coupé le saisit. C'était un chantier: jadis il venait voir les scieurs de long qui arrachent une pluie argentine aux arbres, et les élagueurs qui font voler des éclats d'écorces à coups de haches.

Plus loin le fleuve clapota plus fort. Kobus reconnut la crique où il se baignait l'été dans l'onde bleue avec des camarades: quand ils entraient au bain, il étudiait sur leurs

ventres les reflets de l'eau, pareils à ceux d'une lanterne. Ainsi les souvenirs se levaient: ce qui craquait au ciel sombre, c'étaient les ormes, dont il avait souvent déniché les pinsons. Il reconnut un puits abandonné au crissement de la poulie en fer. A l'entrée de ce bocage, un midi, il avait rencontré Lisbeth: ils s'y étaient aimés, tandis qu'une fauvette de marais chantait près d'eux.

Tout à coup Kobus s'arrêta: la maison du passeur! Là, avec sa lucarne ronde, grand écu d'or haussé sur la digue. Quelques pas plus loin se dresse le moulin du père Balthazar! On pourrait l'apercevoir d'ici: Kobus essaya de percer de ses regards la muraille opaque de la ténèbre. Haletant il écoutait le bruit du vent, le roulement du fleuve. Une hésitation le cloua au sol:

— Ah! que je suis malheureux! cria-t-il dans la nuit.

Cependant il s'avança et frappa à l'huis du meunier.

— Entrez! cria une voix cassée de vieillard, qui fit tressaillir Kobus jusqu'au fond de son être.

Il ouvrit, ému comme si, au seuil d'une destinée future, il avait poussé une porte, ne sachant si c'était l'entrée d'un paradis on d'un enfer!

Balthasar Barent assis à sa table lisait la Bible à la clarté d'une lampe. Son front blanchi brillait. Derrière lui, l'âtre flambait tristement, d'un reste de vie.

Le meunier leva la tête; puis, les yeux écarquillés, il étendit les bras au-dessus du Livre:

— Kobus!

C'était le ciel du pardon qui accueillait l'enfant!

Le père et le fils furent longtemps embrassés. Le peintre chancela, pris de vertige au faîte de ce grand bonheur. Une odeur de blé et de tabac s'exhalait des épaules de Balthazar: elle rappela Kobus aux temps où Barent le tenait petit sur ses genoux et le faisait dormir, la tête roulée sur sa poitrine.

— Père! Père! murmura-t-il.
Cette étreinte passée, Balthazar dit, dressant son doigt maigre:
— Je t'attendais, Kô. Souvent, à l'heure du repas, je posais ton couvert. Je savais bien qu'un jour la terre natale reprendrait mon fils!
Kobus était maigre: une barbe inculte croissait sur ses mâchoires, ses yeux luisaient: il tremblait de fièvre dans ses guenilles.
Le meunier le regarda:
— De quel gouffre sors-tu, mon fils? Tu es comme un damné que rejetterait l'enfer. Tu frissonnes? Ne crains rien! J'ai pleuré des nuits, il est vrai, et il m'arriva de montrer le poing à l'horizon. Que veux-tu?... Mais j'ai tout pardonné, puisque te voilà!... Fils, tu vas boire et manger!
Ce disant, Barent alla chercher du pain et du lard dans la vieille armoire familiale; puis il dépendit un hareng saur accroché à une solive.
— Tu ne parles pas, Kô? On dirait que le tonnerre vient de tomber à tes pieds. Quant à moi, j'ai retrouvé déjà ma tranquillité, petit! Les vieux sont plus habitués que les jeunes aux grands coups de la vie. Et puis, je t'attendais!
Il essuya pourtant une larme au bord de sa paupière fripée, Kobus l'aida à dresser la table: il alla chercher la salière d'étain, deux gobelets, des cuillers de bois.
— Si tu m'avais prévenu, j'aurais préparé un festin! dit le meunier souriant. Tu viens de loin?
— D'Amsterdam!
Kobus dut raconter son voyage.
— Pauvre garçon! dit le père. Tu dois être fatigué! Tiens, prends cette cruche. Il y a pour les gars une tonne emplie dans la cave. Descends avec la lampe et va chercher de la bière! Je veux que tes joues redeviennent roses comme

celles de ta jeunesse! Il ne faut pas qu'on te voie livide et fourbu, Kô! Car je n'ai rien dit de tes malheurs! Je raconte que tu travailles à Amsterdam. C'est le seul mensonge de ma vie. Le Seigneur me le pardonnera! Il me brûlait les lèvres! Mais ne t'inquiète pas, Kô! C'est fini! Demain on fêtera ton retour! Puis tu resteras ici? demanda le vieillard tremblant.

— Oh! oui! s'écria le peintre, tombant à genoux devant son père, et embrassant ses mains d'artisan.

Dieu ne m'avait pas trompé, s'écria le vieillard, levant les yeux pour remercier le Très-Haut d'avoir réalisé l'espoir qu'il avait puisé dans la lecture des textes:

— Merci! Mon Dieu!

Puis, effaré:

— Kô, tu as froid! Vite! Des bûches dans l'âtre! Mon enfant, que le maison soit joyeuse et chaude!

— Père, tu es bon!

Barent ouvrit le coffre à bois.

Bientôt, devant un feu crépitant, les deux hommes s'attablèrent. Kobus croyait sortir d'un rêve: avait-il réeillement quitté le logis paternel? La chaleur du foyer l'enveloppait, le caressait. Il était assis sur son ancienne chaise de bois, il retrouvait son assiette, sa fourchette; la voix de son père résonnait comme elle avait résonné toujours, un peu voilée et traînante: Balthazar remplissait de temps en temps les verres, parlait du village, de l'hiver très dur, du maréchal ferrant, mort en octobre, de Jan Ketham, le calligraphe, qui s'était marié.

Kobus sourit.

— Avec la fille du maître d'école, raconta le meunier. Durant ses fiançailles, il envoyait chaque jour à sa promise un dessin représentant un cœur. Aujourd'hui ils se battent! Et Ketham vend les cœurs à ses clients de Dordrecht!

Puis il continua, heureux de parler:

— Mais Lisbeth, notre ancienne servante, est très heureuse en ménage. Elle a deux enfants, une fille en un garçon!

Un peu gêné par cette nouvelle, Kobus s'informa des gens de la famille, du cousin Smits, de l'oncle dans la ferme duquel on allait dîner tous les ans.

— Ils vont bien! Ils vont bien! Smits s'est fait affréteur de bateaux à Flessingue. Un de ses fils, celui qui jouait de la flûte, est diguier à Westcappelle.

Ils conversèrent jusqu'à ce que l'horloge sonnât minuit. Balthazar accompagna Kobus dans sa chambre; le lit était prêt!

— Il t'attendait aussi, dit le meunier.

Il disposa chaudement les couvertures autour du corps de son enfant, comme jadis.

— Bonsoir, père!

Kobus dormit profondément: le moulin le veillait, la maison le protégeait, maternelle; blottis dans la nuit, les paysages aimés guettaient son réveil, compagnons d'enfance, prêts à sourire.

MAX ELSKAMP

Puis, toujours et plus près encor
De la mer qui s'est faite en or,

Après les maisons les prairies
Et les derniers arbres en vie,

Voici, par leurs noms de baptême,
Au bout des fleuves qui les aiment,

Les plus douces nefs de mon port
Toutes en chœur et bord à bord.

Or, en leur fête, et pour l'ouïe,
Je vous salue, Anne-Marie,

Qui semblez porter des enfants
Dans vos voiles toujours en blanc,

Et ce m'est joie comme un cantique
D'enfin vous revoir l'Angélique,

A mâts nus de pomme à la bande
Et pourtant revenue d'Islande.

Mais lors, ainsi que Gabrielle,
Chantez haut vos voiles nouvelles!

Et ne pleurez plus, Madeleine,
Vos filets perdus à la traîne,

Puisqu'à tous il est pardonné,
Même au vent, les baisers donnés,

Pour qu'en joie autant qu'en caresses,
Ce soient tous les flots en liesse

Dans le concert où se complait
Haute la mer à chanter Mai.

Marie, épandez vos cheveux :
Voici rire les anges bleus

Et dans vos bras Jésus qui bouge,
Avec ses pieds et ses mains rouges,

Et puis encor les anges blonds
Jouant de tous leurs violons.

Or c'est matin vert aux prairies
Et, Marie, regardez la vie :

Comme elle est douce infiniment
Depuis les arbres, les étangs

Jusqu'aux toits loin qui font des îles ;
Et, Marie, regardez vos villes

Heureuses comme des enfants
Avec leurs cloches proclamant

Les paix naïves d'évangile
Du haut de tous les campaniles

Dans l'aube en or aux horizons
Que saluent, Marie-des-Maisons,

Les miens des tâches coutumières
Et dévoués tout à la terre.

Mais lors chantez, gais laboureurs
De mon pays où le meilleur

Est Flandre douce aux alouettes
Et dont les voix de joie concertent,

Et passez au loin, les vaisseaux
Sur la mer qui rit aux drapeaux,

Car Jésus tend ses mains ouvertes,
Marie, pour embrasser la fête

Que fait le ciel au prime jour
Ici de soie et de velours.

MAIS ALORS ICI DE VILLE EN VILLAGES

Mais alors ici de ville en villages,
Cloches sonnant haut pour ceux des métiers,
Voici s'en aller mon cœur à l'ouvrage,
Truelles aux mains et sabots aux pieds,

Avec les rouliers disant litanies
A chansons de près et grelots de loin,
Et les maçons marchant en compagnies
Aux routes où c'est vie à tôt matin.

Or bonheur acquis dès bâton en mains,
Puis si joyeux de rire et de ramage,
Tailleurs et vanniers encensant leur saint,
Vites de langue et dans tous les langages,

Voici les cordiers en chemin aussi,
Et dans leur moulin les meuniers qui chantent,
Puis vous les soldats en si beaux habits,
Eprises d'amour toutes les servantes,

Et lors charpentiers sur vos plus hauts toits,
Où c'est fête de marteaux à la ronde,
Mon cœur avec vous aussi tout en joie,
Et soleil à tous luisant sur le monde.

MOI JE NE SUIS QU'UN PAUVRE SACRISTAIN

Moi je ne suis qu'un pauvre sacristain
Qui trouve déjà trop grand son village,
Et, dans son clocher, vit ciel et nuages
A sonner sa cloche et regarder loin

L'hiver et l'été qu'ont les paysages,
Passer les vaisseaux quand c'est le matin,
Et s'aller en foi, au long des chemins,
Les gens de chez moi en pèlerinage.

Or aux horizons de toutes les vies,
Mon cœur a trouvé celle à son souhait,
Dans le monde ici si pur et si frais
Qu'on dirait que Flandre au loin se marie;

Et les miens ici, les autres là-bas,
Aux villes qui rient, aux villes qui pleurent,
Paix vous soit du temps, paix vous soit des heures,
Pour l'âme et le corps, les mains et les bras,

Car, heures des miens, à tous en partage,
Car, heures des miens, c'est un grand bonheur
De vivre en trêve, pour le vrai labeur,
Ici de si bon et doux héritage.

ET MAINTENANT VOICI L'HIVER

Et maintenant voici l'hiver
Et mon cœur qui s'était allé,
Revenu heureux dans sa terre
Sachant que tout est à aimer,

Depuis le ciel, depuis la mer
Jusque mieux et plus humblement
Les objets de toutes manières
Fidèles ineffablement.

Or foi mise ainsi dans les choses,
Alors voici mon testament,
Aux bois, à l'eau, aux fleurs de roses,
Léguant mes joies d'homme et d'enfant,

Car en arbres, toits et maisons,
A mains rouges mieux qu'en prières,
Tout me fut doux, tout me fut bon
Selon l'outil, selon la pierre,

Et repos me soit à présent
En eux après labeur et peine,
Et de mon blé, mauvais et bons,
A vous ici corbeille pleine.

MAURICE MAETERLINCK

Acte troisième, scène II : Une des tours du château. — Un chemin de ronde passe sous une fenêtre de la tour.

Mélisande, *à la fenêtre pendant qu'elle peigne ses cheveux dénoués.*

Les trois sœurs aveugles,
(Espérons encore).
Les trois sœurs aveugles,
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour,
(Elles, vous et nous).
Montent à la tour,
Attendent sept jours.

Ah ! dit la première.
Espérons encore,
Ah ! dit la première,
J'entends nos lumières.

Ah ! dit la seconde,
(Elles, vous et nous).
Ah ! dit la seconde,
C'est le roi qui monte.

Non, dit la plus sainte,
(Espérons encore).
Non, dit la plus sainte,
Elles se sont éteintes . . .

Entre Pelléas par le chemin de ronde.

Pelléas : Holà ! Holà ! ho !

Mélisande : Qui est là ?
Pelléas : Moi, moi, et moi ! . . . Que fais-tu là à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici ?
Mélisande : J'arrange mes cheveux pour la nuit . . .
Pelléas : C'est là ce que je vois sur le mur ? . . . Je croyais que c'était un rayon de lumière . . .
Mélisande : J'ai ouvert la fenêtre ; la nuit me semblait belle . . .
Pelléas : Il y d'innombrables étoiles ; je n'en ai jamais autant vu que ce soir ; . . . mais la lune est encore sur la mer . . . Ne reste pas dans l'ombre, Mélisande, penche-toi un peu, que je voie tes cheveux dénoués.

Mélisande se penche à la fenêtre.

Pelléas : Oh ! Mélisande ! . . . oh ! tu es belle ! . . . tu es belle ainsi ! . . . penche-toi ! penche-toi ! laisse-moi venir plus près de toi . . .
Mélisande : Je ne puis pas venir plus près . . . Je me penche tant que je peux . . .
Pelléas : Je ne puis pas monter plus haut . . . donne-moi du moins ta main ce soir . . . avant que je m'en aille . . . Je pars demain . . .
Mélisande : Non, non, non . . .
Pelléas : Si, si ; je pars, je partirai demain . . . donne-moi ta main, ta petite main sur mes lèvres . . .
Mélisande : Je ne te donne pas ma main si tu pars . . .
Pelléas : Donne, donne . . .
Mélisande : Tu ne partiras pas ? . . . Je vois une rose dans les ténèbres . . .
Pelléas : Où donc ? . . . Je ne vois que les branches du saule qui dépassent le mur . . .
Mélisande : Plus bas, plus bas, dans le jardin ; là-bas, dans le vert sombre.

Pelléas : Ce n'est pas une rose... J'irai voir tout à l'heure, mais donne-moi ta main d'abord : d'abord ta main...
Mélisande : Voilà, voilà ;... je ne puis me pencher davantage...
Pelléas : Mes lèvres ne peuvent pas atteindre ta main...
Mélisande : Je ne puis pas me pencher davantage... Je suis sur le point de tomber... — Oh ! oh ! mes cheveux descendent de la tour !...

Sa chevelure se révulse tout à coup, tandis qu'elle se penche ainsi, et inonde Pelléas.

Pelléas : Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ?... Tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi !... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour !... Je la tiens dans les mains, je la touche des lèvres... Je la tiens dans les bras, je la mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...
Mélisande : Laisse-moi ! laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !...
Pelléas : Non, non, non ;... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande !... Vois, vois ; ils viennent de si haut et m'inondent jusqu'au cœur... Ils sont tièdes et doux comme s'ils tombaient du ciel !... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux et leur belle lumière me cache sa lumière !... Regarde, regarde donc, mes mains ne peuvent plus les contenir... Ils me fuient, ils me fuient jusqu'aux branches du saule... Ils s'échappent de toutes parts... Ils tressaillent, ils s'agitent, ils palpitent dans mes mains comme des oiseaux d'or ; et ils m'aiment, ils m'aiment mille fois mieux que toi !...
Mélisande : Laisse-moi, laisse-moi, quelqu'un pourrait venir ...
Pelléas : Non, non, non ; je ne te délivre pas cette nuit...

Tu es ma prisonnière cette nuit; toute la nuit, toute la nuit...
Mélisande: Pelléas! Pelléas!...
Pelléas: Tu ne t'en iras plus... Je t'embrasse tout entière en baisant tes cheveux, et je ne souffre plus au milieu de leurs flammes... Entends-tu mes baisers?... Ils s'élèvent le long des mille mailles d'or... Il faut que chacune d'elles t'en apporte un millier; et en retienne autant pour t'embrasser encore quand je n'y serai plus... Tu vois, tu vois, je puis ouvrir les mains... Tu vois, j'ai les mains libres et tu ne peux m'abandonner...

Des colombes sortent de la tour et volent autour d'eux dans la nuit.

Mélisande: Qu'y a-t-il, Pelléas? — Qu'est-ce qui vole autour de moi?
Pelléas: Ce sont les colombes qui sortent de la tour... Je les ai effrayées; elles s'envolent...
Mélisande: Ce sont mes colombes, Pelléas. — Allons-nous en, laisse-moi; elles ne reviendraient plus...
Pelléas: Pourquoi ne reviendraient-elles plus?
Mélisande: Elles se perdront dans l'obscurité... Laisse-moi relever la tête... J'entends un bruit de pas... Laisse-moi! — C'est Golaud!... Je crois que c'est Golaud!... Il nous a entendus...
Pelléas: Attends! Attends... Tes cheveux sont mêlés aux branches... Attends, attends!... Il fait noir...

Entre Golaud par le chemin de ronde.

Golaud: Que faites-vous ici?
Pelléas: Ce que je fais ici... Je...
Golaud: Vous êtes des enfants... Mélisande, ne te penche

pas ainsi à la fenêtre, tu vas tomber... Vous ne savez pas qu'il est tard? — Il es près de minuit. — Ne jouez pas ainsi dans l'obscurité. — Vous êtes des enfants... *Riant nerveusement.* Quels enfants!... Quels enfants!...

Il sort avec Pelléas.

LA VIE DES ABEILLES

Étrange petite république si logique et si grave, si positive, si minutieuse, si économe et cependant victime d'un rêve si vaste et si précaire! Petit peuple si décidé et si profond, nourri de chaleur et de lumière et de ce qu'il y a de plus pur dans la nature, l'âme des fleurs, c'est-à-dire le sourire le plus évident de la matière et son effort le plus touchant vers le bonheur et la beauté, qui nous dira les problèmes que vous avez résolus et qui nous restent à résoudre, les certitudes que vous avez acquises et qui nous restent à acquérir? Et s'il est vrai que vous ayez résolu ces problèmes, acquis ces certitudes, non pas à l'aide de l'intelligence, mais en vertu de quelque impulsion primitive et aveugle, à quelle énigme plus insoluble encore ne nous poussez-vous point? Petite cité pleine de foi, d'espérances, de mystères, pourquoi vos cent mille vierges acceptent-elles une tâche qu'aucun esclave humain n'a jamais acceptée? Ménagères de leurs forces, un peu moins oublieuses d'elles-mêmes, un peu moins ardentes à la peine, elles reverraient un autre printemps et un second été; mais dans le moment magnifique où toutes les fleurs les appellent, elles semblent frappées de l'ivresse mortelle du travail, et, les ailes brisées, le corps réduit à rien et couvert de blessures, elles périssent presque toutes en moins de cinq semaines.

Tantus amor florum, et generandi gloria mellis,

s'écrie Virgile, qui nous a transmis dans le quatrième livre des *Géorgiques*, consacré aux abeilles, les erreurs charmantes des anciens, qui observaient la nature d'un œil encore tout ébloui de la présence de dieux imaginaires.

Pourquoi renoncent-elles au sommeil, aux délices du miel, à l'amour, aux loisirs adorables que connaît, par exemple, leur frère ailé, le papillon ? Ne pourraient-elles pas vivre comme lui ? Ce n'est pas la faim qui les presse. Deux ou trois fleurs suffisent à les nourrir et elles en visitent deux ou trois cents par heure pour accumuler un trésor dont elles ne goûteront pas la douceur. A quoi bon se donner tant de mal, d'où vient tant d'assurance ? Il est donc bien certain que la génération pour laquelle vous mourez mérite ce sacrifice, qu'elle sera plus belle et plus heureuse, qu'elle fera quelque chose que vous n'ayez pas fait ? Nous voyons votre but, il est aussi clair que le nôtre : vous voulez vivre en votre descendance aussi longtemps que la terre elle-même ; mais quel est donc le but de ce grand but et la mission de cette existence éternellement renouvelée ?
Mais n'est-ce pas plutôt nous qui nous tourmentons dans l'hésitation et l'erreur, qui sommes des rêveurs puérils et qui vous posons des questions inutiles ? Vous seriez, d'évolutions en évolutions, devenues toutes-puissantes et bien heureuses, vous seriez arrivées aux dernières hauteurs d'où vous domineriez les lois de la nature, vous seriez enfin des déesses immortelles, que nous vous interrogerions encore et vous demanderions ce que vous espérez, où vous voulez aller, où vous comptez vous arrêter et vous déclarer sans désir. Nous sommes ainsi faits que rien ne nous contente, que rien ne nous semble avoir son but en dedans de soi, que rien ne nous paraît exister simplement, sans arrière-pensée. Avons-nous pu jusqu'à ce jour imaginer un seul de nos dieux, depuis le plus grossier jusqu'au plus

raisonnable, sans le faire immédiatement s'agiter, sans l'obliger de créer une foule d'êtres et de choses, de chercher mille fins par delà lui-même, et nous résignerons-nous jamais à représenter tranquillement et durant quelques heures une forme intéressante de l'activité de la matière, pour reprendre bientôt, sans regrets et sans étonnement, l'autre forme qui est l'inconsciente, l'inconnue, l'endormie, l'éternelle ?

LE TRAGIQUE QUOTIDIEN

Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures. Il est facile de le sentir, mais il n'est pas aisé de le montrer, parce que ce tragique essentiel n'est pas simplement matériel ou psychologique. Il ne s'agit plus ici de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre. Il s'agirait plutôt de faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire entendre, par-dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée. Il s'agirait plutôt de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'une vie qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté ou de son Dieu. Il s'agirait encore de nous montrer et de nous faire entendre mille choses analogues que les poètes tragiques nous ont fait entrevoir en passant. Mais voici le point essentiel : ce qu'ils nous ont fait entrevoir en passant ne pourrait-on tenter de le montrer avant le reste ? Ce qu'on

entend sous le roi Lear, sous Macbeth, sous Hamlet, par exemple, le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes ou des Dieux, l'éternité qui gronde à l'horizon, la destinée ou la fatalité qu'on aperçoit intérieurement sans que l'on puisse dire à quels signes on la reconnaît, ne pourrait-on, par je ne sais quelle interversion des rôles, les rapprocher de nous tandis qu'on éloignerait les acteurs? Est-il donc hasardeux d'affirmer que le véritable tragique de la vie, le tragique normal, profond et général, ne commence qu'au moment où ce qu'on appelle les aventures, les douleurs et les dangers sont passés? Le bonheur n'aurait-il pas le bras plus long que le malheur et certaines de ses forces ne s'approcheraient-elles pas davantage de l'âme humaine? Faut-il absolument hurler comme les Atrides pour qu'un Dieu éternel se manifeste en nous, et ne vient-il pas jamais s'asseoir sous l'immobilité de notre lampe? N'est-ce pas la tranquillité qui est terrible lorsqu'on y réfléchit et que les astres la surveillent; et le sens de la vie se développe-t-il dans le tumulte ou le silence? N'est-ce pas quand on nous dit à la fin des histoires „Ils furent heureux" que la grande inquiétude devrait faire son entrée? Qu'arrive-t-il tandis qu'ils sont heureux? Est-ce que le bonheur ou un simple instant de repos ne découvre pas des choses plus sérieuses et plus stables que l'agitation des passions? N'est-ce pas alors que la marche du temps et bien d'autres marches plus secrètes deviennent enfin visibles et que les heures se précipitent? Est-ce que tout ceci n'atteint pas des fibres plus profondes que le coup de poignard des drames ordinaires? N'est-ce pas quand un homme se croit à l'abri de la mort extérieure que l'étrange et silencieuse tragédie de l'être et de l'immensité ouvre vraiment les portes de son théâtre? Est-ce tandis que je fuis devant une épée nue que mon existence atteint son point le plus intéressant? Est-ce toujours dans un baiser qu'elle est le plus

sublime? N'y-a-t-il pas d'autres moments où l'on entend des voix plus permanentes et plus pures? Votre âme ne fleurit-elle qu'au fond des nuits d'orage? On dirait qu'on l'a cru jusqu'ici. Presque tous nos auteurs tragiques n'aperçoivent que la vie d'autrefois; et l'on peut affirmer que tout notre théâtre est anachronique et que l'art dramatique retarde du même nombre d'années que la sculpture. Il n'en est pas de même de la bonne peinture et de la bonne musique, par exemple, qui ont su démêler et reproduire les traits plus cachés, mais non moins graves et étonnants de la vie d'aujourd'hui. Elles ont observé que cette vie n'avait perdu en surface décorative que pour gagner en profondeur, en signification intime et en gravité spirituelle. Un bon peintre ne peindra plus Marius vainqueur des Cimbres ou l'assassinat du duc de Guise, parce que la psychologie de la victoire ou du meurtre est élémentaire et exceptionnelle, et que le vacarme inutile d'un acte violent étouffe la voix plus profonde, mais hésitante et discrète, des êtres et des choses. Il représentera une maison perdue dans la campagne, une porte ouverte au bout d'un corridor, un visage ou des mains au repos; et ces simples images pourront ajouter quelque chose à notre conscience profonde, ce qui est un bien qu'il n'est plus possible de perdre.

GRÉGOIRE LE ROY

LE MOULIN

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le grain qui pousse au long des routes!
C'est le moulin
Qui fait le pain,
Le pain de ceux qui n'ont pas faim
Et celui des pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera le pain
Pour lequel ils prieront demain!

L'Eté, quand il tourne au soleil
Et que, de ses géantes ailes,
Il appelle
Les blés couchés aux champs vermeils,
Il est la tour de l'opulence,
La tour du temple d'abondance;
Et l'hiver, quand il geint dans le soir,
Qu'il tourne encore au clair de lune,
Il est, pour plus d'un et plus d'une,
La Vigie et le Phare et la Croix de l'espoir!

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le beau blé d'or du bord des routes.
C'est le moulin
Qui fait le pain!
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera, demain,
Le pain dont ils ont faim!

Quand le meunier, par sa lucarne,
Voit des blés jusqu'à l'horizon,
Il songe au bon pain qu'ils incarnent,
Il songe à la bonne moisson,

Il sait que la brise caresse
Les blés onctueux et lourds
Qui se couchent avec paresse
Et s'enlacent avec amour;
Dans leur rythme de vagues blondes,
Ils viennent pour nourrir le monde
Et semblent ramper au moulin!
Il voit déjà, par les ornières,
Les bœufs, traînant avec effort,
Sous des averses de lumière,
Les chariots d'or!

C'est du blé pour moudre au moulin!
Le beau blé d'or du bord des routes!
C'est du blé pour faire le pain,
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera demain
Le pain dont ils ont faim!

AIR DE GUITARE

Je chante un amour de ballade
Sans rancœur et sans trahison,
Un amour de vieille chanson,
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade . . .

Il est dans les refrains anciens,
Rempli de leurs plaintes fatales,
Dans les chansons sentimentales,
Et les vieux airs que l'on fait siens ;
Je m'en souviens.

Il est dans toutes les tristesses
De viole et d'accordéons,
Et le meilleur que nous ayons,
Sont ses rêves et ses faiblesses,
Et nos faiblesses;

Amour des aimés radieux
Qui vont, les soirs de clair de lune,
Avant le temps de la rancune,
Avant l'époque des adieux,
Tristes adieux,

Amour de tous ceux de la terre,
Qui s'aimèrent aux temps passés,
Amour des pauvres trépassés,
Celui d'hier et de naguère,
Et de naguère . . .

Amour au fond de nos amours ;
Un peu plaintif, un peu malade,
Un peu mesquin, même un peu fade,
Qu'on a dans soi depuis toujours,
Et pour toujours . . .

Amour, vieil amour de ballade,
Qui n'a jamais été, jamais !
Amour de vieille chanson, mais
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade . . .

LE PAIN

Je suis debout avant l'aurore
Et de l'effort de mes deux mains,
Je pétris dans mon blanc pétrin
La farine de mon blé d'or ;

Dans mon four de pierre et de glaise
Je boute le feu au sapin
Et, sur le bois réduit en braise,
Un à un, j'enfourne mes pains.

Je travaille jusqu'à la nuit
Et je ne sais d'autre lumière
Que celle dont la flamme éclaire
Mon four ardent et mon pain cuit.

Pentecôte, Noël et Pâques
Passent sans que vienne tomber
Un son de cloche dans ma cave,
Sourde l'hiver comme l'été.

Mais j'ai beau cuire tous les jours,
Tous n'en ont pas qui m'en demandent,
Car la faim du pauvre est plus grande
Que mon grenier et que mon four !

ALBERT MOCKEL

LA BALLE D'OR

La princesse de Sellives était si jolie qu'elle n'y avait jamais pris garde.
Que son visage fût sans défaut, certes il y a là de quoi surprendre; mais qu'elle n'y pensât point, il ne faut pas s'en étonner. Les princesses qui ne sont que très jolies voudraient bien le devenir tout à fait, et celles qui ne le sont qu'un peu s'ingénient à l'être davantage; elles ont souci de leur ajustement, combinent des artifices, — et ainsi occupées, ornant leur chevelure, se mirant beaucoup, elles s'entretiennent avec délice dans l'idée que leurs grâces sont faites pour la joie des yeux. Quant à la princesse de Sellives, étant plus parfaitement jolie que toutes les filles de cette terre, elle ne songeait nullement à sa parure et ne se mirait point; mais elle était exquise avec simplicité.
Les historiens du Roi son père l'ont décrite et louée de mille sortes, et par d'innombrables images entre lesquelles il est malaisé de choisir. Il semble qu'elle n'eut pas la noblesse idéale de la princesse Alise qu'on cite au pays d'Avigorre, et dont la beauté fut à ce point harmonieuse qu'on n'en devinait pas la splendeur. Tout au contraire, le charme de la princesse de Sellives rayonnait autour d'elle comme la clarté d'un sourire. Elle seule ne s'en était pas avisée, en son insouciance.
Espiègle et vive, comblée de tous les dons, la princesse était plus joyeuse qu'un matin de soleil. Chose incroyable, on affirme que cette jeune personne n'avait jamais souhaité de se voir autrement qu'elle n'était. C'est pourquoi, jusqu'au jour de sa grande aventure, elle avait ignoré les tortures du désir, qui nous viennent de vouloir changer. Elle les apprit enfin, par la faute d'une balle d'or.

C'était une grande balle d'or remplie d'autres balles d'or plus petites, présent de la fée Lazuli, sa marraine. On la

faisait rouler devant elle pour la divertir, et les petites balles résonnaient alors au dedans de la grande avec une vibration plus claire que celle des clochettes à l'église. Ce jeu l'enchantait.

— *Glinng! Glinng!* criait-elle en jetant sa balle. Et la balle disait *glinng! glinng!* à son tour en descendant de marche en marche le grand escalier de marbre noir, et la petite princesse battait des mains, chantait comme un oiseau sauvage et se laissait glisser sur la rampe pour atteindre la balle sur le dernier degré.

Quand elle fut majeure et bonne à marier, ayant déjà quinze ans, on ne lui permit plus de descendre par la rampe; mais elle jouait encore à cœur joie dans le parc où son globe d'or tintait sur les balustres des terrasses; et la vieille duchesse, sa gouvernante, en prenait texte pour lui enseigner la morale.

— Princesse, répétait-elle, rappelez-vous ce qu'a dit votre marraine la fée : cet or est votre image. Tâchez que vos pensées fassent dans votre esprit une musique aussi claire que les petites balles dans la grande.

Or la princesse de Sellives était la plus intelligente des princesses, et elle en devint bientôt la plus cultivée. Cela se fit naturellement et sans qu'elle en eût pris la peine, car elle devinait tout avant d'y avoir songé. En outre, elle aimait les livres des trouveurs d'aventures, parce qu'il y a là toutes sortes de figures en couleur et qu'on y voit de belles histoires : celle d'Yvain et du lion, celle du chevalier de Lorraine avec le cygne, et puis Renaud à Montessor, Aucassin dans sa tour, et le Dit nouveau du Désamoré qui mangea l'herbe amère.

Rien de tout cela n'émouvait la princesse, mais elle s'en amusait beaucoup et savait en parler à propos.

On ne se lassait pas de la voir; l'écouter était un délice, et les plus malveillants n'auraient pu lui reprocher qu'une

chose. Ses dires, comme sa beauté, avaient la transparente pureté d'une source, mais sa voix ressemblait à celle des enfants de chœur, dont la suavité est vierge de vibration humaine.
Et la princesse, n'ayant jamais aimé, n'avait en vérité pas plus d'âme que n'en n'ont les ondines, les lutins et les bergeronnettes, pas plus d'âme que cette étincelante balle d'or qui rebondissait devant elle et qui chantaient *glinng ! glinng !* d'un ton si clair, si gai, — si éperdument vide.

Il advint qu'un jour la princesse s'en fut dans les jardins du palais et regarda des buissons de roses où voltigeaient les bêtes ailées de l'air.
Bien qu'elle fût déjà grande, elle jouait encore comme une enfant. Ce jour-là il lui prit fantaisie d'atteindre au vol les papillons en lançant sur eux sa balle d'or ; et comme elle en poursuivait un, courant à perdre haleine, la balle qui roulait devant elle se trouva sous ses pieds, et la princesse tomba si malheureusement que le bout de son nez rencontra un petit caillou pointu.
Lorsqu'elle rentra au palais, elle avait au bord de la narine gauche une blessure très étroite mais cruelle, d'où tombait de temps en temps une petite goutte de sang.
Les plus grands médecins du royaume y épuisèrent leurs soins. Par malheur, il eût fallu d'un certain taffetas très adhérent que l'on fabrique dans une île d'Argilée. Or il est vrai qu'on avait envoyé tout de suite un vaisseau pour en rapporter au moins vingt coudées ; mais le capitaine du navire ayant rencontré en mer un marchand de choses précieuses, lui donna tout le taffetas et vingt pièces d'or en outre, en échange d'une parure dont il fit présent à une personne sans mœurs.
Malgré ce désastre la blessure fut guérie, et il n'en demeura plus rien. Rien ? Non vraiment, rien du tout : à peine une

cicatrice, et si menue que personne n'aurait pu la voir sans lunettes.
Mais la princesse *savait* que la cicatrice était là. Désormais, quelque chose manquait à sa beauté, et elle se trouvait toute pareille à sa balle d'or qui, depuis le choc terrible de la chute, ne rendait plus le son pur d'autrefois. Au lieu du *glinng! glinng!* clair et gai, elle disait maintenant *glenng-glienng, glenng-glienng,* avec une voix un peu fêlée qui faisait mal à l'âme.
Tous les courtisans, il est vrai, entendaient encore *glinng! glinng!* comme jadis. Mais la princesse pensait que les charges de la cour rendent parfois l'ouïe un peu dure, comme elles rendent la vue un peu basse.
Dans sa colère elle avait brisé tous les miroirs. Dès qu'on s'approchait d'elle, elle savait bien qu'on regardait tout juste ce qu'il ne fallait pas regarder: non plus ses yeux, ni son front, ni sa bouche, mais le bout de son nez avec la cicatrice. Et cette idée la rendait si malheureuse, qu'un jour elle quitta le palais sans rien dire, pour chercher l'apaisement dans la solitude.

Elle avait cheminé longtemps, au hasard, sans autre souci que d'aller devant elle. Vers le déclin du jour elle entendit le bruit des vagues; ses petits souliers d'or foulèrent le sol mou de la grève, et elle se mit à marcher au pied de la falaise, le long de la mer. Or, comme elle contournait une pointe de rocher, elle aperçut une grande barque peinte en bleu que l'on avait hâlée sur la plage, et d'où montait vers elle une harmonie très douce. La princesse s'arrêta, interdite. Car elle sortait pour la première fois, et la musique était bannie du palais de son père.
„La musique, affirmait le Roi, est un divertissement que se donnent les bêtes des bois et des champs; mais il faut, pour les hommes, des choses plus sérieuses."

La princesse avait lu beaucoup de livres, et elle se demanda si cette étrange merveille était bien celle-là qu'ils décrivent. Jusqu'alors elle n'avait ouï d'autres chants que le pépiement des oiseaux et le *glinng! glinng!* de sa grande balle d'or qui faisait *glenng-glienng* à présent... Mais les voix des violes étaient bien plus belles! C'était comme si la brise eût parlé, et noué d'ineffables dires à son souffle suave.
La princesse s'était approchée curieusement; elle découvrit alors, couché sur le sable, un homme qui faisait miroiter aux derniers rayons du soleil des parures et des joailleries. L'idée lui vint aussitôt qu'il pourrait réparer sa balle d'or et en changer le son, puisqu'il gouvernait ainsi toutes les voix de l'air.
— J'ai besoin de ton art, dit-elle d'un ton assez impérieux.
L'homme se leva. Il était vieux de près de quarante années, mais de mine encore assez fière bien que la princesse ne le trouvât point beau. Il ressemblait singulièrement à un certain prince au nom oublié, dont elle avait vu le portrait figuré sur le parchemin dans les chants romancés d'un trouvère; et le roman contait par raillerie la triste fortune de ce prince, lequel fut déçu par les fées, et gagna le mal fameux de croqueminutabolie pour avoir mangé par deux fois de l'herbe amère, que les mages ont appelée "bulle-d'azur".
L'homme n'avait point des habits de prince, mais il portait à son chapel une guirlande de fleurs bleuâtres comme il en croît sur le sable des grèves. Il salua la princesse d'un sourire:
— Je suis marchand de choses précieuses, dit-il, et je parcours les mers pour les porter de plage en plage. Gentille fillette, j'ai des pierreries inconnues qui vous amuseront. Voulez-vous les voir? Moi, je serais trop heureux d'effacer un moment la tristesse de votre visage d'enfant.
La petite princesse fut très fâchée de ce discours.

— Je ne suis plus une enfant et je ne suis pas triste du tout, dit-elle en frappant du pied. Je suis fille de roi ! Mon père commande à des armées, et ses flottes ont vaincu l'océan jusqu'au bout du monde.
— Certes, dit l'étranger. Et pourtant vous êtes triste.
Elle devina qu'il la regardait comme tout le monde, là où il ne fallait pas la regarder. Elle en ressentit une grande honte.
— Hélas, dit-elle, vous aussi vous l'avez vue ! Ils *la* voient tous, sans oser le dire. Elle ne paraît pas bien grande, et pourtant on n'aperçoit qu'elle... Et puis j'ai cette balle d'or dont le son n'est plus pur. Entendez-vous ? Elle fait *glenng-glienng* misérablement... autrefois son or sonnait juste et clair.
La petite princesse oubliait son orgueil. Elle avait un peu peur, si loin de son palais, et se sentait énervée et confuse auprès de cet homme inconnu qui avait compris son chagrin. Le marchand de choses précieuses ne répondit rien quant à la cicatrice ; mais il prit la balle d'or, et écouta longuement.
— Il y a en elle quelque chose de blessé, dit-il enfin ; mais il faut une ouï subtile comme la vôtre ou la mienne pour s'en aviser. Consolez-vous. D'une petite blessure il peut naître un grand bien. Je connais une princesse, la plus jolie et la plus intelligente qui soit ; mais son esprit vibrait tout seul en elle, et son cœur éteit si occupé à l'entendre qu'il n'avait jamais pris le temps de parler. Un beau jour elle fit à son orgueil une imperceptible ouverture par où l'amour entra... Vous n'avez jamais aimé, je pense ? Vous êtes vierge, je le lis dans vos yeux.
La princesse était stupéfaite qu'on osât lui parler ainsi. Elle se trouvait humiliée ; elle était seule et sans courage, elle eût voulu pleurer. Sans doute, c'était cette musique ! Elle regarda de toutes parts, cherchant un réconfort, et se sentit encore plus seule.

Le jour défaillant l'environnait de sa mélancolie. Là-bas, le jusant fuyait sur le sable où la vague murmurait à peine. Déjà flottait la paix qui accompagne le soir, et la princesse, vaincue par cette douceur, se sentait frémir de faiblesse. L'Etranger la considérait en souriant, comme s'il eût étudié ce qui se passait en elle. Il contemplait ses longs yeux bleus si sombres et si humides, ses traits doucement allongés, et la grâce d'une chevelure blonde et recercelée où se jouaient les lueurs du couchant. D'une guirlande de fleurs d'or, posée sur le front, tombaient de minces chaînettes ornées de pierres d'hyacinthe qui se mêlaient aux boucles; car la princesse aimait à se parer depuis le grand malheur, pour faire oublier sa disgrâce. Sa robe d'un violet léger, laissant libres et nus le col et les bras, découvrait à demi l'un des seins; elle était bordée d'or et se gonflait en plis sur la ceinture d'améthyste d'où elle ondulait comme une vague jusqu'aux petits souliers d'or.

L'Etranger se détourna enfin. Il prit la balle et s'en fut la poser au fond d'une grande coupe de bronze qui résonnait comme une cloche. Alors il fit un signe, et les luths et les violes commencèrent une lente mélodie.

C'était un chant si beau que la petite princesse joignit les mains en son ravissement. La musique semblait ondoyer et se balancer dans l'air comme une fine ramure aux feuilles d'or. Elle avait, dans les notes les plus graves, des voix profondes comme la douleur, et lorsqu'elle frémit à l'aigu on eût dit que des anges, unis à des rayons, répandaient la clarté sur d'invisibles lèvres ... La coupe de bronze vibrait comme une cloche, la balle d'or vibrait dans la coupe, et l'Etranger parlait doucement à la princesse qui écoutait confusément les mots mêlés à la musique.

Il contait de belles histoires de rois, de princes et de fées: l'histoire du prince Jerzual d'Urmonde qui partit pour chercher une terre inconnue, et ne revint jamais; l'histoire

des enfants égarés dans les bois, et la Voix mystérieuse qui s'était élevée dans le silence pour leur dire des choses inconnues, des choses très simples et surprenantes, des choses dont on ne sait pas les mots mais qu'on ne peut plus oublier jamais. Il contait aussi l'histoire d'Alise d'Avigorre, la vierge si parfaitement belle que les princes de la terre ignoraient sa beauté ; et comment le prince d'Argilée la comprit et sut en un moment la faire sourire et pleurer...
La musique résonnait encore, quand l'Etranger se tut ; mais la petite princesse demeurait immobile, attentive aux accords, l'esprit perdu comme dans une vapeur de lumière. Elle n'avait plus d'orgueil, elle oubliait de penser ; un transparent nuage semblait environner son front et s'élever au-dessus d'elle vers des régions secrètes et rayonnantes ainsi qu'on en voit dans les rêves... Le ciel paraissait transformé, et la mer, et la plage. Toutes choses tremblaient d'une beauté nouvelle.
Elle se sentait faible et légère comme si ses pieds n'eussent pas touché la terre, et elle entendit à peine le vendeur de choses précieuses qui marchait vers la barque et en rapportait la balle d'or.
— Elle est guérie, disait-il, mais pas complètement sans doute... Ecoutez !
Il la frappa légèrement. Elle rendit aussitôt un son pur et clair, *Glinng!* le son d'autrefois; mais il s'y joignait un son plus grave que l'on ne percevait pas jadis: Glanng, Glanng, — une ondulation frémissante et vaste que la princesse écouta en tremblant.
— Oh! dit-elle tout bas, c'est beau comme les cieux ! On dirait que mon âme apparaît et me parle...
— Je crains qu'elle ne garde pas longtemps cette vibration profonde, dit le Marchand de choses précieuses. Il faudrait pour cela...
— Que faudrait-il?

Il la regarda bien en face.
— Il faudrait rendre invisible la cicatrice que je vois *très distinctement* au bout de votre nez.
La princesse écouta sans révolte ces mots qui l'auraient naguère consternée.
— Je ne pense plus à ma cicatrice. Qu'importe!
— Mais il faut que personne n'y paraisse plus songer, et peut-être cela arrivera-t-il un jour.
— Oh! dit la petite princesse. Et pourquoi?
— Parce que vos yeux seront changés. Ils auront un rayonnement nouveau, une flamme secrète et insoutenable. Ils seront comme le soleil lorsqu'on ne le distingue pas et qu'il nous éblouit à travers les brumes du matin; alors celui que vous regarderez ne pourra plus voir que vos yeux, et toute votre âme dans vos yeux.
— Quel jour étrange que celui-là, murmura la princesse. Et elle ajouta d'un ton pensif.
— Je sens que je le désire déjà. Mais comment saurai-je qu'il est venu?
— La balle d'or vous en avertira, puisqu'elle est fée, dit l'Etranger en souriant. Il y aura trois notes dans son chant.
— Trois notes?
— La première dira *Glinng!* la deuxième dira Glanng! la troisième dira Glonng.
— C'est singulier, fit la petite princesse. Le premier son est clair comme mon esprit. L'autre, je l'écoute en moi-même sans pouvoir exprimer ce qu'il dit. Mais, qu'est-ce que ce troisième son si secret et si ample, dont j'entends parler pour la première fois?
— C'est le son harmonique le plus grave, celui qui nous envahit le cœur, et qui ne se révèle jamais si l'on n'a pas compris les voix de la musique. Il résonne puissamment comme la mort, mais avec un frémissement ineffable qui propage la vie et la joie...

— J'écoute et je ne devine pas, dit la petite princesse. Ma balle n'a toujours que deux sons.
— Hélas, dit le Voyageur, il ne m'appartient pas de lui donner le troisième. D'ailleurs il me faut vous quitter ; la mer remontera bientôt, on prépare ma barque. Et voici que déjà les musiciens jouent comme pour m'avertir…
La princesse leva sur lui ses yeux bleus dont le regard suppliait doucement.
— Restez encore. J'entends ici tant de choses que je ne connaissais point… Et puis cette harmonie m'émeut. Elle soulève et suspend ma pensée qui flotte avec elle comme une écharpe au vent… Je suis triste. Il faut que vous parliez encore pour me distraire. Qu'importe si je ne comprends pas ! Je voudrais… je voudrais tant de choses ! et pourtant je ne sais pas ce que je veux…
La musique auprès d'eux faisait chanter la solitude. On eût dit que des ombres, tendres et tristes, passaient avec la mélodie dans les replis du jour mourant… Et le Voyageur dit l'histoire du prince de Persaigues, que l'on appelle aussi le chevalier Désamoré, — celui qui reçut les baisers de la fée Mélivaine et qui, pour l'oublier, s'enfuit par toute la terre. Et tandis qu'il contait ainsi, la princesse s'aperçut que ses lèvres tremblaient. Elle-même sentait son cœur s'emplir d'une inexprimable pitié.
— Vous lui ressemblez, disait-il, et vous êtes blonde et svelte comme le sont les fées.
— Oh ! dit la petite princesse, aurais-je donc pu trahir comme elle ?
— Oui, vous lui ressemblez, mais comme la bonté qui sourit ressemble à l'amertume du rire… J'ai rencontré le chevalier. Depuis bien des années il a oublié Mélivaine. On dit que s'il s'attriste, c'est de ne plus aimer. Il parcourt toutes les mers sans y chercher personne, et sa joie est de porter ainsi, de plage en plage, des colliers et des bracelets que

les jeunes hommes achètent pour les femmes, et qui servent à parer les baisers.

— Il s'attriste de ne plus aimer, murmura pensivement la petite princesse. S'il me voyait... il m'aimerait peut-être? Ce n'est pas défendu...

L'Etranger la regarda longuement.

— Simple petit cœur de vierge, dit-il enfin d'une voix à la fois tendre et brusque, comment comprendrais-tu un cœur vieilli comme le sien? Voudrais-tu donc lui faire mal à ton tour?

— Non, dit-elle doucement; je le consolerais comme une sœur. Je le plains de ne plus croire. Il me semble que je crois, à présent. Je ne sais pas ce qui se passe en moi. Je voudrais répandre la joie, et je souffre. Tout le monde n'est donc pas heureux sur la terre? Se peut-il qu'il soit seul... Oh parle-moi encore de lui.

Alors l'Etranger décrivit les longs voyages, les terres que l'on découvre et où l'on ne s'arrêtera jamais. Il y a des îles si belles qu'on donnerait toute sa vie pour y demeurer un seul jour; mais elles fuient devant le navire, et lorsqu'on pense atterrir à leurs plages elles se fondent dans la brume, sur les eaux. Puis il dit la mélancolie de la solitude, quand la nef aux voiles bleues oscille lentement sous le silence des nuits de lune. Il dit l'approche des ports où nul ne vous attend, les cris et les rires, les hommes qu'on entend chanter sur le rivage, et les femmes belles et douces qui sourient et qu'on voudrait aimer... A celles-là on sourit aussi, sans rien dire, et l'on passe; car il ne faut pas toucher l'illusion, et l'âme devient plus grande lorsqu'elle a longtemps aspiré.

Il parlait d'une voix lente et grave; et la princesse, en l'écoutant, contemplait l'étendue mobile de la mer. Le soir, peu à peu descendu, rendait plus profonds les lointains. Les derniers rayons défaillaient sur la tranquille ondulation des flots; ils caressaient le sable humide abandonné par le

jusant, et la lumière était comme un transparent réseau, fait de mailles violettes et d'or et couleur d'iris...
Les luths et les violes avaient tû leur musique. Mais une autre harmonie, longuement propagée, peu à peu s'élevait des mille voix indistinctes de la mer, de la plage et des plaines cachées. De temps en temps une vague retombait sourdement, là-bas, sur le sable, et alors le silence semblait régner soudain.
Le voyageur ne parlait plus. Il regardait la petite princesse dont les yeux brillaient étrangement... Elle releva la tête, et une larme étincela dans ses cils. Et cette larme n'était venue ni pour le chevalier inconnu ni pour l'Etranger, dont les lèvres tremblaient encore. Mais elle était montée d'une chose très vague, immense et profonde que la princesse avait sentie en elle, et c'était une larme d'amour.
La princesse voulut cacher ses yeux. A ce moment la balle d'or s'échappa de ses doigts, rebondit sur un galet... et l'on entendit distinctement trois sons.
— *Glinng!* disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur!
— Glanng! disait l'autre, mon âme a parlé!
— GLONNG! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert!
Et la dernière vibration était si étrange, si troublante et si belle, que le voyageur s'enfuit brusquement, n'osant pas l'écouter davantage.

On assure qu'il fit bien, car la princesse aimait, mais elle n'aimait personne. Il était assez laid, et si elle l'avait reconnu tout à coup, la flamme de ses grands yeux se serait attristée. Il faut laisser à la jeunesse l'amour, à la force l'action, à la maturité la joie de la sagesse et celle de voir aimer en regardant agir.
Or, il est vrai que la princesse demeura stupéfaite et confuse, ne sachant quel indicible vide achève notre premier émoi, et quel amer parfum se mêle aux roses de l'amour.

Mais lorsqu'elle s'en fut retournée toute songeuse au palais du Roi son père, elle s'aperçut que la balle d'or frémissait encore comme une cloche, et répandait trois sons :
— *Glinng!* disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur!
— Glanng! disait l'autre, mon âme a parlé!
— GLONNG! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert!
Car la petite porte du cœur est telle, qu'une fois entrebâillée elle ne se referme plus. Et si les chevaliers vieillis ne peuvent la franchir, les jeunes princes n'ignorent pas ce qu'il faut pour en faire battre le léger vantail.

FERNAND SÉVERIN

AMOUR

— Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul, et combien alarmé!
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères:
Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.

Que sais-je? Ils m'ont parlé de haine et de colère...
O vous qui savez tout, quel langage est le leur?
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère?
Ou m'avez-vous fait don d'une rare candeur?

Hélas! car je ne sais qu'aimer! Qu'il vous souvienne,
Mon Dieu, de vos présents célestes, et voyez!
De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces dons oubliés.

— O candeur! Je t'absous, enfant, de ton offense.
Mais à quoi bon? Moi-même, ignoré-je mes dons?
Tant ce cœur où les cieux ont mis leur innocence,
S'il ignore l'offense, ignore les pardons!

Recherche le méchant! Aime-le pour lui-même.
Livre-toi! Ne sois point avare de ton cœur;
Et si l'infortuné se dérobe à qui l'aime,
Fais-toi jusqu'à son âme un chemin de douceur.

Tu pleures d'être seul? Va, je suis dans ton ombre.
Tu te débats en vain sous les affronts subis;
Rassure-toi, pauvre âme, un ange en sait le nombre:
Toute gloire durable est faite de mépris.

Sache-le, cet amour, dont le feu te pénètre,
Loin d'être un juste échange, est un pur abandon;
Celui-là sait aimer qui, livrant tout son être,
Si grand que soit son cœur, l'estime un faible don.

Aime ! Car ta richesse est dans ton indigence !
Aime ! Et si ton cœur saigne, o mon fils, aime encor !
Et sache que leur haine et leur indifférence
Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.

LA SŒUR QUI N'EST PLUS

Et ce fut leur amour, ce doux, ce seul silence.
Quand elle vit son cœur, et toute cette enfance!
À peine gémit-elle: „Hélas! et vous aussi?"

C'était comme un parfum des champs après les fièvres,
Ce deuil des yeux avec ce sourire des lèvres.
„Sans doute, pensait-il, des anges sont ainsi."

Et c'était un beau soir, triste et tendre, d'automne.
Elle s'abandonnait comme une fleur qu'on donne,
Une humble et belle fleur, quelque lys dédaigné.

Cher cœur grave, resté profond comme l'enfance,
Offensé dans ses lys et content de l'offense;
Plus riche mille fois de ce qu'il a donné!

Chère enfant! cet automne allait à vos simplesses,
Quand, de vos lentes mains, vous dénouiez vos tresses
Pour mêler vos cheveux de ses dernières fleurs.

Ce fut tout votre amour, chère enfant, chère sainte,
Ce silence d'un soir en cette longue étreinte,
Rare comme ces fleurs, lointain comme ces pleurs!

LA CHANSON DOUCE

„Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte:
La nuit, bleuâtre et tiède, entre, avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instant, dans la paix de mon cœur.

Qu'il est doux d'être au monde! Et d'aimer! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux . . .
J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.

Rapproche-toi . . . L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi! Tout nous sépare encore!
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore:
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant! Les morts, qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour . . .
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime . . . En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes!
Ah! parle, parle encor! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, aux inflexions frêles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.

Prolonges-en toujours la douce résonnance!
C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or.
Endors-toi . . . J'entendrai chanter dans le silence
Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

. . . Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte:
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur."

PAUL GÉRARDY

I Les poètes subtils et les joyeux amants,
Qu'ils disent leurs chansons ou qu'ils mènent la ronde
Seront mes compagnons dans la fête du monde.
Les baisers affolés dans les rythmes ardents
De la chair dure et nue et des hanches mouvantes,
Les voluptés en fête et le rêve émouvant
Des bras harmonieux et des mains attendues
Cueillant la fleur des seins pour les bouches tendues
Et la chair qui se donne et la chair qui se prend:
Voilà la fête ardente et la divine orgie
Selon le rite heureux des sages Arcadies
Quand fleurissait le rire énorme du grand Pan.
Et je vivrai ces joies de chansons et de rondes
Si j'ai pour compagnons dans la fête du monde
Les poètes joyeux et les subtils amants.

II J'ai rencontré Platon au détour de ma route
Où Duns-Scott lui disait des choses très subtiles.
Je menais le troupeau de mes chèvres qui broutent
L'herbe tendre parmi les épines hostiles
Et je cueillais des lys en chantant et des roses.
Lors Platon vint à moi las de philosophie:
„Oh donne-moi tes fleurs et leur joie blanche et rose!
La bonne part, c'est toi, pâtre, qui l'as choisie;
Car toute la sagesse humaine elle est enclose
En la blancheur des lys et le parfum des roses."

LA FIN DE LA RONDE

Byzantins de Byzance, écoutez à vos portes !
Les pas de barbares cohortes
Endeuillent le silence
De rudes cadences
Et chantent les effrois de la venue prochaine
Dans le vent tiède de la plaine.

Aujourd'hui les chansons et la mort pour demain !
Toute la volupté du vin
Dont nos amours s'enivrent
Et la joie des livres
Qui chantent l'épopée languide de leur gloire
Encore au fond de nos mémoires ;

Et les carillons clairs de mille campaniles
Et tous nos grands dieux puérils
Aux yeux d'étranges pierres
Illustres et claires
Où les prêtres tremblants voyaient dans l'avenir
Les hordes barbares venir ;

Demain, demain et tout au gai soleil levant
Sera de la pousière au vent !
Aux barbares nos filles
Donneront, tranquilles
En la perfide joie des grands sourires vagues,
De leurs longs doigts blancs l'or des bagues.

Les esclaves haineux ont déjà fui les portes
Et vont au devant des cohortes
Porteurs de nos trésors ;
Nos icones d'or,
Nos lamentables christs sur émail rose et bleu
Aux longs regards vagues et creux ;

Nos vierges aux yeux pleins de mystères charnels
Nos reliques et nos missels,
De nos défunts espoirs
Souvenirs d'ivoire . . .
Et le rire joyeux des grands enfants barbares
Eclate à l'aspect de nos gloires!

Oh ce rire, ce rire et sa joie grande et saine!
Hélas! et sa joie courte et vaine . . .
O grands enfants sauvages,
Grands enfants très sages,
Puissiez-vous ne jamais sentir au fond du cœur
Que rien ne vaut qu'on rie ou pleure.

Et venez, gais porteurs de la mort en nos joies!
Nos fronts que la fatigue ploie
De trop de choses sues,
Attendent vos massues . . .
Donnez, vous qui savez l'immensité de vivre,
Au feu la sagesse des livres . . .

Ainsi se clôt le rêve et les chansons se taisent!
Les folles bouches qui me baisent
Ont des râles d'effroi . . .
Je ne sais . . . en moi
Il chante encor comme un oiseau dans une tombe . . .
Rentrez acteurs, la toile tombe!

Toutes portes au large ouvertes aux cohortes!
Ah, qui courra fermer les portes?
Car moi, trop las du rêve
Des vers que j'achève,
Je ne puis et j'irai tout au plus pour les voir
Au haut des terrasses m'asseoir.

ANDRÉ FONTAINAS

LA PROPICE RENCONTRE

Voici l'aube propice et le divin matin
Sourire à l'Esseulé de la forêt mauvaise,
L'âpre et longue rumeur des nuits lourdes s'apaise,
Le chant clair du soleil s'éveille au ciel lointain.

Au frais parfum nouveau de la sauge et du thym
Son âme s'éblouit et la brise qui baise
La mer céruléenne au pied de la falaise
A refleuri d'espoir l'orgueil de son destin.

Il sent renaître en lui la gloire de la Joie
Et l'ardeur de son rêve héroïque flamboie
Telle la fête en feu de ce matin vermeil,

Et bientôt ses yeux voient à l'horizon, très calmes,
Au pas de leurs chevaux, et lui tendant leurs palmes,
Les Rois qu'il a crus morts marcher dans le soleil.

LA MORT DE LA DANSEUSE

L'encens enlace de vapeurs sa danse molle
Et selon la courbe flexible de ses reins
Se mêle à des parfums rôdeurs emmi les crins
De sa chevelure asiatique d'idole.

Seule entre ses doigts nus la naïve corolle
D'une fragile fleur à flétrir les chagrins,
Languissante se meurt aux baisers purpurins
De son avide lèvre où trop d'amour l'isole.

Elle danse en la nuit déserte du tombeau,
Dédaigneuse de la ténèbre, où le flambeau
Expire en pâles fleurs de lueur douloureuse;

Et soudain, ô l'enfant qui fut reine d'un roi,
Sans voir l'horrible geôle où se mourrir d'effroi,
L'ivresse de la danse est sa mort bienheureuse.

GEORGES MARLOW

Urne d'espoir, Miroir de gloire,
Temple de songe, Tour d'ivoire,
Marie aux lèvres de victoire,

Chapelle d'or où l'âme en peine,
Que la main de l'enfance mène,
Chante avec les catéchumènes,

Marie aux Étoiles, Doux Glaive
Que les calmes élus du Rêve
Vers le ciel de l'amour élèvent,

Phare de Bonté, Notre Dame
De l'Espérance, que réclament
En tremblotant toutes les âmes,

Malgré ses crimes et ses fautes
Le pécheur qui gravit la côte,
Avec son agnelle qui saute,

Le front courbé dans la poussière,
Bannit sa plainte coutumière
Fier de votre seule lumière . . .

Afin que vos saintes paroles
Etouffent ses paroles folles
Il vous apporte des corolles,

Il vous amène son enfance
Meurtrie hélas par les offenses
De ses trop vaines souvenances,

Et pour que vous soyez propice
A ses vœux où des précipices
D'orgueil, s'ouvrent tristes complices

De ses rêves, il vous apporte
Le bouquet de ses chansons mortes
Que malgré lui la brise emporte . . .

O Marie, acceptez l'offrande
De ce pauvre enfant qui demande
La paix et non plus la tourmente!

A LA MÉMOIRE DE VICTOR REMOUCHAMPS

J'écoute, ô noble Ami, ta voix qui vient d'ailleurs,
Allégée à présent du poids de tes douleurs
Et cependant si fière et si vibrante encore,
Que j'ai peine à te croire en allé pour toujours!
Elle tressaille en moi, grave image sonore,
Et je te vois passer, ainsi qu'aux anciens jours,
Apôtre halluciné de la mélancolie,
T'extasiant devant la nature embellie
Par les songes hautains voilés de pleurs secrets
Dont ton âme enchantait sa pure solitude.
Je t'évoque, abritant à l'ombre des forêts,
Le douloureux émoi de ton inquiétude
Ou dans les plaines d'or de ton pays natal,
Si belles sous le clair manteau sacerdotal
Des bruyères, penchant sur l'énigme des choses
Ta vie, urne sacrée où se mouraient des roses.
Maintenant tu n'es plus qu'une ombre : Le Destin,
Dont tu voulus forcer les pièges et les charmes,
T'a défendu l'accès du Temple clandestin
Où l'Amour et la Mort lui fourbissent ses armes.
O chercheur obstiné, sublime et doux Ami,
Vers la retraite obscure où tu t'es endormi,
Je viens, l'âme offensée et lourde de tristesse.
T'apporter, pâle offrande, un peu de ma jeunesse
Dans ces fleurs que je tresse en couronne de deuil
Autour du vert laurier qui jaillit de ton seuil.

DÉMÉTER

Ton chant, ô Déméter, retentit plus amer
Dans ce déclin d'automne où l'aube s'ingénie
A simuler parmi les bois et sur la mer
L'illusoire printemps qui plaît à ton génie.

Il flotte autour de toi comme un parfum de fruits
Dont les dernières fleurs exaltent leur haleine . . .
La nature te fête encor, mais tu la fuis,
Belle comme Aphrodite et triste comme Hélène.

Si tu cherches ici l'hommage pur des lys
Et l'accueil ingénu des cygnes sous les roses,
Pars et ne reviens plus : Les temps sont accomplis,
Un éternel sanglot monte du cœur des choses.

Nous sommes des enfants voués à la douleur,
Portant le châtiment de l'injure infligée
Par nos larmes au rêve entrevu du Bonheur
Qui nous suit à présent de son ombre outragée.

Mère, comment veux-tu retrouver parmi nous
L'innocence d'une âme ivre de ta lumière,
Où l'espoir et l'amour attendent à genoux
La révélation de la Beauté première ?...

Nous avons contemplé ton sourire divin
A travers le mensonge éblouissant des fièvres
Sans pouvoir te comprendre, ô Mère, et c'est en vain
Que tu nous accordas l'aumône de tes lèvres.

Cependant, en offrande à ton rêve éternel,
Nous avions suscité dans nos jardins moroses,
Le simulacre de l'Eden originel
Paré d'arbres blessés et de spectres de roses.

Autour de toi flottait comme un parfum de fruits
Dont nos suprêmes fleurs exaltaient leur haleine . . .
Mais notre effort fut vain, Déesse, tu nous fuis,
Belle comme Aphrodite et triste comme Hélène.

GEORGES RODENBACH

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année!
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort:
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres:
Le nom du Dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines!
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las! le rose de moi je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille!
Mon sang ne coule pas; on dirait qu'il s'effeuille . . .
Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir!

Un dimanche de mars qui était celui de Pâques, la vieille Barbe apprit de son maître, le matin, qu'il ne dînerait ni ne souperait chez lui et qu'elle était libre jusqu'au soir. Elle en fut toute réjouie, car puisque son jour de congé coïncidait avec un jour de grande fête, elle irait au Béguinage, assisterait aux offices : la grand'messe, les vêpres, le salut, et passerait le reste de la journée chez sa parente, sœur Rosalie, qui habitait un des couvents principaux du religieux enclos.

C'était une des meilleures, une des seules joies de Barbe d'aller au Béguinage. Tout le monde l'y connaissait. Elle y avait plusieurs amies parmi les béguines, et rêvait, pour ses très vieux jours, quand elle aurait amassé quelques économies, d'y venir elle-même prendre le voile et finir sa vie comme tant d'autres — si heureuses ! — qu'elle voyait avec une cornette emmaillottant leur tête d'ivoire âgé.

Surtout par ce matin de mars adolescent, elle exultait de s'acheminer vers son cher Béguinage, d'un pas encore alerte, dans sa grande mante noire à capuchon, oscillant comme une cloche. Au loin, des tintements semblaient s'accorder avec sa marche, sonneries de paroisse unanimes, et, parmi elles, tous les quarts d'heure, la musique grêle, chevrotante du carillon, un air comme tapoté sur un clavier de verre...

Un commencement de verdure printanière donnait à la banlieue un air de campagne. Or bien que, depuis plus de trente ans, Barbe fût en condition à la ville, elle avait gardé, comme toutes ses pareilles, le souvenir persistant de son village, une âme paysanne qu'un peu d'herbe ou de feuillage attendrit.

La bonne matinée ! Et comme elle allait d'un pas allègre, dans le soleil clair, émue d'un cri d'oiseau, de l'odeur des jeunes pousses en ce faubourg déjà rustique où verdoient les sites choisis du Minnewater — le lac d'amour, a-t-on traduit, mais mieux encore : l'eau où l'on aime ! et là, de-

vant cet étang qui somnole, les nénuphars comme des cœurs de premières communiantes, les rives gazonnées pleines de fleuretttes, les grands arbres, les moulins, à l'horizon, qui gesticulent, Barbe encore une fois eut l'illusion du voyage, du retour, à travers champs, vers son enfance...

C'était aussi une âme pieuse, de cette foi des Flandres où subsiste un peu du catholicisme espagnol, cette foi où les scrupules et la terreur l'emportent sur la confiance et qui a plus la peur de l'Enfer que la nostalgie du Ciel. Avec pourtant un amour du décor, la sensualité des fleurs, de l'encens, des riches étoffes, qui appartient en propre à la race. C'est pourquoi l'esprit obscur de la vieille servante s'extasiait par avance aux pompes des saints offices, tandis qu'elle franchissait le pont arqué du Béguinage et pénétrait dans l'enceinte mystique.

Déjà, ici, le silence d'une église; même le bruit des minces sources du dehors, dégoulinées dans le lac, arrivant comme une rumeur de bouches qui prient; et les murs, tout autour, des murs bas qui bornent les couvents, blancs comme des nappes de Sainte Table. Au centre, une herbe étoffée et compacte, une prairie de Jean Van Eyck, où paît un mouton qui a l'air de l'Agneau pascal.

Des rues, portant des noms de saintes ou de bienheureux, tournent, obliquent, s'enchevêtrent, s'allongent, formant un hameau du moyen âge, une petite ville à part dans l'autre ville, plus morte encore. Si vide, si muette, d'un silence si contagieux qu'on y marche doucement, qu'on y parle bas, comme dans un domaine où il y a un malade. Si par hasard quelque passant approche, et fait du bruit, on a l'impression d'une chose anormale et sacrilège. Seules quelques béguines peuvent logiquement circuler là, à pas frôlants, dans cette atmosphère éteinte; car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont plutôt des cygnes, les sœurs des cygnes blancs des longs canaux. Quelques-

unes, qui s'étaient attardées, se hâtaient sous les ormes du terre-plein, quand Barbe se dirigea vers l'église d'où venait déjà l'écho de l'orgue et de la messe chantée. Elle entra en même temps que les béguines qui allaient prendre place dans les stalles, en double rang de boiseries sculptées, s'alignant près du chœur. Toutes les coiffes se juxtaposaient, leurs ailes de linge immobilisées, blanches avec des reflets décalqués, rouge et bleu, quand le soleil traversait les vitraux. Barbe regarda de loin, d'un œil d'envie, le groupe agenouillé des Sœurs de la communauté, épouses de Jésus et servantes de Dieu, avec l'espoir, un jour aussi, d'en faire partie . . .

Elle avait pris place dans un des bas côtés de l'église, parmi quelques fidèles, laïcs également : vieillards, enfants, familles pauvres logées dans les maisons du Béguinage qui se dépeuple. Barbe, qui ne savait pas lire, égrenait un gros rosaire, priant à pleines lèvres, regardant parfois du côté de sœur Rosalie, sa parente, qui occupait la deuxième place dans les stalles, après la Mère Révérende.

Comme l'église était belle, toute braséante de cires allumées. Barbe, au moment de l'Offertoire, alla acheter un petit cierge à la sœur sacristine qui se tenait près d'un if de fer forgé, où bientôt l'offrande de la vieille servante brûla à son tour.

De temps en temps, elle suivait la consomption de son cierge, qu'elle reconnaissait parmi les autres.

Ah! qu'elle était heureuse! et comme les prêtres ont raison de dire que l'église est la maison de Dieu! surtout qu'au Béguinage, c'étaient des Sœurs qui chantaient au jubé, avec des voix douces comme doivent en avoir les anges seuls. Barbe ne se lassait pas d'écouter l'harmonium, les cantiques qui se dépliaient tout blancs, comme de beaux linges.

Cependant la messe était dite ; les lumières s'éteignaient. Toutes ensemble, dans un frissonnement de leurs cornettes,

les béguines sortirent — essaim qui prit son vol, sema un moment le jardin vert de blanches envergures, d'un départ de mouettes. Barbe avait suivi, mais à distance, par une sorte de discrétion respectueuse, sœur Rosalie, sa parente; puis, quand elle la vit rentrer dans son couvent, elle hâta le pas, et, un moment après, y pénétrait à son tour. Les béguines sont ainsi à plusieurs dans chacune des demeures qui composent la communauté. Ici, trois ou quatre; là, jusqu'à quinze ou vingt. Le couvent de sœur Rosalie était nombreux; et toutes les Sœurs, au moment où Barbe y entra, à peine revenues de l'église, causaient, riaient, s'interpellaient dans la vaste salle de l'ouvroir. A cause du jour férié, les corbeilles de couture, les carreaux de dentelle étaient rangés dans les coins. Les unes, dans le jardinet qui précède le logis, examinaient les plantes, la croissance des parterres bordés de buis. D'autres, jeunes parfois, montraient des cadeaux reçus, des œufs de Pâques avec du sucre en givre. Barbe, un peu intimidée, suivait partout sa parente dans les chambres, les parloirs, où d'autres visites affluaient, ayant peur de rester seule, de paraître intruse, attendant avec une petite anxiété qu'on la priât à dîner, comme c'était la coutume. Mais encore! S'il y avait aujourd'hui trop de parents arrivés et qu'il n'y eût pas de place?

Barbe fut rassurée quand sœur Rosalie vint l'inviter de la part de la Supérieure, en s'excusant de la laisser seule, très affairée, car les béguines ont chacune leur tour de diriger le ménage une semaine, et c'était le sien.

— Nous causerons après le dîner, ajouta-t-elle. D'autant plus que j'ai quelque chose de grave à vous dire.

— De grave? interrogea Barbe effrayée. Alors, dites-le moi tout de suite.

— Je n'ai pas le temps... tout à l'heure...

Et elle s'esquiva par les corridors, laissant la vieille ser-

vante consternée. Quelque chose de grave ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir ? Un malheur ! Mais elle n'avait plus rien de cher au monde, personne d'autre que cette unique parente.
Alors, il s'agissait d'elle. Qu'est ce qu'on pouvait bien lui reprocher ? de quoi l'accusait-on ? Elle n'avait jamais trompé d'un liard. Quand elle allait à confesse, elle ne savait vraiment quoi dire et quel péché s'imputer.
Barbe demeura tout anxieuse. Sœur Rosalie avait eu un air si sombre, presque sévère en lui parlant ! C'était fini, la bonne joie de cette journée. Elle n'avait plus le cœur à rire, à se mêler aux groupes qui, là-bas, s'égayaient, jacassaient, examinaient des dentelles commencées, d'un dessin nouveau où aboutissent les fils inextricables des bobines. Seule, à l'écart, sur une chaise, elle songeait maintenant à la chose inconnue que sœur Rosalie allait lui dire.
Quand on se fut mis à table, dans le long réfectoire, après la prière à voix haute, Barbe mangea à peine et sans plaisir vraiment, tandis qu'elle voyait les saines et roses béguines et quelques autres invitées, des parentes comme elle, faire honneur à ce repas de fête et de dimanche. On servait du vin ce jour-là, du vin de Tours, onctueux et d'or, du vin de burettes. Barbe vida le verre qu'on lui avait versé, croyant noyer ses préoccupations. Une migraine lui vint. Le repas lui avait paru interminable. Quand il s'acheva, elle courut droit à la sœur Rosalie, l'interrogeant du regard. Celle-ci remarqua son trouble et vite tâcha de la calmer.
— Ce n'est rien, Barbe ! Voyons, mon amie, ne vous alarmez pas ainsi.
— Qu'y a-t-il ?
— Rien ! rien de très grave. Un petit conseil que je devais vous donner.
— Ah ! vous m'avez fait peur...
— Quand je dis rien de grave, il s'agit du présent. Mais

la chose pourrait devenir grave. Voici : il sera peut-être nécessaire que vous changiez de service.

— Changer de service! Et pourquoi donc? Voilà cinq ans que je suis chez M. Viane. Je lui suis attachée parce que je l'ai vu bien malheureux; et il tient à moi. C'est le plus honnête homme du monde.

— Ah! ma pauvre fille, comme vous êtes naïve! Eh bien, non! ce n'est pas le plus honnête homme du monde.

Barbe était devenue toute pâle et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez dire? qu'est-ce que mon maître a fait de mal?

Sœur Rosalie lui raconta alors l'histoire qui avait couru la ville et s'était divulguée jusque dans cette placide enceinte du Béguinage: l'inconduite de celui dont tout le monde admirait autrefois la douleur de veuf si poignante et si inconsolable. Eh bien! il s'était consolé d'une abominable façon! Il allait maintenant chez une mauvaise femme, une ancienne danseuse du théâtre...

Barbe tremblait; à chaque mot, étouffait une révolte intérieure ; car elle vénérait sa parente, et ces révélations si offensantes, si incroyables pour elle, prenaient une autorité dans sa bouche. C'était donc là la cause de tout ce changement d'existence auquel elle ne comprenait rien, les sorties fréquentes, les allées et venues, les repas pris dehors, les rentrées tardives, les absences nocturnes?...

La béguine continuait :

— Avez-vous réfléchi, Barbe, qu'une servante honnête et chrétienne ne peut pas rester davantage au service d'un homme qui est devenu un libertin?

A ce mot, Barbe éclata : ce n'était pas possible! des calomnies, tout cela, dont sœur Rosalie était dupe. Un si bon maître, qui adorait sa femme! et, chaque matin encore, sous ses propres yeux, allait pleurer devant les portraits de la défunte ; gardait ses cheveux mieux qu'une relique.

— C'est comme je vous le dis, répondit avec calme sœur Rosalie. Je sais tout. Je connais même la maison où habite cette femme. Elle est située sur mon chemin pour aller en ville et j'y ai vu entrer ou sortir plus d'une fois M. Viane.
Ceci était formel. Barbe parut matée. Elle ne répliqua rien, s'absorba dans une songerie, avec un gros pli et des fronces dans le milieu du front.
Puis elle dit ces simples mots: „Je réfléchirai", tandis que sa parente, rappelée à l'office par les occupations de sa charge, prenait pour un moment congé d'elle.
La vieille servante demeura stupide, sans force, ses idées brouillées, devant cette nouvelle qui contrariait tous ses espoirs et dérangeait tout le chemin de son avenir.
D'abord elle était attachée à son maître et ne le quitterait pas sans des regrets.
Et puis quel autre service trouver, aussi bon, aisé, lucratif? En ce ménage de vieux garçon, elle aurait pu parfaire ses économies, la petite dot indispensable pour venir finir ses jours au Béguinage. Pourtant sœur Rosalie avait raison. Elle ne pouvait pas rester davantage chez un homme qui scandalise le prochain.
Elle savait déjà qu'on ne peut pas servir chez des impies, qui ne prient pas, qui n'observent pas les lois de l'Église, les Quatre-Temps, le Carême. La même raison existe pour les débauchés. Ils commettent même le pire péché, celui que les prédicateurs, dans les sermons et les retraites, menacent le plus des feux de l'enfer. Et Barbe écartait vite d'elle jusqu'à cette lointaine correspondance avec la Luxure, au seul nom de laquelle elle se signait.
Quoi décider? Barbe demeura bien perplexe, durant tout le temps des vêpres et du salut solennel pour la célébration desquels elle était retournée à l'église, avec la Communauté. Elle pria le Saint Esprit de l'éclairer; et ses oraisons furent exaucées, car, en sortant, elle avait pris une décision.

Puisque le cas était épineux et au-dessus de son jugement, elle irait du même pas chez son confesseur habituel, en l'église de Notre-Dame, et suivrait docilement sa sentence. Le prêtre à qui elle raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre et qui connaissait depuis des années cette nature simple, droite, vite bourrelée de scrupules grâce auxquels sa pauvre âme obscure apparaissait vraiment comme couronnée d'épines, chercha à la tranquilliser, lui fit promettre de ne rien brusquer : si ce qu'on disait de son maître était vrai et qu'il eût ainsi des relations coupables, il y avait lieu encore de distinguer, quant à elle : tant que les entrevues avaient lieu en dehors de la maison, elle devait les ignorer, en tous cas ne pas s'en émouvoir; si, par malheur, cette femme de mauvaise vie dont il était question venait chez son maître, le visiter, dîner ou autrement, elle ne pouvait plus, dans ce cas, être complice de la débauche, devrait refuser ses services et partir.
Barbe se fit répéter deux fois la distinction; puis, l'ayant comprise, enfin, elle sortit du confessionnal, quitta l'église après une courte prière et s'en retourna vers le quai du Rosaire, vers la demeure d'où elle était partie si heureuse, le matin, et qu'il lui faudrait abandonner (elle le sentait bien!) tôt ou tard...
Ah! comme il est difficile d'être joyeux longtemps! Et elle rentrait par les rues mortes, regrettant la verte banlieue de l'aube, la messe, les cantiques blancs, toutes les choses sur lesquelles la nuit tombait; songeant à des départs proches, à de nouveaux visages, à son maître en état de péché mortel; et se voyant elle-même, sans espoir désormais de finir sa vie au Béguinage, mourir un soir pareil, toute seule, à l'hospice dont les fenêtres donnent sur le canal...

EDMOND GLESENER

En face de chez Remy, une bicoque, étroite et à un seul étage, fermait une courte impasse au pavé raboteux. Des rideaux de mousseline jaune voilaient ses fenêtres et laissaient voir, dans leur écartement, que les chambres, offusquées par les hauts murs voisins, baignaient dans une ombre éternelle. A gauche de la porte, une lanterne de forme carrée se détachait de la façade. Ses vitres rouges portaient en lettres noires: *Théâtre royal des Marionnettes*.
A l'approche de la nuit, un homme long et efflanqué sortait de la petite maison pour allumer la lanterne. C'était Joseph Delcourt, le propriétaire du théâtre. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, un menton en galoche et un cou grêle, où la pomme d'Adam saillissait, comme taillée au couteau. Ses yeux ronds regardaient fixement dans son visage osseux et animé aux pommettes; ses gestes étaient secs et mécaniques; il semblait que toute sa personne eût contracté l'allure guindée, le style roide et compassé des marionnettes en bois sculpté au milieu desquelles il vivait.
De bonne heure, une ribambelle d'enfants conquérait la salle de spectacle. Elle était petite, basse, garnie de banquettes en gradin, sous un plafond culotté par la fumée des lampes et que trois grosses poutrelles barraient transversalement. Les murs, blanchis à la chaux, mais que le frottement des dos avait noircis à intervalles réguliers, s'écaillaient par endroits. Deux quinquets, suspendus à chaque côté de la scène, éclairaient ce dénûment.
La marmaille loqueteuse se disputait les meilleures places avec des gambades et des cris, refluait entre les bancs, où les chevelures de quelques fillettes s'ébouriffaient parmi les têtes rases des garçons. Il y en avait qui tombaient à terre, sous les sièges; à chaque minute, d'autres arrivaient. On voyait des mains frapper des visages, des groupes osciller d'un brusque mouvement et, tout à coup, des mollets nus battre l'air dans un désordre de jupons.

— Allez-vous rester tranquilles? ordonnait une grosse voix. C'était Delcourt qui, armé d'une longue gaule dont il menaçait les plus turbulents, se montrait par instants dans l'écartement d'une porte contiguë à la scène et s'ouvrant sur les coulisses, où les marionnettes étaient alignées par rang de taille, contre le mur.
— Si vous continuez à crier, ajoutait-il, Charlemagne ne mettra pas son beau costume.
Le tumulte, un moment apaisé, reprenait dès qu'il avait tourné les talons. Il n'y avait de tranquilles que quelques gamins jouant aux cartes dans les coins et, çà et là, un ouvrier dont les épaules penchées dominaient la cohue, et qui se levait parfois, exaspéré par les bousculades, pour donner des claques ou pincer une oreille. Par là-dessus, la fumée du tabac faisait une nappe bleue, qui ondulait dans la lueur des lampes.
Le tapage commençait à diminuer lorsque les musiciens — un tambour et un accordéoniste — se hissaient dans le „cauvau", sorte de petite loge en saillie, large au plus de deux mètres et accrochée comme une cage à la muraille. Un belliqueux pas-redoublé annonçait le lever du rideau; après quoi, Delcourt, du fond des coulisses, commandait le silence et l'attention:
— Allons! mes amis y sommes-nous? Un peu de bonne volonté!
Il disait, et, dans un décor naïf, on voyait paraître les premières marionnettes.
François Remy s'échappait souvent de la maison paternelle pour venir chez Delcourt, et là, assis au fond de la salle, les coudes aux genoux et le menton dans les mains, il s'émerveillait des fantaisies chevaleresques qui composaient le répertoire.
Au milieu de simples paysages, flanqués d'architectures anachroniques, Amadis de Gaule, les quatre fils Aymon,

Roland, Olivier et Ogier le Danois, les plus terribles preux de l'histoire et de la légende, rivalisaient de bravoure et d'éloquence. Casqués et cuirassés, le verbe fier et la moustache en croc, ils portaient la victoire dans leurs yeux. Il fallait les entendre, entre deux estocades, exhaler leurs humeurs homicides contre les Sarrazins! Tandis qu'ils s'éloignaient, ressaisis dans les aventures de la guerre et du sentiment, leurs lointaines amantes, sorties de la coulisse voisine, venaient se plaindre aux fleurs et aux oiseaux, puis se retiraient en des solitudes, les mains tendues vers le ciel, en agitant les cornes de leur hennin.
Mais on n'avait pas le temps de s'attendrir, car les armées ennemies, précipitant l'attaque, jetaient leurs bataillons sur la scène. Toute la salle, trépignant de joie, les excitait avec des jurons et des cris : le tambour battait; l'accordéon faisait rage. C'était un vacarme assourdissant, qui se calmait à grand'peine et reprenait tout à coup, lorsqu'on voyait les païens, vêtus à la zouave et le visage noirci, tournoyer dans l'air et s'abattre sur les planches où leurs bras et leurs jambes se dressaient pêle-mêle, avec des gestes impénitents.
L'amour et l'amitié n'opéraient pas moins de prodiges. Pour complaire à leur Dame, des chevaliers entreprenaient des voyages périlleux et moissonnaient en champ clos, d'un seul geste de leur épée, tous ceux qui se proposaient. On en rencontrait de plus intrépides encore, qui avaient à eux seuls massacré des hordes de guerriers sauvages, vaincu de vieilles bandes invaincues, assommé des dragons et affranchi des peuples. Des messagers, plus astucieux que le diable et braves comme des lions, traversaient l'Europe pleine d'embûches, porteurs d'épitres passionnées. On grimpait aux murs des citadelles, la nuit, pour délivrer des frères d'armes; des preux, revenus d'une longue captivité, se ruaient en accolades avec des cris de joie, et les plus glorieux recevaient des filles d'Empereur en mariage. Il y

avait dans les grottes des ermites magiciens, des brigands dans les forêts, des trésors cachés dans les cavernes, des princesses enfermées dans des tours et, partout, une odeur de sang et d'héroïsme.

Un homme subjuguait ce monde par son génie : Charlemagne. Il dépassait les plus grands de la hauteur de son casque ; sa cuirasse écaillée bombait sur sa poitrine ; ses éperons vermeils sonnaient sur le plancher ; et il allait d'un bout à l'autre de la scène, raide et majestueux dans les draperies de son manteau, le sourcil autoritaire et la voix souveraine. Aux entrevues de monarques, ses conseils pleins de sagesse prévalaient toujours. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût le plus fougueux dans les mêlées, au-dessus desquelles on voyait ses joues écarlates et sa barbe luisante de colle bondir à la façon d'un étendard.

Pourtant, le favori c'était Tchantchet. On ne l'admirait pas celui-là, on l'aimait. Dès qu'il paraissait, pirouettant dans son vieux sarrau, au bout de la tige de fer vissée à son crâne chauve, et qu'il vous regardait de ses yeux ronds louchant le long de son grand nez, le rire courait sur tous les bancs. Tour à tour concierge, laquais, cuisinier, laboureur ou marchand, rude à ses maîtres, terrible de bavardage et de sincérité, gourmand, buveur paillard, aussi prodigue de coups de tête que de coups de langue, il promenait à travers ces épopées la comique rondeur du gros bon sens et de l'esprit gaulois.

Le petit François, immobile dans son coin, s'exaltait aux prouesses des chevaliers errants. Il aurait voulu être mêlé à l'action pour déjouer les maléfices et prévenir des embuscades. Au sac des villes, son âme palpitait d'une ardeur héroïque. La joie lui mettait une vibration chaude aux tempes, quand les cadavres des infidèles s'amoncelaient sur les tréteaux. Les lamentations des princesses lui tiraient des larmes, et il déplorait souvent que le cheval Bayard

n'existât plus, car il aurait aimé caresser son flanc robuste et sa tête généreuse.
La nuit, ces récits troublaient son sommeil. Il rêvait batailles et tournois, écus magiques, malins esprits et palais merveilleux. Le cheval Bayard l'emportait, au delà des montagnes et des fleuves, à la Cour de l'Empereur de Constantinople qui, assis sur son trône et le front orné d'une couronne, roulait des prunelles flamboyantes, en lui demandant sa leçon d'histoire sainte.

LA MORT DE LOUISE

On était aux approches du soir. Une confusion de crépuscule descendit aussi sur l'esprit de François, d'où la même pensée se leva par intervalles, lancinante et désolée : elle va mourir.
Il n'y avait pas une heure que le prêtre était parti, quand deux gendarmes se présentèrent.
Dès qu'il les aperçut, le père Lombard s'empressa vers eux, craignant que son fils ne provoquât une nouvelle algarade.
Ils lui ordonnèrent de déguerpir tout de suite de la commune. Il eut beau protester que son enfant agonisait : ils lui rirent au nez. Ce n'est pas de vieux chevronnés comme eux qu'on „tirait en bouteille"; on avait déjà essayé de leur en „faire avaler bien d'autres". D'ailleurs, les ordres étaient formels : donc qu'on se dépêchât !
Henri, devenu subitement rouge, ferma ses poings de fureur, avec une envie irrésistible de sauter sur ces deux hommes et de les prendre à la gorge.
Mais François le supplia ;
— Ne te fâche pas ! ne dis rien !... ça vaut mieux... Veux-tu que j'attelle ?
— Non, laisse-moi.

Et il descendit sur la route.
Le feutre rencogné sur les sourcils, il mordillait ses moustaches et jetait des regards obliques vers l'arbre où les soldats s'abritaient de la pluie, tandis que ses doigts, tremblant de colère, s'énervaient à boucler les harnais.
— Hue! Grison!
Mais la maringote était embourbée; le cheval enfonçait jusqu'aux paturons dans une fondrière et faisait, pour en sortir, de brusques mouvements du garrot. On entendait, par la fenêtre ouverte, les cris plaintifs de la moribonde, que les cahots secouaient sur son lit.
— Attends! Nous allons pousser aux roues, fit le vieux.
— Non, ça va, répondit Henri.
Et comme il marchait à reculons, le poing au mors de la bête, qu'il excitait de la voix et cinglait de grands coups de fouet, il vit soudain une forme noire, obombrée d'un parapluie, se glisser d'un sentier et s'arrêter au bord du chemin. C'était le curé. Les gendarmes l'aperçurent aussi et, s'inclinant, portèrent la main à leur képi.
La nuit était venue quand ils traversèrent Aisnes, petit village assis au fond d'une vallée et qui emprunte son nom à la rivière dont les eaux vives côtoient ses maisons.
Ils se remisèrent, selon leur habitude, à l'angle du vieux pont. Son arche dégorgeait une onde torrentielle, avec une rumeur qui semblait remuer le feuillage des arbres plantés, en cet endroit, sur les deux berges. Quelques fenêtres éclairées découpaient, dans les ténèbres, des rectangles de lumière, dont les reflets se diluaient dans la boue de la chaussée.
François cependant, n'avait pas quitté le chevet de Louise. Il avait pris ses maigres doigts dans les siens et se penchait, par instants, pour éponger la sueur de ses tempes et les bouillons d'écume qui moussaient aux coins de sa bouche. Quand on alluma la lampe, elle rouvrit les yeux et demanda à voir son enfant.

La petite, enlevée de son berceau, se réveilla et se mit à pleurer.
— Embrasse ta maman! lui dit-il.
Elle se tut alors, contempla fixement sa mère pendant une minute, comme si elle ne la reconnaissait pas, puis une moue effrayée contracta son menton et elle enfouit sa tête dans la poitrine de son père.
— Voyons, insista-t-il, ne fais pas la méchante; embrasse ta maman!
Après une hésitation, elle s'inclina enfin vers le lit et laissa tomber, au hasard, un baiser sur la figure de la moribonde.
François, suffoqué de sanglots, l'emporta, — tandis que deux larmes, lentement gonflées, pâlissaient les prunelles de Louise et roulaient dans le creux de ses joues.
Les heures se succédèrent, lourdes, désespérantes.
Vers le milieu de la nuit, la jeune femme, brusquement, cessa de respirer. Tous s'approchèrent; mais le râle reprit, court, étranglé, avec des aspirations plus longues, qui semblaient refouler dans le corps l'âme prête à se détacher. François n'avait plus la force de regarder cette face livide, dont la peau avait déjà des tons décomposés et où le nez était si mince et si blanc qu'il paraissait transparent sur les bords.
Il y avait des intervalles, pourtant, pendant lesquels le tendre ressouvenir de leur amour endormait sa douleur. Il revoyait leurs deux vies qu'ils avaient unies, confondues; et son esprit remontait peu à peu à travers les ans toute l'histoire de sa passion, jusqu'au beau soir d'été où il avait rencontré Louise près de la source. Comme il l'avait aimée tout de suite! Quels bons moments ils avaient vécus! Et c'était fini tout cela, fini à jamais!
Alors le désespoir lui retombait sur le cœur; il se tordait les bras, avec un nouveau débordement de pleurs, et, desirant mourir aussi, murmurait des prières.

Le père Lombard, succombant de fatigue, s'était jeté tout habillé sur sa paillasse. De temps à autre, sa voix sonnait dans le silence sinistre de la roulotte, que la pluie continuait à fouetter, avec des reprises subites et de subites accalmies.
— Comment va-t-elle? demandait-il.
— Tout doucement, répondait Henri.
Assis au pied du lit, le coude sur le genou et le menton dans la main, il considérait obstinément sa sœur, comme fasciné par son visage livide, et irrité de cette force sournoise et redoutable qui l'étreignait et contre laquelle il ne pouvait rien.
Elle semblait déjà ne plus les reconnaître. Des mouches ronflaient des ailes autour de sa tête et couraient sur l'oreiller. Plusieurs fois, elle ouvrit des yeux démesurés, hagards; puis ses paupières se refermaient lentement, et, dans l'écartement des cils, on ne voyait plus que deux lignes visqueuses.
L'abat-jour de papier vert tamisait une lueur obscure, qui languissait sur les cloisons, sur la couche et les bustes des deux hommes, tandis que le plancher baignait dans une clarté jaune.
La pluie avait cessé; les fenêtres blêmirent. C'était l'aube; les petits oiseaux commençaient à chanter.
Tout à coup, Louise remua. Ses doigts eurent une secousse légère, et François crut qu'elle balbutiait.
— Que veux-tu? demanda-t-il.
Elle poussa deux grands soupirs; puis il y eut un silence. Sa bouche restait béante, et sa lèvre supérieure, rétractée vers le nez, découvrait ses dents sèches.
— Louise! cria-t-il, Louise!
Et il se souleva d'une manière égarée.
Les mouches s'envolèrent de l'oreiller. Henri s'approcha, le vieux accourut. Elle était morte.

Quand il s'aperçut qu'elle ne bougeait plus, François se jeta sur elle, lui prit la tête entre les mains, la couvrit de baisers; puis, éperdu, le regard fou, il se mit à tourner de-ci de-là, comme s'il eût cherché une issue pour fuir. Henri, qui pleurait, le vit chanceler, fit un pas vers lui, les bras écartés pour le soutenir, et tous les deux sanglotèrent en se tenant embrassés.
Le vieux avait fermé les paupières à sa fille.
François, pendant deux jours et deux nuits, ne la quitta pas. C'étaient de ces belles nuits d'été, chaudes et étoilées, qui gonflent le cœur de désirs amoureux. Elles lui en rappelaient d'autres où ils restaient enlacés, au pied de la roulotte, devant les champs endormis, ou bien couchés dans l'herbe du fossé, sous le souffle du vent qui avait passé sur la campagne en fleurs. Il croyait sentir encore la tiédeur de l'étreinte et voir les yeux qui lui souriaient, mouillés par la clarté de la lune.

JULES DESTRÉE

Patrie, chère et douce terre du Père... Et je revois la maison familiale, au bord de la route, au milieu des arbres et tapissée de lierre... O ma chère maison, où je vins tout enfant, où se sont écoulées les heures tristes et joyeuses de ma vie; où les miens ont vécu: ma mère si tendre, trop tôt partie, et à laquelle je ne puis penser sans me sentir l'âme toute parfumée de clémence et de bonté; mon père, aux allures sévères, mais si affectueux, d'une si grande culture d'esprit et d'une si belle droiture de cœur, si noblement compréhensif; ô ma chère maison, où les miens m'ont donné tout ce qu'il y eut de meilleur en moi-même, la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice, où ces leçons augustes surgissent maintenant dans ma mémoire en images frémissantes, multiples, confuses, et auxquelles je n'ose m'arrêter, de peur de ne plus pouvoir poursuivre, où chaque dalle du corridor, chaque marche de l'escalier, chaque coin de chaque chambre, chaque meuble dans chaque chambre, chaque bibelot sur chaque meuble, a son histoire et sa vie et me parle de choses qu'il ne dira qu'à moi-même; ô ma chère maison, où j'ai aimé, où j'ai pleuré, où sont morts les miens!

Et je pense encore à ceux qui sont partis, à ce frère d'un esprit si ouvert, si délicat, entré par quelle soudaine surprise de la destinée dans l'ordre bénédictin! Batailles d'écoliers, escapades de gamins, folles et franches gaîtés de jouvenceaux, ferveurs d'art communes, qui eût dit, oui, qui eût prédit, quand souriaient nos vingt ans, que vous finiriez dans la gravité du froc noir!

Et nos vacances, au loin, dans le petit village d'Erbisœul, où des parents avaient une maison de campagne grande comme un château et un jardin comme un parc! Il y avait, au fond du jardin à droite, un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus du jardin du curé et dont les pommes blanches, frottées de rouge, avaient un petit goût acide

et sucré que je sens encore. Il y avait un étang qui nous semblait un lac; et, plus loin que l'étang, quelques arbres que nous appelions le bois. Vers la source du bois, le soir, le pâtre menait les bestiaux en chantant: Alî! Alô! Alî! Alô! O douce mélancolie de ce chant psalmodié dans le couchant rose!... Il y avait... Il y avait... Mais je ne saurais dire jamais tout ce qu'il y avait à Erbisœul! O douce Patrie, terre bénie, que celle où l'on trouve de tels villages...

Et d'autres vacances, encore, nous amenèrent à Mons, chez des grands-parents, dans une rue où l'on voyait un gros bœuf de fonte au-dessus d'un marché. La tour du château sur la colline, la Grand'Place, le Mont Panisel, toutes ces rues charmantes et pittoresques, si curieusement vieillottes et dont la vie semble s'être arrêtée vers 1820, et au loin le Borinage, si tragique et si pitoyable avec ses petites maisons tapies au pied des triangulaires terris, les voyais-je alors comme je les vois maintenant? Non, sans doute, mais leurs détours gardent des lambeaux de mon enfance, évoquant des figures aimées qui se sont évanouies, „des voix chères qui se sont tues..."

Et j'y devais revenir plus tard pour, en une demeure sur qui pleuvait la chanson du carillon, au bout d'une allée d'arbres complices dans le soir, chercher celle à qui la Destinée avait confié d'apporter dans la maison familiale, le bienfait de sa bonne tendresse et le charme des choses d'art...

O la chère maison, dans ce pays noir, si étrangement, si magnifiquement tourmenté par un formidable labeur humain: bruit des usines, grondement des marteaux, ronflement des machines, longues plaintes des locomotives, et dans les nuits, les embrasements superbes des fumées et des feux.

VICTOR REMOUCHAMPS

VANITAS VANITATUM

Oh ! toutes les lèvres mortes depuis le monde ! Les lèvres aux langueurs mystiques, les lèvres aux harmonies païennes, les lèvres inspirées des prophètes, et des lèvres des philosophes — déjà blêmes et sépulcrales en leur chair vivante !
Les lèvres d'amour, les lèvres de mystére, les lèvres de sagesse . . .
Toutes les lèvres et toutes les lèvres.
Pas une n'a su l'Hymne suprême. Pas une n'a dit le verbe miraculeux,
Et je rêve de chants si doux qu'à les chanter on aimerait la Vie . . .
Et je rêve de mots si doux qu'à les savoir on aimerait la Mort . . .

. . . .

Oh ! tous les doigts flétris depuis le monde ! Les doigts aux caresses chrétiennes, les doigts aux sensualités grecques, les doigts pâles et maigres des Consolateurs, et les doigts de Pascal, éteints et mornes en leur chair vivante !
Les doigts d'amour, les doigts de poésie, les doigts qui cherchèrent la Vérité . . .
Tous les doigts et tous les doigts !
Pas un n'a su le délice triomphal ; pas un n'a fixé la splendeur souveraine.
Et je rêve de baumes si bons qu'ils guériraient la Vie . . .
Et je rêve de Cieux si vrais qu'on bénirait la Mort . . .

LE DERNIER COUPLE

Or, le monde suprême allait mourir.
Les races refusaient de se perpétuer, mais dans les nuits charnelles, des langueurs horribles sanglotaient . . .
Le soleil — astre d'amour, astre de vie — éclatait comme

une malédiction ... De mélancoliques extases montaient vers les étoiles inféconds ...
Les mères enseignaient aux petits la douceur des agonies.
Pur que l'ombre fût absolue, on brisa les hochets, on tua l'Espérance, on éteignit le Rêve ...
Et des chœurs enfantins imploraient les ouragans, glorifiaient les Automnes.
Aux Avrils épanouis, le long des floraisons renouvelées, rôdaient de vastes délires tragiques.
On détruisit la sève des arbres ... Partout pleuraient des agonies d'oiseaux, penchaient des agonies de roses.
Une ivresse épouvantable et rouge haleta.
Les forêts étaient sanglantes. Les forêts et les villes.
Quelqu'un rêva d'empoisonner la mer, d'empoisonner le ciel. Le meurtre était pur, le meurtre était religieux, le meurtre était saint. Quand la mort venait, on souriait à la noire Consolatrice. Les tombes resplendissaient comme des chimères.
Ainsi, retombée au chaos d'où rejaillirait la primitive nature vierge, la terre finissait. — Étrange cercueil d'or, elle roulerait en l'espace indifférent.
L'heure inouïe allait sonner.
Donc, un soir hivernal, comme à l'aube des légendes chrétiennes, deux corps seuls vivaient, deux corps survivaient — l'homme et la femme — deux corps où s'épuisa la souffrance, deux corps blêmes, frêles, presque aveugles, et dont les trente ans douloureux étaient ivres de mort.
Une désolation immense étreignait les choses.
La neige infinie flamboyait.
Et dans le gel, et dans la peste, et dans les ténèbres, et dans l'universelle angoisse, frissonnants de toute leur pauvre âme torturée, de toute leur pâle chair suppliciée, les âpres corps mystérieux s'enlacèrent.

La vraie immortalité n'est pas dans l'infini du temps, mais dans l'absolu de la substance.
Le génie, c'est déjà une façon d'immortalité vivante, car l'homme génial, se joue des siècles et de l'ombre.
L'Esprit qui aurait vu, d'un coup d'œil identique, la totalité des phénomènes et des chimères, serait immortel — dût-il mourir aussitôt.
L'immortalité, c'est la révélation universelle pour l'âme — même dans un songe, même dans un éclair...
L'immortalité serait d'avoir tout connu.
La mort, dès lors, est le dernier mystère, er pour l'âme du Dieu qui la goûte, achèverait et sanctifierait l'immortalité...

HUBERT KRAINS

Le lendemain, à l'aube, Leduc rentra chez lui. Des brins de paille brillaient sur ses vêtements, ses cheveux étaient ébouriffés, son visage pâle, ses traits fatigués. Il marchait doucement, en lançant à droite et à gauche des regards timides. Il alla s'asseoir auprès de la table, s'appuya sur celle-ci et, pendant quelques minutes, parut plongé dans des pensées profondes. Il releva enfin la tête et fixa ses yeux sur Thérèse. Elle aussi avait la figure décomposée; elle ne s'était pas couchée et n'avait pas fermé l'œil de la nuit.
— Femme, dit Leduc...
Il ne put continuer. Sa gorge se contracta, ses lèvres se crispèrent: deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.
— Femme, reprit-il, je te remercie... tu m'as sauvé...
Thérèse fut si secouée par l'accent de ces paroles qu'elle ne put répondre. Elle s'inclina sur sa chaise, cacha sa figure dans son tablier et fondit en larmes.
Leduc s'approcha d'elle et, se penchant doucement, la baisa dans le cou.
Thérèse se remit peu à peu. S'étant aperçue que son mari avait les mains violacées, elle dit:
— Tu dois avoir froid. Approche-toi du feu.
Elle jeta du charbon dans le poële; ensuite elle prépara du café. Le chat, qui depuis quelque temps tournait autour de son maître, sauta sur ses genoux. Thérèse voulut le chasser. „Laisse-le!" dit-il, et il le caressa en souriant.
— Mon Dieu! Jean, demanda-t-elle, pendant qu'il buvait son café, qu'est-ce qui t'a pris hier?
— Je n'en sais rien, femme, répondit-il... J'ai eu quelque chose là... — Et il passa les doigts sur son front.
— Tu ne feras plus jamais rien de pareil, n'est-ce pas? dit Thérèse.
— Non, femme, je te le promets.
Lorsqu'il eut dit cela, il se sentit plus calme. Il alluma sa pipe et alla fendre du bois dans la grange.

En travaillant, il pensait à sa fugue de la veille.
Après avoir placé la pierre en travers des rails, sa colère s'était dissipée et, le cœur plein d'une joie diabolique, il s'était enfui de l'autre côté de la voie.
Peu à peu, cependant, la frayeur l'avait saisi. Il voyait le prochain train dérailler, les voitures culbutées, des cadavres mutilés et couverts de sang, des blessés qui hurlaient, les villageois épouvantés qui accouraient en gesticulant. Sous l'influence de cette vision abominable, il ralentit sa course; son cœur battait à coups rapides, tandis que des gouttes de sueur roulaient sur ses tempes.
Il s'arrêta pour réfléchir. Sa première pensée fut de retourner sur ses pas pour enlever la pierre, puis il se dit que c'était le chemin de fer que l'avait ruiné; la révolte s'empara de nouveau de lui; il frappa son poing dans le vide en criant: „Tout peut sauter! Il faut que tout saute!"
Il allait se remettre à fuir, lorsqu'il entendit un coup de sifflet dans le lointain. Un train arrivait... Il tressaillit, souleva sa casquette et se tira les cheveux.
Cinq minutes s'écoulèrent: il ne savait toujours à quoi se décider.
Un second coup de sifflet, plus sonore que le premier, lui fit lever, du côté du chemin de fer, des yeux pleins, d'inquiétude. Son trouble augmenta lorsqu'il distingua un roulement sourd et continu, une sorte de halètement gigantesque qui remplissait l'air et secouait le sol sous ses pieds.
Un troisième coup de sifflet lui déchira les oreilles: il se précipita, affolé, vers la voie. „Pourvu que j'arrive à temps!" pensait-il avec effroi, tandis que le roulement grandissait et qu'il percevait déjà la vibration des rails.
Le bruit diminua. Il crut que le train s'arrêtait: il respira. Il courait avec plus de calme quand, brusquement, il vit de la lumière jaillir d'une tranchée qui se trouvait à sa

droite. C'était la locomotive, éclairée à l'avant par trois grosses lanternes.

Son cerveau tournoya; son cœur bondit, puis s'arrêta comme paralysé. Il agita les bras, cria de toutes ses forces, mais le train, continuant de rouler, arriva à l'endroit où devait se trouver la pierre... „Tout est fini!" pensa-t-il. Et, cloué au sol, bouche bée, il joignit les mains...

A sa grande stupéfaction, le convoi poursuivit son chemin comme d'habitude, ralentit sa marche et stoppa devant la gare.

Les gardes crièrent le nom de la station; des portières s'ouvrirent et se fermèrent; des gens montèrent en voiture, d'autres descendirent; des ombres s'agitèrent sous la lanterne accrochée devant la salle d'attente. Le train ensuite se remit en route: comme c'était le dernier, on éteignit les lumières et tout tomba dans l'obscurité et le silence.

Leduc, qui n'avait pas bougé, s'essuya les cheveux. Son crâne fumait; sa poitrine jouait comme un soufflet de forge

— Ce doit être Thérèse qui a enlevé la pierre, murmura-t-il, et comme il commençait à frissonner, il se dirigea vers sa maison.

Il était si las que, pendant longtemps, il ne songea plus à rien. Lorsqu'il fut entièrement revenu à lui, il se sentit de nouveau mécontent et agité.

Arrivé devant sa demeure, il s'arrêta. Il jugea sa conduite ridicule et repensa avec aigreur à sa femme, à qui il reprochait maintenant de l'avoir empêché d'accomplir sa vengeance. Il s'approcha de la fenêtre, dont le volet n'était pas fermé. La lampe brûlait sur la table; Thérèse était assise au coin du feu. Elle avait les mains croisées sur ses genoux et son châle noir sur ses épaules. Comme elle ne portait ni mouchoir ni bonnet, Leduc voyait tous les détails de sa tête; ses cheveux gris plaqués sur les tempes avec leur petit chignon derrière la nuque, son oreille maigre,

son front droit coupé de rides, son œil baissé, son nez diaphane, son menton pointu, ses minces lèvres qui tremblotaient, murmurant sans doute des prières. De temps en temps, elle passait sa manche sur ses joues. „Elle souffre", se dit Leduc. Cette constatation lui fit plaisir.
Il continua à l'observer. Comme elle ne bougeait toujours pas, il gratta le sol du pied. A ce bruit, Thérèse tourna la tête et deux grands yeux implorants vinrent se fixer devant Leduc. Il voulut rire, mais un sanglot lui sauta dans la gorge... Il s'enfuit en pressant ses mains contre sa poitrine.
Après avoir marché quelques instants sur la route, il se dirigea vers sa grange, ouvrit la porte sans bruit et se coucha dans la paille...
„Quelle aventure!" pensait Leduc, en fendant son bois. „Serais-je donc un mauvais homme?"

THOMAS BRAUN

LA BÉNÉDICTION DE L'ENFANT

„Benedictio patris confirmat domos filiorum."

Le père parle:
Seigneur, daignez bénir l'enfant qui vient de naître,
Fils de mon sang et de celui de mes ancêtres.
Donnez-lui d'acquérir l'usage de ses membres,
D'ouïr, d'ouvrir les yeux, de remuer la langue,
De trouver le secret des larmes et du rire,
De prendre goût aux aliments et de grandir,
D'être prompt à la course, et de muscles valide;
De visage doré comme un fruit de Floride;
De corps agile et lisse au courant des rivières,
De cheveux ondulants et bouclés de lumière . . .
Puisse-t-il être fort comme mon père en Flandre,
De mine rose et barbe rousse, et prêt à fendre
Un arbre géant d'un seul coup. Puissent ses mains
Hisser la voile, forger le fer, faucher les grains,
Selon que soit sa vie par votre destinée
Vers la mer, vers le fer ou la terre ordonnée.
La mère parle:
. . . .
Seigneur . . . .
. . . .
Il est né. Voyez-le. C'est son premier sommeil.
Vous le préserverez. Que le feu de la fièvre
N'enflamme pas le col humide de ses lèvres.
Que sa charmante et fraîche peau ne s'étiole
En varicelle, en roséole ou en rougeole;
Qu'au double battement de son cœur, les artères
Sentent fluer son jeune sang involontaire;
Qu'il résiste, en décembre, aux sournoises embûches
De la toux, du faux croup et de la coqueluche,
Et que, pâle et brûlante, il ne rencontre en juin,
Dans le parfum des prés, la fièvre des foins.

Le père parle:
Qu'il atteigne, Seigneur, l'âge de la raison.
Et son esprit, brisant les pesantes cloisons
Où sommeillent encor ses vertus ignorées,
Apparaîtra, le jour venu, ailes dorées,
Dans la couleur et dans la joie de sa jeunesse.
Faites descendre en lui le sens de la sagesse.
Qu'il sache discerner le bien du mal. Qu'il sache,
Si votre Providence lui commet une tâche
Où, plus que ses deux bras, agisse l'âme close
De son cerveau, peser la vérité des choses.
La mère parle:
Qu'il goûte dans mon lait la grâce de la vie.
Qu'il grandisse sans fard, sans haine, sans envie,
Compatissant à l'infime douleur des bêtes,
Du ciel clair, des blés mûrs, des fleuves, des chemins,
Des poissons de corail aux vasques des bassins,
Des ballons verts, des acrobates, des tortues,
De la fierté sereine et blanche des statues,
Et que, mêlant alors son cœur à l'univers,
Il en laisse jaillir la musique des vers.
Le père et la mère parlent:
Dieu tout-puissant, qu'il soit poète ou philosophe,
Que de vocables d'or s'éblouissent les strophes
Dont il célébrera les hommes et les plantes,
Qu'il soit faucheur au sein des avoines tremblantes,
Qu'il vive dans la forge ou sur les vagues vertes,
Obtenez que jamais son âme ne se perde.
Daignez bénir, Seigneur, notre petit enfant!
Le père parle:
„Nous l'appellerons Jean."
La mère:
„Nous l'appellerons Jean."

VICTOR KINON

Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!

Maintenant c'est kermesse en l'air!
Maintenant la terre féconde,
L'immense terre verte et blonde,
Tressaillant chaud comme une chair,
Ondule au loin et se soulève
Voluptueusement et lève
Ses arbres empourprés de sève
Vers les bleuets du chaud azur,
Où flambe en or le soleil pur...

Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!

Les clairs villages sont debout,
Endimanchés pour les grand'messes,
Car maintenant c'est Flandre en liesse
Et grasses mangeailles partout.
Les gars en blouses satinées
Et les filles enrubannées
S'en vont, bras dessus, bras dessous,
De bal en bal, parmi la presse
Assourdissante des kermesses
Où ronflent les violons fous
Et les orgues et le glouglou
Des pompes à bière qu'on presse...

Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!

Et lors sonnettes sonnaillant,
Et cloches à toute volée,

Les processions déroulées
A travers champs en rubans blancs,
Serpentent sous l'azur, houlant
Avec croix de cuivre et bannières
Et cierges et dais de velours,
Parmi l'encens et la lumière
Eblouissante, avec autour
Le magnifique et sourd mystère
Des vastes foules en prière,
Et les grands chevaux de labour
Qui galopent à sabots lourds
En martelant la bonne terre.

Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!

Et *Tantum ergo* finissant
Parmi les nuages d'encens,
Un silence de songe plane
Sous le grand azur diaphane...

(Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!)

Mais lors debout et Flandre en fête,
Christ a béni toutes les têtes!
Et large *Te Deum* chanté,
Flandre resplendit et verdoie,
Flandre danse et pleure de joie
Aux pieds de Christ ressuscité.
Toutes tristesses sont bannies,
Car maintenant Flandre est bénie,
Sa bonne terre pour l'été,
Ses enfants pour l'éternité;

Et vive Christ ressuscité!
Et Flandre en fête, Flandre en fête,

Haut dans le ciel les alouettes
Tirelirent à tue-tête!

LOUIS DELATTRE

Ces villes wallonnes, toutes ces villes cordiales, qu'elles soient amples et multiples comme Tournai, ou mignonnes et simplettes comme Walcourt, il est visible qu'elles se jettent au cou du premier venu qui les aime et, pour lui, n'ont guère de caché.
Mais pour ceux qui les honorent, à la manière qu'exigent leurs sœurs de Flandre plus volontaires, d'une contemplation attentive; pour ceux à qui ne répugne pas l'activité dans la tendresse, elles réservent cependant un supplément de confidences. A ceux-là, elles livrent le secret de leur nécessité concrète et solide. Par les routes souterraines de la science; par la sape et la mine et le marteau des géologues, elles décèlent sur quoi, comment, pourquoi, villes wallonnes, sur le sol wallon, elles ont été construites, nécessairement, telles qu'elles se présentent.
Cette recherche d'ailleurs, pour intime qu'elle soit, ne sera pas une défloration. Plus psychologue souvent, qui librement sensuel, le Wallon, à l'exercice qui démonte les rouages de ses sensations, et à faire raisonner son cœur, goûte un plaisir si réel quoique inattendu en une race aussi spontanée, qu'on ne peut trouver déplacé d'appliquer, à la connaissance de ses cités, un outil wallon par essence: l'analyse.
Considérons le sol pour ce qu'il est, un réservoir d'énergie. Il n'y a, dès lors, rien de contraire à la raison, ni d'attentatoire à la sensibilité, à prendre les villes qui en sont sorties, littéralement pour le produit déterminé de ces activités telluriennes.
Une ville, une agglomération humaine, c'est un organisme. A côté, ou mieux, par dessous une part considérable de sa construction qui est l'œuvre plus ou moins volontaire et individuelle de l'activité décidée de ses auteurs, elle offre une quotité fatale de facteurs physiques, dont il y a également à tenir compte.

Le terreau fait l'arbre, et l'assiette fait la ville. Une intelligence n'est totalement caractérisée que si, sous le phénomène de conscience, on a découvert la qualité des phénomènes de la vie cérébrale inconsciente. Une cité d'hommes, sous le conscient de ses clochers, de ses cathédrales, cache l'inconscient de ses profondeurs. Enfonçons-nous y.
N'est-ce pas en ce sens que Vidal de la Blache a pu dire que l'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite? Où l'homme a longuement mené une vie locale intense, il est imprégné des sucs de la terre. Sur les antiques assises qui portent les villes wallonnes, l'homme n'est plus que le disciple fidèle du sol. Une étude même sommaire de la sous-structure d'un pays comme le nôtre, loin donc de nuire à la cordialité des confessions qui s'exhalent du site, aidera à en faire goûter plus intimement les harmonies.

LA VILLE WALLONNE, FLEUR DE LA PIERRE

Si l'on veut bien jeter les regards sur la moindre carte géologique de Belgique, du premier coup d'œil, on apercevra que du côté nord de la ligne sinueuse, allant cependant assez directement de Maestricht à Tournai, par Jodoigne, Wavre, Hal et Lessines, le sous-sol n'est fait que de sables et d'argiles. Sur l'imagerie de l'atlas, c'est le vert pâle et le jaune des terrains tertiaires; terrains récents dans l'évolution de la croûte terrestre, et qui correspondent à la zone de l'éternelle verdure de la plaine baltique qui meurt en Flandre et au Nord-Brabant. Tandis que vers le sud de cette limite, la cartographie se diapre du rouge vif des porphyres et des roches éruptives, de la sépia des terrains houillers, du bleu des schistes et des calcaires, du violet des primitifs rhénans. Bref, terre jeune au nord, terre vieille au sud de la ligne Tournai-Maestricht.

Une carte orographique, une carte agricole nous donneraient à peu près chacune une semblable zone délimitant le pays. Enfin un trait tiré de l'ouest à l'est entre les villes où, d'une part se parle le flamand et d'autre part le wallon, aurait sensiblement le même résultat: qui est de nous laisser déduire que la Wallonie est une région établie sur des terrains infiniment plus vieux que la Flandre ou le Limbourg, et haussée à un minimum de cent mètres au-dessus de la mer.

Or voyez l'extraordinaire retentissement de ces différences purement physiques. A l'altitude dite, sur les fondations désignées, les Belges ont une autre façon de vivre que plus au nord. Ils ont une manière particulière de planter et de recueillir leur nourriture, de bâtir leur gites, d'agglomérer leurs villes, de poursuivre leurs industries, de tourner leur langue dans la bouche et de rêver leur destin.

Et cela, depuis que l'histoire enregistre nos annales. Pourquoi?

Au premier siècle de notre ère, les Romains vainqueurs des Gaules traçaient de Cologne à Bavai où elle retrouvait les routes impériales de Boulogne et de Reims, cette admirable „via romana" dont les substructions visibles en maints endroits, font encore l'admiration de nos ingénieurs routiers. C'est à l'abri de ce rempart que la culture romaine fit, du celte, le Gallo-romain, le Wallon.

Peu à peu le pouvoir central s'émiettait sous les coups des barbares. Au Ve siècle, l'Empire ne suffit plus à arrêter les incursions des Germains qui, de toutes parts, repoussaient les barrières qui les retenaient au nord de la Belgique. Mais justement ces hordes s'arrêtèrent devant la forêt; devant la voie romaine, au delà de laquelle il n'y avait plus de culture possible sans pénibles défrichements.

Quatorze cents ans ont passé. Cependant, sans qu'aucun obstacle visible se soit là dressé; sans montagne abrupte,

sans rivière parallèle, la limite de l'ancienne fôret maintenait disparue, voit toujours en présence les villes wallonnes et les villes flamandes. Le long de cette ligne que rien n'indique sur le terreau, mais qui correspond à la limite des terrains secondaires et primaires, sans se pénétre r,sans se repousser, sans se convaincre, rien que par la vertu souveraine et secrète du sous-sol, les deux races sœurs sont demeurées immobiles l'une devant l'autre. Ou, si elles ont bougé, elles ont seulement acquis l'une de l'autre de si minuscules emprises, que tout le savant ouvrage de M. Kurth sur la question de nos langues, conclut au *statu quo* depuis quinze siècles.

C'est que le calcaire, qui développe le Wallon, si la forêt a disparu, lui, rocher, n'a pas bougé. Comme non plus, n'ont changé, ni la route dure et montagneuse qui, au Wallon, fait le pied et le jarret; ni le contour des collines de l'horizon qui dresse son œil aux perspectives nettes; ni la rivière rapide et capricieuse qui émiette son âme instable; ni l'air sec et portant loin les sons, qui éduque son oreille à la musique.

Si, jusqu'à telle limite géologique et linguistique, toutes les choses wallonnes, des plus stables jusqu'aux plus mobiles, ont continué de demeurer différentes des mêmes choses nées en Flandre, c'est donc que ce qui les détermine: la terre et le ciel n'ont pas cessé d'être, en Wallonie, dissemblables de ce qu'ils sont dans la Belgique du Nord.

Les mêmes carrières, pour ses maisons, pour ses églises, ont continué de donner à la ville wallonne, à pied d'œuvre, les pierres qu'on n'a jamais possédées en Flandre que si on les transportait à grand'peine. Les mêmes champs, souvent de terre maigre, ont continué de fournir les mêmes sortes de céréales et d'herbages dont le paysan ou le bétail wallons se contentent; et les flamands, non. Enfin, en dehors des grands bassins houillers, d'ailleurs d'exploitation

relativement récente, les mêmes mines de minerais ont persisté à caractériser des genres de métiers du fer; cloutiers, chaînetiers, chaudronniers, armuriers, tous essentiellement wallons, tous concordant à donner, aux villettes où ils prospèrent, des allures, des habitudes, un tour de visage, et jusqu'à des expressions et une langue qui leur sont propres. L'homme est donc bien ici disciple fervent du sol particulier qui le porte. C'est une terre wallonne qui détermine l'agglomération wallonne.

ARTHUR TOISOUL

Car voici de la joie sereine
en les tendres pousses des arbres
et parmi les brebis, les béliers et les chèvres
que mène en gai troupeau le pâtre
aux accords de sa flûte, par la plaine,
chantons les mystérieuses lèvres
où le printemps épanche sa rosée
et la simple voix de sa lyre?
Toi dont la hanche est légère,
qui suis mon chant, pas à pas,
dans la lumière et les ténèbres,
apprends la vie et que l'espoir
se cueille sur toutes les plantes
et se boit aux sources des sentes;
or ta main sait cueillir la rose
et te servir d'écuelle pour boire
l'eau de la terre ou du ciel.
L'espoir est un beau matin qui descend
et se pose en riant sur les choses,
c'est un rire, c'est un sourire éclatant,
selon le haut caprice de l'heure qui passe,
c'est ta bouche pâle baisée de soleil,
c'est ta main doucement posée
en le geste clair du baiser d'épousée
que tu jettes vers mes départs
en la vie profonde, loin de tes yeux qu'effarent
les clartés, les ombres et les soirs;
c'est un jour blond où l'on songe
au lendemain que l'on appelle,
c'est ton regard et ton cœur en joie,
ta chair légère et ton heure
lumineuse et frêle d'ici bas;
c'est un doux mai de joie nouvelle.
Mai! mai! Son antique fraîcheur

ses fleurs, ses nids et ses oiseaux chanteurs...
ses soleils, ses enfants et ses filles...,
ses tendres champs et ses prairies
où Dieu ruisselle et chante Amour!

CE SOIR DE LUNE

Le rossignol en la forêt hantée de lune
et de songe et de paix sororale a chanté,
et la paupière lasse et mi-close d'été
j'ai si doucement pris en mes mains simples l'une
de tes mains que je sais depuis bien des matins
et pour toujours, ce calme soir où l'ombre est molle
et que dit ton silence ainsi qu'une parole;
en la forêt le rossignol musicien.

Tu fus et tu seras l'aube claire et le soir
en tes réveils de joie où le jour s'en vient boire
un peu de ta fraîcheur et de riant espoir,
en tes sommeils que veille l'étoile du ciel.

Sourie ta bouche étrange à la source qui t'aime,
où tu baignas jadis ta légère ombre frêle,
la voici bruissante en de la lune blême,
à tes pieds bruissante et légère, la source;
car n'es-tu sœur des choses de la terre?

HENRI VANDEPUTTE

L'orang-outang marchait et le singe acrobate
Grimaçait comme l'homme dont il est né.
Je vis les écureuils voler — c'étaient des flammes! —
Et les fauves avec des soupirs doux s'aimer.

Chenille caressante à la branche moussue,
Le léopard glissait si paresseusement!
— Les chats cruels se plaignaient comme des enfants.

Et l'invisible oiseau retentissait contre l'azur!
Et le serpent ruiselle, et l'arbre crie,
Et du vol des Petits vibre l'air qui brille.

*

L'aurore, ici, c'est un oiseau-de paradis!
Midi, la gueule ouverte de la panthère.
Le soir parade comme un ara.
La nuit parle et scintille. On dirait la mer,
La mer qui borde mon blême pays.

*

Délicieuse, avec la nuit, une fraîcheur
Tombait sur moi du ciel, à travers l'épaisseur
Du feuillage léger.

Il me venait alors un désir de prier,
Comme jadis, sur mon lit d'enfant, dans l'obscurité.

Mon univers dormait, paisiblement, et douce,
Douce était la chanson qui volait sur ma bouche
Parce que le silence était un voile sur la vie...

PIERRE NOTHOMB

Le Noir!
Je suis au fond d'un trou vertigineux et sombre,
Et je roule perdue, au gré des souffles d'ombre,
Sans rien toucher, sans rien entendre, sans rien voir!

Qui je suis? où je vais? d'où je viens?
Je ne me connais pas dans la nuit inconnue:
Plus de sens, plus de corps, plus rien...
Je suis une âme toute nue...
J'ai dormi dans la chair comme en une prison,
Et la mort qui devait briser mon horizon,
Et me précipiter, éblouie, dans la Vie,
A fait de moi une chose inquiète
Sans but, sans cause, sans support,
Sans équilibre, inassouvie,
Et qui s'en va, cherchant son corps,
Ne trouvant rien, sourde, muette,
Et désemparée à jamais!
Je voyais, je parlais, j'aimais,
Répondez-moi! j'étais une flamme vivante!
Et non point comme désormais
Un songe sans raison errant dans l'Epouvante!
Répondez-moi! Du sang fluait, un cœur battait,
J'avais des bras, des mains pour saisir, un visage,
Il y avait un monde, un ciel et des nuages,
Et des êtres autour de moi que je heurtais...
Dans quelle nuit affreuse, ô Dieu, suis-je perdue?
Dans quelle inconsistante et flottante étendue
Suis-je entraînée, jetée, attirée comme si
Une ivresse inconcevable m'avait saisie?
Dans quel gouffre sans fin? et depuis quand y suis-je?
Et quelle vision brisera ce vertige?

Je sais, je sais ! je vois la vie !
Mes yeux s'ouvrent ! Encor, encor !
C'est comme si j'avais un corps :
Je vois la vie, je vois la vie !

Dans le fantôme de mes chairs
Voici mes sens qui se réveillent,
Mes mains se tendent, mes oreilles
Perçoivent d'anciens mots si chers...

J'étais là. Dieu ! quelle clarté !
Je vois des choses et des êtres...
Et là-bas, cette humble fenêtre,
C'est le foyer que j'ai quitté !

O Nature, vous êtes belle,
Il me semble que je vous vois
Pour la toute première fois,
Et je suis mort, ô Immortelle !

Vous déferlez, vous palpitez,
Vous rayonnez, arbres, nuages,
Fleuves, forêts, villes, visages,
Oh ! tout cela qui m'est ôté !

J'y suis, je reconnais, j'approche :
Oh ! les parfums de l'univers,
Et le murmure des bois verts,
Le son des cloches et des cloches !

L'Eté qui monte, le Printemps
Qui décroît sur l'autre versant
De la colline illuminée !
Le geste clair des bien-aimées !

J'ai bien aimé, j'ai tant aimé :
O Jeunesse adorable et brève,
Premiers baisers et premiers rêves,
Silence des soirs embaumés,

Les défaillances, les étreintes,
La langueur des avrils nouveaux,
Et l'ivresse de nos cerveaux
Et la volupté de nos plaintes...

O mon enfant, est-ce bien toi
Qui m'apparais parmi les choses ?
Musique de tes petits doigts
Enffeuillant le cœur d'une rose...

Tu es de ma chair, tu es né
Dans un matin d'aurore blonde,
Te souviens-tu ? j'ai pris le monde,
Mon enfant, et te l'ai donné !

Bonheur de vivre ! bonheur d'être !
Et de respirer la beauté,
Et de rêver, et de chanter,
Et d'assouvir, et de connaître !

Ah ! vivez éternellement
Devant mes yeux, décor splendide,
Ville dorée, campagne humide,
Dôme profond du firmament !

Que jusqu'à l'éblouissement
Je me pénètre de vos rires,
De vos rayons, de vos délires,
De tout ce que je ne puis dire !

Je n'eus jamais plus beau réveil
Ni extase plus enchantée !
Et je tends mes mains exaltées
Vers l'éternité du soleil !

JEAN DOMINIQUE

L'intime joie des mots séduisants du Passé
M'incline comme un frêne au fond d'un vieux verger
Sur le sol ancien, dans l'air gris et léger
Dont la terre et le ciel toujours nous ont logés,
Moi, ma musette claire et mes rêves fanés.
Comme un frêne en berceau à l'angle d'un mur rose,
Qui perd ses longues feuilles dans l'automne morose,
Tandis que, sous ses branches et gardés de la pluie,
Des enfants cachés là doucement se sourient, —
J'abrite sous ma plus belle mélancolie
Des mots charmants et vieux comme les tuiles roses
Où l'hirondelle fait son nid dans ma patrie.

Je ne les dirai pas : Ce sont ceux dont ma mère
Se servait quelquefois pour me nommer mon père,
Ou ses expressions de douce ménagère,
Et celles d'une triste histoire familière
Où les mêmes propos revenaient chaque fois
Comme un reproche fier dont nous sentions l'émoi.

Je ne les laisse plus monter jusqu'à mes lèvres,
Leurs ailes sont trop minces, palpitantes et faibles,
Le temps est trop chagrin et les frênes pleureurs
Sont trop mélancoliques dans leur vieille douceur.
— Ce n'est plus qu'une joie intime du passé,
Que ma musette encore, avec un son fané,
Répète, solitaire dans l'air gris et léger ;
C'est mon nid suspendu à l'angle d'un mur rose
Où l'hirondelle noire des frêles souvenirs
Rapporte la douceur du printemps et des roses
Près du frêne chantant qui vieillit sans mourir.

A FRANCIS DE MIOMANDRE

J'ai lu que les poètes, en Chine, sont très doux,
Et qu'il y en a un qui est mort de la lune ;
Et les Chinois ne disent pas qu'il était fou
Car c'est, chez eux, une aventure assez commune.

J'ai lu qu'ils s'enivraient de vin et de la lune,
Et leurs vers se balancent comme de longs bambous
Entre l'eau de leur cœur et les brouillards de plume
Qui s'accrochent, dans leur pays, un peu partout.

Leur âme frêle et sombre, printanière et fidèle,
Fend le ciel et le fleuve comme un vol d'hirondelle,
Et les larmes qui glissent sur la soie de leurs manches,
Sont des feuilles de saule, fines, longues et tendres.

Peut-être est-ce un Chinois qui m'a mis dans le cœur
Cette chanson de l'eau, de la lune et des fleurs,
Et ce doux paysage en noir et en couleur
D'un jonc qui tremble au vent dans la main d'un pêcheur.

Peut-être que mon cœur est un peu bien chinois
Et mourra de la lune un beau jour comme un autre...
Et qu'est-ce qu'on dira, et qu'est-ce qu'on dira
De l'aventure, dans un pays comme le nôtre?...

L'AUTOMNE AUPRÈS DU FEU

L'Automne auprès du feu, dans les cendres assis,
M'envoie, du bout de son doigt d'ombre, un baiser pris
Sur sa bouche silencieuse qui sourit...

Une aile déchirée bat son épaule nue :
Son regard innocent et morne me salue
Comme du fond d'un rêve une voix reconnue.

Il appelle, et je viens ! j'apporte, ô souvenir !
Un baume âpre et léger dans mes doigts pour guérir
La blessure bandée dont on ne peut mourir.

J'appuie à mes genoux sa tête qui chancelle,
Et, touchant sur ses lèvres une douleur nouvelle,
J'y baise, en soupirant son âme solennelle.

Es-tu l'Amour encor, ou n'es-tu que l'Automne ?
Es-tu l'Amour encor, toi qui songes, si morne,
Avec cette aile déchirée qui s'étiole...

Ou n'es-tu que l'Automne ? l'Automne de mon cœur
Crispé comme une feuille dans le vent du malheur !
L'âge d'automne, enfin, ô frêle visiteur ?...

Quelque chose de bleu comme l'adolescence
Est resté dans tes yeux, mais l'amère patience
Comme un flux ténébreux monte dans ton silence !

Patience d'Amour, comme une mer fanée !
Aile morte, laissant sous ses plumes trouées
Couler son sang comme une abondante rosée !

Prends! Ah! prends dans mon cœur, cruelle ombre fluette,
Et la dernière feuille roulée par la tempête
Et le baiser profond de ma bouche muette,

Prends, et ne reviens plus dans les cendres t'asseoir
Auprès de mes genoux dans l'automne et le soir,
Ne reviens plus sourire et rêver sans espoir.

Une aile déchirée bat mon âme, et l'Amour
Avec un front d'adolescent et des doigs gourds,
Dans l'Automne, ce soir, compte les mauvais jours!

GEORGES RAMAECKERS

Sa force
Et le Soleil
Gonflant, hâlant son torse
Pareil
A la glaise qui brûle en braise dans les fours,
— Dos nu, luisant,
Et pantalon de brun velours —
Il incarne, ce paysan,
La plénitude estivale du jour.

Sa volonté mène les lourdes vaches lentes,
Aux flancs squameux de bouse desséchée,
A la croupe anguleuse, aux cornes ébréchées,
A la panse ballante,
Où pend le pis, léché
Par les veaux entêtés à goulûment te boire,
Bon lait fleurant le trêfle, ô nourricière gloire
De la ferme flamande où s'aiment les colombes!

Le troupeau de l'Été redescend vers les combes.

Une poussière ardemment blonde, que soulève,
Sur la pente ombragée des sentiers sablonneux,
La douceur des génisses et la bonté des bœufs,
Donne à leur foule proche
L'éloignement solaire et vaporeux du rêve.
Sur le vivier carré l'éclat du ciel ricoche.

Immatérialisant le brutal paysage,
Le troupeau de l'Été marche dans un nuage.

. . . .

Si, docile et marchant par la route estivale
De ta vie arrivée au milieu de son cours,
Comme le pas des bœufs et des bonnes génisses,

— Qui humblement dévalent
Dans l'ombre et regravissent
La montée en plein jour —
Ton pas, ô paysan, soulève la poussière
Environnant ton corps
D'une obscure auréole, où l'ombre et la lumière
Se disputent encor,
Souviens-toi d'aujourd'hui à ton heure dernière
Et que le geste absolutoire de ta main
Fasse entrer à jamais dans la Splendeur plénière
Celui qu'auréolait la cendre des chemins...

Cimetière vide,
A mare livide,
Où, cadavérique, le soir est miré,

Trois arbres sans branches,
Que Novembre penche;
Et là, deux croix blanches
Chavirées!...

Mutisme sans borne,
Qu'infinise, morne,
En tons sombres, lourds,
L'horizon sourd.

Église petite
Et si décrépite
Que ses contreforts
Enfoncent, tassés, dans l'humus des morts
Et que ses murailles
— C'est la Mort qui raille! —
Aux quatre vents se dispersent et se disloquent
Comme ces bicoques baroques,
Où, dos cassé, pieds en loques,
Viennent échouer les chemineaux hâves,
Muettes épaves
Du naufrage humain,
Se traînant quand même
Le long des murs blêmes,
Vers le silence inexorable des chemins,
Avec, dans leurs yeux sans espoir,
De l'aube lamentable au lamentable soir,
Des visions maléficiées:
Vieilles forêts suppliciées
Par les rapts des ouragans fous
Et villages blafards sous des peupliers roux...

JULES DELACRE

A CAUSE DE...

A cause de ce jeune instituteur
Qui, dans le sapin neuf de l'école primaire,
Entre les chromos vifs et le boulier-compteur,
Fait chanter l'alphabet, en chœur,
Et rêve, dans la chaude odeur de la misère...

A cause du soldat venu de son village,
— Là-bas, sur un plateau de schiste et de bruyère —
Et qui, dans la boutique du libraire,
Choisit, aux feux blafards de l'étalage
Un cœur fait de myosotis, sur un nuage...

A cause du destin de la servante
Dont l'eau usa les mains luisantes,
Et du lit de fer où son cœur repose,
Sous la lucarne en bleu de la soupente
Pleine de lune et de l'odeur du savon rose...

A cause de l'après-midi des vieilles filles
Raccommodant sans fin de maigres choses
Dans des chambres à jamais closes,
Parmi les vieux oiseaux qui s'égosillent,
Les chiens en laine et les rancunes de famille.

A cause des commis dans les bureaux livides
Qui sentent l'encre aigrie et la poussière;
Ou de l'industriel ravagé qui liquide,
Et qui écoute, au seuil de la faillite austère,
Le moteur arrêté dans les ateliers vides.

A cause du sous-chef de gare, dans la pluie,
Faisant partir des trains sans espoir de voyage;
A cause de la jeune épouse qui s'ennuie
Dans le mobilier neuf d'un obscur mariage;
A cause de vous tous que je préfère

Pour vos bonheurs à jamais enfouis
En d'étroits sous-sols à tout faire;
A cause de ce parvenu que l'on enterre;
A cause du noir ouvrier qui ne jouit
D'aucun des biens du ciel et de la terre,
Et qui m'appelle, et qui se dit mon frère...

A cause de tout cela, oui...

C'EST UN SPLEEN DE KERMESSE

C'est un spleen de kermesse où je verse en silence
Le médiocre chagrin de mon âme inutile...
Tournez les gens, tournez la ville!...
Tourne, mon cœur, avec les danses
Et les soldats et les faïences!...

De beaux et frais projets d'orages
Passent vainement sur nos têtes...
Ah! je roule, comme un bagage,
Au hasard des gens et des bêtes!...

A moi les carrousels malades
Et les bocaux de sucres roses,
Et la poussière, et l'odeur fade
Des fonds de bière et d'autres choses!...

A moi le rire ou la colère
D'un peuple lourd et impudique,
Et les déchirantes musiques
Des „Bals" que le soir accélère!...

Mon beau Dimanche qui chavire...
Voici mon cœur et ma rancune...
Je suis pâle comme la lune,
Je suis malade à en sourire...

BEAUTÉ DES JOURS

Beauté des jours, beauté des nuits,
J'ornerai de vos fleurs mon âge qui s'enfuit!...
Mon geste ou mon repos, mes pleurs ou mon sourire,
Un seul de mes regards, mes plus humbles accents,
Me font ici libre et mouvant
Comme un navire!...

Partout j'ai vu briller les flammes de l'Amour,
Partout j'ai vu couler des sources!...
Vers les unes je lance et mon zèle et ma course,
Près des autres, penchant un oublieux séjour,
Je mange le pain de mes jours.

Et tout est prise, appui, matière;
Le hasard, dieu léger, touche du doigt ma porte!...
Je trouve un bien vivant dans l'ombre ou la lumière,
Et je l'emporte!...

Ah! peuple-toi, maison!... Fenêtres, ouvrez-vous!...
Entre qui veut!... Qu'on prenne et donne et qu'on oublie!...
Pourvu que l'âme y passe, en nos yeux réfléchie,
J'appelle ici l'amour, le calme, et le courroux!...

Et je vous vois, et je vous sens, et je vous touche,
Beauté des jours, beauté des nuits!...
Gardez toutes ces fleurs à mon âge qui fuit,
Gardez cette soif à ma bouche!...
Faites que ce bonheur, faites que ce désir
Au même feu sans cesse me ramène,
Et quand viendra mon heure, ah! faites-moi mourir
Au bord d'une fontaine!...

CHARLES BERNARD

Il y a dans une œuvre de ces fragments qui nous jettent soudain hors du sentiment où nous ont mis des opinions acceptées sans contrôle ou une connaissance superficielle. De même telle parole éclaire un coin ignoré d'une âme que nous avions crue différente. Elle nous permet de nous livrer aux déductions les plus audacieuses encore qu'elles contredisent une règle générale de la vie.

Je ne sais pourquoi le portrait de Rubens, peint par lui-même, à la galerie des Offices, à Florence, m'apparut comme un de ces puits profonds ouverts sur un autre ciel. La fière alacrité de son génie, répandue au Louvre, à Munich et dans nos cathédrales, s'effaçait dans l'amertume de ce pâle et pénétrant visage. D'invisibles doigts semblaient en avoir détaché ce voile qui, sur des traits humains, intercepte toujours les plus purs rayons intérieurs. Seulement l'émoi qui passe dans un ciel d'octobre alanguissait cette flamme, qui l'éblouissait de déchirantes clartés. Un tel jour dans cette pâleur, les ruisseaux dorés de la barbe et des cheveux, ces lèvres qui s'empourpraient de toute l'ardeur d'un fruit blessé, et dans ces yeux la lassitude d'avoir tant contenu de la vie, rares et suprêmes accords de deux automnes qui préludent à un chant sublime et désabusé...

Déjà le peintre était arrivé à ce sommet où l'homme rassemble ses passions éparses et s'épuise de les alimenter toutes à la fois. Heure de lucidité et de complète possession de soi où tout un passé ne pèse pas plus dans la main que la poignée de grains de sable qui ont mesuré sa fuite. Si nous desserrons les doigts, le sable s'échappe et nous pouvons ainsi renouveler à notre gré un jeu qui renferme en quelques secondes l'espace de l'existence la mieux remplie. En ce moment, Rubens lui-même ne devait effriter qu'un peu de poudre entre les doigts, son passé, s'il est vrai qu'il y a toujours une égale distance entre une œuvre humaine et le rêve qui l'a conçue.

Que de sources jaillissantes encore dans cette âme unique, où l'âme collective de toute une race a déposé ses ferments les plus précieux. Ce prodige ne l'avait point épuisée au cours des quarante années les plus laborieuses que puisse fournir une carrière humaine. Mais l'usure de la vie ne devait pas même épargner celui que sa sagesse avait constamment élevé au-dessus de sa fortune. La terre a toujours été ingrate aux dieux qui l'ont habitée. D'où venait cette blessure par où son cœur déverse ce flot d'humanité qui emporte nos consciences étonnées? Car nous n'apprécions que les héros vulnérables. Ils sont plus grands de n'être que des hommes après tout qui ont accepté leur part des souffrances communes en échange de notre pitié fraternelle. Pourtant il n'avait jamais connu la douleur qu'il tenait pour une faiblesse. Mais en ce moment d'extrême lucidité de son génie, il découvrait aussi tout ce qu'il y avait en lui d'humain, ces ondes les plus secrètes et les plus émouvantes dont le frémissement dans ses dernières œuvres achève leur beauté. Sans doute l'oppressait cette amertume qu'un trop grand bonheur laisse après soi. Il regrettait les larmes qu'il n'avait pas versées.
Ainsi il m'apparut que ce portrait incomparable fit au passant le don d'une âme ignorée. Il nous apprend à connaître Rubens sous un aspect qui détermine l'élan spontané de notre sensibilité. Il nous livre le secret de ses inspirations suprêmes, comme ce saint Georges qui orne son tombeau, à l'église Saint-Jacques. Dans tout ce que nous savions d'admirable sur lui, il manquait cette souffrance qui embellit une fin de vie et dont, pendant de longues heures, l'émoi confondu avec l'inquiétude d'un ciel d'octobre m'a retenu devant un pâle et pénétrant visage, où d'invisibles doigts avaient détaché ce voile qui sur des traits humains intercepte toujours les plus purs rayons intérieurs.

La Haye possède au bord de son „vyver" un délicieux musée. Il est seulement gardé par des cygnes et un huissier qui a des façons polies pour dépouiller le visiteur de sa canne et de son pardessus. Le plancher ciré à l'excès, les cadres noirs et cette ombre chaude particulière aux maîtres Hollandais, donnent à l'atmosphère le luisant des eaux brunes de Delft.

Je m'y suis diverti souvent de la grivoiserie que Molenaer a su mettre dans une série de petits panneaux où il représente les cinq sens. Une si franche grimace de convoitise élargit la face du bonhomme plongeant la main sous les jupes d'une commère et récompensé d'un soufflet! Ces magots nous obligent à confesser des instincts inavouables et l'on comprend que leur vue couvre de confusion les gens austères. Puis, brusquement, le Saül de Rembrandt nous révèle jusqu'où peut atteindre une détresse humaine.

D'autres œuvres du maître, Rembrandt peint par lui-même et l'admirable Homère, lui font un décor discret et fulgurant. Plus que les éclairs de la tunique jaune à la lumière plus profonde que l'or, les cassures du lourd manteau cramoisi et le turban gonflé de soie, sortent de l'ombre un morceau de nuque sous l'oreille et une pommette dont l'œil cave et la joue ravagée accusent le relief. Avec un geste d'enfant craintif le vieux roi cache l'autre moitié de sa figure dans le pli d'un rideau. A-t-il peur d'une de ces pensées qui battent comme une aile de chouette dans la pénombre de ses veilles, ou bien du jeune homme qui joue de la harpe devant lui, David, petit employé juif qui guette le moment de prendre la place de son patron?

Rembrandt, peintre d'Homère, dans nul humain ne se mêla tant de génie et d'amertume. A la fin de sa vie, l'hostilité des hommes surpeupla de fantômes cette inquiétude qu'il avait toujours sentie errante autour de lui. Il la pénétra d'éclairs lucides, comparables aux somptuosités que son

pinceau allume dans l'ombre. Il était arrivé à ce degré de dévastation de la conscience où ne veille plus qu'une vision sublime avec une fixité de folie. Tant de misère et son art éblouissant étaient seuls capables d'éclairer le drame intérieur des vieux rois qui se survivent à eux-mêmes et font tort à leur gloire qui attend une tombe pour fleurir.
L'histoire n'a pas eu la pitié qu'il fallait de Saül, jouet des caprices d'un dieu. Soldat de fortune trahi par le petit Javeh d'Israël, Rembrandt a pressenti cette version de Renan tout en élargissant sa portée jusqu'à l'universel. Le naïf Saül s'étonne devant la poussière où est réduit son éclatant passé. Mais celui qui a su rendre à ce point criante la détresse du vieux roi est descendu avec Job dans les abîmes les plus vertigineux du cœur humain.
„Il était le meilleur des enfants d'Israël; de l'épaule et de la tête il surpassait tout le peuple". Et maintenant, sous sa simarre aux plis lourds, on le sent plus dépouillé qu'un jour de bataille, sans casque et sans cuirasse. Le contraste de ces oripeaux somptueux donne la mesure de sa pauvreté mais ils sont aussi l'élément indispensable d'un art tout en éblouissements. Nulle part ne se compénètrent à ce point les moyens d'expression et l'âme exprimée. La lumière de Rembrandt, sa pénombre riche en ors éteints et en flammes muettes, c'est l'atmosphère même des vieux palais orientaux dont la ténèbre conserve un reflet double, rouge des drames et jaune des trésors pillés.
Maintenant, dans le mortel silence qui a suivi les chants qui l'accompagnaient aux sommets héroïques de sa carrière, Saül a usé ses dernières forces de vivre. Sa vertu s'en est allée dans un tremblement fébrile et la main aux maigres doigts, allongée sur le bois de la lance qui repose contre son genou, ne pourrait même plus se refermer dans le simulacre d'une menace. Il est plus misérable qu'un chien de sa tribu à qui un enfant des Philistins jetterait des pier-

res. Il a peur de l'affront qu'il pressent et dont il est incapable de tirer vengeance. Et le voici qui demeure aux écoutes; caché derrière ce pan de rideau avec lequel il essuie une larme, il tend le cou moins encore pour épier les spectres de sa terreur que pour surprendre les fantômes exilés de sa puissance.

Comme cette peinture aide à découvrir l'amertume qui est au fond de l'apologue du vieux lion et de l'âne! Mais la fable ne fournit en somme que l'exemple d'une goujaterie. Rembrandt, pour émouvoir la détresse du roi caduc au-de là de ces limites où chavirent notre raison et notre conscience, a trouvé mieux qu'une brutale insulte: le sourire du jeune joueur de harpe qui prélude à un chant de victoire. Je m'imagine, lorsqu'il peignit cette œuvre, le grand méconnu égaré par la volupté qu'on trouve aux souffrances trop fortes. Identifiant son destin avec celui du vieux roi, il s'est raillé lui-même dans cette figure chétive en apparence où il a concentré une ironie terrible. Qui donc, à ce déclin de vie où son art jetait ses plus ardentes, ses plus prodigieuses lueurs, eût osé se comparer à lui? Mais tellement est manifeste la marque de prédestination chez ce jeune homme sournois, que j'ai pu croire qu'il avait effrayé Rembrandt lui-même à une de ces heures désespérées où la fièvre dispute au génie ses hallucinations.

David jouait de la harpe devant Saül pour résoudre en crises de mélancolie ses accès furieux. Cette banale anecdote du livre des Rois cache un drame poignant. Mais il fallait l'interprétation de Rembrandt pour nous en faire toucher l'insondable.

LÉON PASCHAL

LÉON PASCHAL

AU BRUIT DE LA MER LOINTAINE.

Ce soir d'octobre est plein d'un émouvant mystère.
J'entends comme des voix dont les sourdes rumeurs
S'en viennent jusqu'à moi des confins de la terre.
Tantôt la voix grandit, se rapproche ou se meurt,
Puis reprend. L'on dirait que, derrière les voiles
Dont les brumes au ciel tissent les fils d'argent,
C'est un chant maternel que, là-haut, les étoiles
Chantent pour assoupir la terre en la berçant.
Aucun souffle n'émeut l'heure presque divine;
Il fait tranquille et doux. Rien n'agite la mer.
Se peut-il que le bruit qu'au lointain je devine
Soit la rumeur des flots dans le grand soir désert?

Ce jour même, j'ai vu les flots couleur d'opale
Sur lesquels frémissaient de mouvantes lueurs
Dans leur miroir profond refléter le ciel pâle
Que le déclin d'automne imprégnait de langueurs.
Le silence étendait son aile insaisissable,
Aucun souffle non plus dans les airs apaisés
N'errait; et les ondes légères sur le sable
Faisaient en expirant moins de bruit qu'un baiser.

Et maintenant, dans l'ombre où ne flotte une haleine,
O! mer, ta voix confuse, en un vaste unisson,
Maintenant qu la terre a tu ses clameurs vaines,
Emplit le ciel de l'un jusqu'à l'autre horizon!
Il en est de ta voix et de son charme occulte
Comme des sentiments que l'âme à son insu,
Distraite par la vie et ses âpres tumultes,
Dans le secret profond d'elle-même a conçus.
Aveugle et dissipé, l'esprit ne les soupçonne,
Ignorant du mystère accompli dans son sein,
Et, du même sommeil que cette mer d'automne,
Ils dorment jusqu'au soir qu'ont prévu les destins

Pour que l'ombre s'abaisse et sous sa cendre efface
Les aspects mensongers dont s'abusaient les sens
Et qu'un vaste silence autour de nous se fasse.
Alors l'homme s'écoute; il entend des accents
Méconnus autrefois dans ses heures frivoles
Qui se lèvent soudain comme un chant solennel,
Et son cœur tout entier est empli de paroles
D'où s'épand on ne sait quel prestige éternel.

LOUIS PIÉRARD

Tels soirs fameux, par les plaines où les terrils
Dormaient, colosses accroupis,
J'ai vu les foules s'avancer,
Disciplinées...

Les fosses toutes s'étaient tues,
Epouvantées.
On n'entendait plus, emplissant la nue,
Leur battement
De pouls, le large halètement
Rythmant
L'avidité du gouffre noir qui se repaît,
A l'infini, de cages pleines
Rebondissant sur les taquets
— Hommes silencieux, berlines affolées.
La rumeur s'entendait à peine
D'une grondante foule au loin: la Mort planait.

Tant de fois, j'ai frémi au milieu du silence
Farouche, scandant les marches d'un souffle immense,
Tout plein de l'orage des cœurs!
Oh! certains soirs inoubliables, à l'heure
Du doute et de la haine, cette houle
De longs frissons et ces sanglots des foules!

Et tout à coup, votre fureur,
Poings brandis et torses bandés, mineurs,
Dans la pénombre... Et puis, venait, plein d'espoir clair,
Le bel et fier et redoutable apaisement,
Très lentement...

Et voux avez souffert, et vous avez vaincu
Calmes, hallucinés, joyeux malgré la faim,
De longs jours d'âpre gel, vous avez attendu
Et l'Or impitoyable a dû céder enfin.

Vous défendiez des droits péniblement conquis
Et d'ancestrales mœurs, humbles, droites et pures.
Les pleurs, les suppliants regards des tout petits,
La muette douleur et l'héroïsme obscur

Des épouses, des mères à la face pâlie
Qui soutinrent parfois votre courage las;
La huche vide et la maison sans feu, sans vie:
Sans désespoir, vous avez connu tout cela!

Et vous vîtes dressés contre vous, de vos frères:
Des Borains, des mineurs, des pauvres comme vous;
Mais les petits soldats en pleurs vous laissaient faire
Quand vous leur dérobiez le pain qui est à tous.

Soyez remerciés, mes frères doux et forts,
Qui nous avez appris la joie du sacrifice
Le courage, la foi, l'universel accord:
Vous préparez l'âge prochain de la Justice.

LES FUMÉES

Lentement, dans la paix formidable du soir,
Les fumées allaient, partaient des cheminées,
Fines hampes de bistre à ces noirs étendards,
S'allongeaient sur le ciel, calmes, disciplinées,
Parallèles, dans leur unanime croisade
A la conquête du couchant où se mouraient des tons de jade.
Des effluves montaient du grand sommeil des choses,
Des blés roux tout émus de quelque vent léger.
Là-bas, vers les terrils sombres, hiératiques,
Un cri parfois naissait mais bientôt étouffé.
On eût dit une plainte aigüe, énigmatique
Du silence angoissant: un coup de sifflet brusque,
Cri d'une volonté qui voulait s'élancer,
Qu'un coup de poing brutal du malheur qui s'embusque,
Etouffait sans pitié. Un cri voulait crier.
Mais quand même et toujours, dans cette paix des choses,
Parallèles dans leur unanime croisade,
Les fumées allaient, sereines, au lac rose
De leur espoir, où se mouraient des tons de jade.

TERRILS *)

Au Parlement, on discutait une nouvelle législation minière et notamment de sérieuses mesures d'hygiène auxquelles astreindre les compagnies présentes et futures. D'anciens mineurs, en un langage émouvant et imagé, autant qu'incorrect, parlaient de mécaniciens dirigeant, vingt-quatre heures durant, la cage vertigineuse où la graisse des câbles, des paquets d'eau glacée éclaboussaient les hommes entassés; d'abatteurs attaquant la roche, la face meurtrie par des éclats de pierre, le corps arqué dans des retraits sinistres, le torse engagé en des trous étroits; de vieux chevaux laissant aux aspérités de la voûte des morceaux de leur chair; d'enfants courant derrière les wagonnets dans une boue infecte.

Tout-à-coup, un amendement évoqua les terrils, les vieux terrils qui sont l'âme de nos paysages miniers. La loi préserverait-elle la „salubrité publique" contre les gaz délétères qu'ils émettent dès qu'ils entrent en incandescence, contre les poussières qui noircissent les denses agglomérations du Borinage, les cirques apaisés, les collines bleues, graves et douces à la fois qui commandent la vallée mosane? Personne que je sache, n'osa demander la suppression des terrils; tout au plus, réclamait-on un droit d'enquête. Certains esprits simplistes allaient jusqu'à en demander le boisement. Quelle erreur: le terril, comme la fagne, a sa beauté, sa couleur propre.

Peu nous toucherait la disparition de certains poussiers hideux. Mais compromettre la tragique beauté de mon pays, vous condamner, ô „terrils" séculaires qui faites l'unité de ce paysage tout ensemble formidable et attendri, austère et riant, sombre et coloré, vaste, tourmenté, de ce paysage qui est l'œuvre des hommes, qu'élabora ma race au long des siècles! Meunier l'a dit et après lui, un Adler, un Luce,

*) Montagnes de scories aux abords des charbonnages.

ou ce vrai peintre du pays noir qu'est le jeune Pierre Paulus: il en est parmi vous aux flancs desquels d'humbles toits rouges dévalent le long des sentiers tortueux, noirs et brillants.
Les maisonnettes blanches sont bâties à même le charbon; l'aïeul tordu, robuste et noueux comme un vieux chêne, y allume pour le visiteur, dans un recoin obscur, le grisou dompté.
Que de fois j'ai contemplé la galopade des monstrueux terrils lâchés à travers la plaine boraine, qui se poursuivent de Mons à Quiévrain. Certains se tiennent à l'écart, ramassés sur eux-mêmes, comme des hippogriffes prêts à voler dans le soleil. Naguère, je les chantai avec ferveur, je composai pour eux, une litanie trop naïvement verhaerénienne.
Et pourtant, dans ces vers sans originalité rythmique, j'avais mis toutes les images qui m'emplirent les yeux durant ma jeunesse:

Dans les aurores pâles et graciles,
Dans la paix des matins d'avril
Où saigne leur cœur rose;
L'été, dans les midis vermeils
Où ils reposent
Avec leurs schistes scintillant sous le soleil;
Sous les cieux coruscants d'automne,
L'hiver, dans la torpeur des soirs aphones;
Par la contrée
Dont ils sont l'âme forcenée,
Les terrils noirs, hallucinants,
Comme de fougueux étalons
Vont se cabrant
Vers tous les coins de l'horizon...

...Toutes les formes et toutes les couleurs! Tels matins de brume laiteuse, au printemps, ils sont bleus et gris; je pense aux montagnes de Galaad.
Que je vous aime, lorsqu'une pluie de juin avive vos roses et vos noirs, vos violets de camail et rafraîchit vos mousses rôties par le soleil, pareilles à des cuirs de Cordoue pâlis.
Septembre et sa lumière adoucie, l'argent mat de ses brumes, n'est-ce pas la rédemption pour ces teintes crayeuses?
Bien des fois, l'été, j'ai connu comme des sensations d'Afrique, à suivre certain sentier bordé d'orties et d'éteules jaunes, tout plein du vol des libellules et de papillons bleus, qui menait aux pieds d'un Atlas de charbon. Et j'attendais que le lion bondît de ce bosquet proche où se trouve le puits d'un charbonnage abandonné.
Dirai-je l'angoisse universelle à certains crépuscules, lorsque soudain l'énorme globe rouge s'arrête. Stupeur! C'est en vain qu'à l'occident un lac d'or met son signe d'apaisement. Toutes choses s'immobilisent: flammes joyeuses, wagonnets accrochés aux pentes, comme des crabes monstrueux et tout un peuple de fourmis — hommes, femmes, chevaux — qui là-haut s'agitaient confusément. Seules, par le ciel oppressé se tordent les fumées éperdues, douloureuses et implorantes.
Mais tout à coup, le soleil chavire, il s'abîme et sans plus ralentir. Enfin! voici la nuit, le réveil attendu, voici la souffrance en allée: la vie ardente s'ébranle — tumulte et flammes — sous le regard placide de la Lune. Et pour célébrer cette rédemption, des lumières, un long cortège de lumières processionnent à travers la plaine que l'ombre envahit, vers les hautes pyramides que dénonce le feu inextinguible qui les consume.
Dirai-je ces nuits de catastrophes toutes pleines d'un silence terrible, où l'on n'entend que l'ahan lourd des cages qui

remontent? Au faîte, la lune gît dans les lueurs de la fosse, comme en un lac de sang; un fanal rouge: l'œil au front d'un cyclope; des lumières, autant d'yeux qui fixent épouvantés la ville illuminée, lointaine...

Terrils, qui donc parla de vous supprimer, ô vous qui êtes toute la poésie de mon pays?

Sans compter qu'il y a encore ce peuple curieux que vous avez créé, qui vous emprunte sa subsistance quotidienne. On a décrit la hiercheuse de jadis, délurée, frondeuse, gaillarde, qui se rendait au travail „un rameau vert entre les dents", le corps admirablement moulé dans la culotte et la veste de toile grise. La „ramascaille", la glaneuse de charbon, nous reste; puissante matrone à la face large, au nez épaté, semblable à quelque reine kabyle, jeunes mères qui descendent ou escaladent les terrils avec une agilité de chèvres et ces petits Tanagra de quinze ans, aux seins fermes, qui comme les hiercheuses, emprisonnent leurs cheveux dans le serre-tête de toile bleue. Il faut les voir, prêtes à bondir à la curée, attendant que le taqueur brutal déverse, avec un paquet de jurons, les scories du wagonnet, où elles découvriront les gaillettes précieuses. L'homme favorise celles qui se donnèrent sur le charbon, où plus d'une accoucha.

Les ramascailles! O la jolie et fine image de celle-là que je vis par cette après-dinée languide et ensoleillée d'un précoce printemps, couchée au flanc d'un terril! Ses yeux ivres se fermaient aux baisers des premiers rayons bienheureux. Des millions d'allouettes, sans doute, chantaient déjà à son oreille.

LES PORTEUSES DE PAINS

Milie et Toria viennent de la boulangerie coopérative. Elles s'arrêtent devant ma porte.
Milie est rentrée du terril il y a une heure à peine : elle a gardé le serre-tête bleu et blanc, les sandales d'étoffe rude, le jupon fait de toiles d'emballage.
Elle étreint sur ses jeunes seins en y appuyant son cou fort et gracieux, deux pains fumants. Et je vois les mains noires de la petite se couvrir d'une poudre blanche, cependant que la poussière de charbon macule de place en place la belle croûte... Touchant échange! Eh Dieu! ne sais-tu pas ce que donne la tartine si tu l'exposes trop longtemps au feu, au lieu de la rôtie désirée? Milie va tous les jours sur les terrils glaner, parmi les schistes, les gaillettes précieuses, ainsi que d'autres vont glaner les épis de bon froment. Des gens savants, dans les gazettes, appellent le charbon le pain noir de l'industrie.
Mais Toria, Toria... Cette diablotine ne cesse de jongler avec son pain. Le pauvre! il a subi la contact de la robe en lambeaux, des cheveux roux pendant comme le feuillage du saule-pleureur, des pieds nus charmants. Et vlan! ne le voilà-t-il pas tout à coup dans le ruisseau!
Toria, calme, le ramasse. Sa manche sale a vite fait d'enlever le plus gros de la boue. Pour le mieux nettoyer, elle crache sur le pain, puis le frotte avec sa robe. Malheur! le pain devient tout noir. Aux grands maux... En quelques coups de dents, Toria déshabille les endroits les plus compromis. Ah! sans ce frère aîné qui fut au régiment et qui veut en tout de la propreté!...

Elles habitent le coron voisin : deux rangs de maisonnettes branlantes, foudroyant de leurs regards les lieux d'aisance alignés au milieu de la cour, comme autant de fontaines élevées aux dieux Termes. On y dort à même le sol. Chaque année, le propriétaire bâtit une maison que, le pre-

mier, son âne occupe. Les ânes, mes enfants, reculent d'une place chaque année.

FERNAND CROMMELYNCK

Pascal :
...L'irréel seul est éternel !
Magdeleine *(désespérée)* :
C'est faux ! C'est faux ! La vie a des soirs où se lève
Un ciel qui fait pâlir le plus beau ciel de rêve !
La vie est seule et vraie avec ses désespoirs
Et ses espoirs ! Nous avons eu de jolis soirs !
Pascal :
Mais nos âmes en deuil les pleurent sous des voiles !
Magdeleine :
Les nénufars tremblants se fleurissaient d'étoiles
Et le ciel avait l'air de s'étoiler de fleurs !
T'en souvient-il ?
Pascal :
Je m'en souviens... devant tes pleurs !
Magdeleine :
C'est que nous les aimions !
Le Râle *(dans la chambre voisine)* :
Oh !...
Pascal *(se bouchant les oreilles)* :
Non !
Magdeleine :
Tu dois l'entendre
Ce râle ! Est-ce un salut à ce monde plus tendre
Et l'extatique espoir de ces pays nouveaux ?
Ce râle, c'est l'effroi du noir dans les yeux clos !
Pascal *(affolé)* :
Tais-toi !
Magdeleine :
Ce râle c'est l'horreur des nuits opaques !
Elle entrevoit l'éternel froid dans des cloaques !
Ce râle...
Pascal :
Non ! tais-toi !

Magdeleine :

C'est le ciel sans matin !

Les nuits tombant avec la force d'un Destin !
Nuits que viennent hanter les cercles illusoires
D'un cauchemar en feu !

Pascal :

Oh ! non, tais-toi !

Magdeleine :

Nuits noires !

Nuits sans lune ! Nuits sans écho ! Ce râle, c'est
La fosse et le cercueil, le prêtre et le verset !
C'est la peur d'un sol mou, gluant, visqueux, liquide !

Pascal :

Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

Magdeleine :

C'est le silence vide !

(d'une voix extatique)

Ah ! la vie est meilleure où l'on souffre, Pascal !

Pascal :

Alors tu crois qu'elle voudrait malgré son mal
Vivre encore ?

Magdeleine :

Entends-la !

Pascal :

Tu crois que l'espérance

Est en elle ?

Magdeleine :

Entends-la !

Pascal :

Mais sa double souffrance

De notre double crime ?
(Magdeleine baisse la tête.)

Elle a pleuré, gémi,

Demandé grâce, en se tordant les bras ! Demi

Morte de désespoir !
Magdeleine :
Vivre !
Pascal :
Elle s'est traînée
A genoux, lâche, blême, effroyable, ruinée !
Ne sachant que gémir et pleurer ! Tarissant
La source aux pleurs jusqu'à pleurer des pleurs de sang !
Magdeleine :
Vivre !
Pascal :
Mais de longs jours, de longues nuits, sans trêve,
Elle a hurlé son mal ! Suppliant qu'on achève
Son agonie...
Le Râle :
Oh !
Magdeleine :
Vivre !
Pascal :
Elle a su notre amour,
Surprenant nos baisers furtifs, tournant autour,
Toujours guettant, sournoise, à l'affût...
Le Râle :
Oh !
Pascal *(haletant)* :
...Féline !
La fièvre de savoir, de voir ; l'œil qui devine !
Respirant mal ! Les doigts tremblants ! Du rose au front !
Creusant sa plaie en sang ! Y fouillant jusqu'au fond
D'un ongle maladif ! Défaillante d'attendre !
Anémiée, affaiblie, exsangue ! Pour surprendre
Ne dormant plus ! L'oreille aux portes !
Le Râle :
Oh !

Pascal:

Tu crois

Qu'elle voudrait encor vivre et traîner sa croix?

Magdeleine:

Vivre! Vivre!

Pascal:

Tu crois qu'elle voudrait encore
Souffrir de cette fièvre horrible, qui dévore?
Puis soudain, tous ses nerfs s'écroulant de douleur,
Etre à genoux, nous implorant, époux et sœur,
D'être humains!...

Le Râle:

Oh!

Pascal:

Mais cette mort qui la délivre,
Elle doit la bénir!

Magdeleine *(désespérément)*:

Vivre! Vivre! On veut vivre!

NOTICE

Entre le projet que j'avais conçu de publier une anthologie des écrivains belges et l'exécution de ce travail s'est écoulé un assez long temps. On a beaucoup écrit à propos de la Belgique dans les journaux de ses amis et de ses ennemis; mais on n'a pas assez insisté sur l'importance et le caractère original de la vie intellectuelle belge, qui trouve son expression dans une littérature riche et variée. Ses meilleures œuvres littéraires ont été inspirées par un amour ardent de la patrie et du peuple belges, et ses meilleurs écrivains sont restés avant tout des fils de ce peuple, fortement enracinés dans le sol natal. Quelle affection profondément humaine pour leur peuple et quelle intime communion avec lui expriment les œuvres de De Coster, Verhaeren, Elskamp, aussi bien que l'œuvre d'un jeune poète comme Delacre! Les mêmes émotions se retrouvent dans les meilleurs auteurs flamands. Combien généreux et nuancé, combien violent et superbement farouche se reflète dans leurs œuvres ce vieux peuple belge assoiffé de vie! La conservation de l'indépendance belge est une condition sine qua non de l'existence et du développement de cette vie intellectuelle si vivante et si spontanée.

Un peuple qui a le caractère du peuple belge doit trouver son épanouissement dans ses propres forces et ses propres facultés.

C'est seulement en pleine liberté, et combattant son combat moral et politique, que la Belgique peut conserver son originalité et sa vitalité. L'indépendance belge est donc d'un grand intérêt éthique pour l'Europe.

Puisse ce livre contribuer, ne fut-ce que d'une façon modeste, à faire soupçonner ou comprendre la valeur inestimable de la culture intellectuelle belge, et à faire naître l'envie d'en prendre connaissance. On verra alors quels beaux et très réels titres possède ce pays pour prétendre à une place d'honneur dans le rang des nations européennes.

Le lecteur regrettera l'absence de plusieurs noms dans le présent volume. Je me suis vu dans la nécessité de me borner quelque peu, et c'est avec regret que j'ai du renoncer à inserrer des fragments des œuvres de Théodore Weustenraadt, Emile Greyson, Henry Carton de Wiart, Emile van Arenbergh, Georges Virrès, Paul André, Arthur Daxhelet, Georges Garnir, Leopold Courouble, Henry Maubel, Blanche Rousseau, Isi Collin, Olivier-Georges Destrée, Horace van Offel, Adolphe Hardy, Gustave van Zype, Octave Maus, Sander Pierron, Hippolyte Fierens-Gevaert, Arnold Goffin, Louis Dumont-Wilden, Maurice des Ombiaux, Paul Spaak, Georges Rency, Georges Rens, Pierre Broodcoorens, Christian Beck, Léon Wauthy, Jean deŐsschère, Edmond de Bruyn, Franz Hellens, Neel Doff, Albert Renard. Sans aucune doute on pourrait faire un choix dans leurs écrits qui montrerait l'originalité de leur talent et dans quelle mesure ils ont contribué à l'épanouissement de la littérature nationale. J'ai eu en outre quelque difficulté à me procurer les ouvrages de plusieurs auteurs, de façon qu'il ne m'a pas toujours été possible de prendre connaissance des livres, que j'aurais dû consulter pour atteindre complètement le but que je m'étais proposé.

7-9-'15 J. Gr.

BIBLIOGRAPHIE

Cette liste, qui est loin d'être complète, donne les titres de la plupart des livres dont les fragments de cette anthologie sont extraits.

Charles de Coster . .	La Légende d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak.
Octave Pirmez . . .	Heures de Solitude.
Emile Verhaeren . .	Les Heures claires.
	Toute la Flandre. 5 vol.
	Les Blés mouvants.
Camille Lemonnier. .	Un Mâle.
Max Waller	La Flûte à Siebel.
Iwan Gilkin	La Nuit.
	Le Cerisier fleuri.
Albert Giraud . . .	Hors du Siècle.
	Héros et Pierrots.
Valère Gille	La Cythare.
	Le Collier d'Opales.
Edmond Picard . . .	Scènes de la Vie judiciaire.
Georges Eekhoud . .	La nouvelle Carthage.
	L'autre Vue.
Charles van Lerberghe	Entrevisions.
	La Chanson d'Eve.
	Pan.
Eugène Demolder . .	La Route d'Eméraude.
Max Elskamp . . .	La Louange de la Vie.
	Enluminures.
Maurice Maeterlinck .	Théâtre. 3 vol.
	La Vie des Abeilles.
	Le Trésor des Humbles.
Georges Le Roy . .	La Chanson du Pauvre.
	Le Rouet et la Besace.
Albert Mockel . . .	Clartés.
	Contes pour les Enfants d'hier.

Fernand Séverin . .	Poèmes.
Paul Gérardy . . .	Roseaux.
André Fontainas . .	Crépuscules.
Georges Marlow . .	L'Ame en Exil.
Georges Rodenbach .	Le Miroir du Ciel natal.
	Le Voyage dans les Yeux.
	Bruges-la-Morte.
Edmond Glesener . .	Le Cœur de François Remi.
Jules Destrée. . . .	Anthologie de ses œuvres.
Victor Remonchamps .	Les Aspirations.
	Vers l'Âme.
Hubert Krains . . .	Le Pain noir.
Thomas Braun . . .	Le Livre des Bénédictions.
	Philatélie.
Victor Kinon. . . .	L'Ame des Saisons.
Louis Delattre . . .	Le Carnet d'un Médecin de Village.
	Le Pays wallon.
Arthur Toisoul . . .	Opôra.
	Mai.
Henri Vandeputte . .	La Planète.
	Pain quotidien.
Pierre Nothomb. . .	L'Ame du Purgatoire.
Jean Dominique . .	La Gaule Blanche.
	L'Anémone des Mers.
	Les Puits d'azur.
Georges Ramaeckers .	Les Fêtes de l'Eté.
	Le Chant des trois Règnes.
Jules Delacre . . .	Chant provincial.
Charles Bernard . .	Un Sourire dans des Pierres.
Louis Piérard . . .	Au Pays wallon.
	De Flammes et de Fumées.
Fernand Crommelynck	Le Sculpteur de Masques.

Achevé d'imprimer le 28 Septembre mil neuf cent quinze par
G. J. van Amerongen à Amersfoort pour S. L. van Looy,
Amsterdam. Couverture et titre par J. van Krimpen.
Il a été tiré cinquante exemplaires sur
papier de Hollande „Haesbeek".





